ÉTUDES TRADITIONNELLES

Rédacteur en Chef :
MICHEL VÂLSAN

68e Année Juillet - Août et Septembre - Octobre 1967 Nos 402-403

L'IMPOSSIBLE CONVERGENCE

Selon la conviction unanime de l'ancienne chrétienté et de toutes les autres humanités traditionnelles, la cause de la souffrance dans le monde est la disharmonie interne de l'homme — le péché si l'on veut — et non un simple manque de science et d'organisation. Nul progrès ni nulle tyrannie ne viendra jamais à bout de la souffrance ; seule la sainteté de tous y parviendrait, s'il était possible en fait de la réaliser et de transformer ainsi le monde en une communauté de contemplatifs et en un nouveau paradis terrestre. Ce n'est pas à dire, assurément, que l'homme ne doive pas, conformément à sa nature et au simple bon sens, chercher à vaincre les maux qui se présente dans sa vie; pour cela, il n'a besoin d'aucune injonction divine ni humaine. Mais chercher à établir dans un pays un certain bien-être en vue de Dieu est une chose, et chercher à réaliser le bonheur parfait sur terre et en dehors de Dieu en est une autre; ce second but est du reste voué d'avance à l'échec, précisément parce que l'élimination durable de nos misères est fonction de notre conformité à l'Equilibre divin, ou à notre fixation dans le « royaume des Cieux qui est au-dedans de vous ». Tant que les hommes n'auront pas réalisé l'« intériorité » sanctifiante, l'abolition des épreuves terrestres est non seulement impossible, elle n'est même pas désirable ; car le pécheur — l'homme « extériorisé » — a besoin de souffrance pour expier ses fautes et pour s'arracher au péché, ou pour échapper à l' « extériorité » dont le péché dérive (1). Au point de vue spirituel, qui seul

(1) C'est de cette idée que dérive l'obligation, dans la plupart des peuplades archaïques, d'être guerrier, donc de risquer conti-

tient compte de la vraie cause de nos calamités, le mal est, non par définition ce qui fait souffrir, mais ce qui, même avec un maximum de confort ou d'agrément, ou de « justice » si l'on veut, frustre un maximum d'âmes de leurs fins dernières.

Tout le problème se réduit en somme au nucléus de questions suivant : à quoi bon n'éliminer que les effets et non la cause du mal; à quoi bon éliminer ces effets si la cause demeure et continue à produire indéfiniment des effets semblables; à quoi bon éliminer les effets du mal au détriment de l'élimination de la cause même; à quoi bon les éliminer en remplaçant la cause par une autre, encore bien plus pernicieuse, à savoir la haine du surnaturel et la passion du terrestre ?

En un mot : si l'on combat les calamités de ce monde en dehors de la vérité totale et du bien ultime, on créera des calamités incomparablement plus grandes, à commencer, précisément, par la négation de cette vérité et la confiscation de ce bien; ceux qui entendent libérer l'homme d'une « frustration » séculaire sont en fait ceux qui lui imposent la plus radicale et la plus irréparable des frustrations.

La *civitas Dei* et la progressisme mondain ne sauraient donc converger, contrairement à ce que s'imaginent ceux qui s'efforcent d'adapter le message religieux aux illusions et agitations profanes. « Qui n'assemble pas avec moi, disperse » : cette parole, comme bien d'autres, semble être devenue lettre morte, sans doute parce qu'elle n'est pas « de notre temps ». Et pourtant : « L'Eglise doit scruter les signes des temps et les interpréter à la lumière de l'Evangile », nous apprend une encyclique récente. En attendant, c'est mathématiquement l'inverse qui se fait.

***

nuellement sa vie sur les champs de bataille ; la même perspective se retrouve dans les castes guerrières de tous les grands peuples. Sans les vertus héroïques, pense-t-on, l'homme déchoit et la société entière dégénère ; le seul homme qui échappe à cette contrainte est éventuellement le saint, ce qui revient à dire que si tous les hommes étaient des contemplatifs, la dure loi de l'héroïsme ne serait pas nécessaire ; seul le héros et le saint arrivent au *Walhalla*, à l'Elysée, au ciel des *Kamis*.

« Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît » : cette sentence est la clef même du problème de notre condition terrestre, comme l'est cette autre parole qui nous révèle que « le royaume des Cieux est au-dedans de vous ». Ou encore, pour rappeler un autre enseignement de l'Evangile : le mal ne sera vaincu que par « le jeûne et la prière », donc par le détachement par rapport au monde qui est l'« extérieur », et par l'attachement au Ciel, qui est « intérieur ».

A la question « qu'est-ce que le péché », on peut répondre tout d'abord que ce terme se réfère à deux plans ou à deux dimensions : le premier de ces plans exige d' « obéir aux commandements », et le second, suivant la parole du Christ au jeune homme riche, de « me suivre », c'est-à-dire de s'établir dans la « dimension intérieure » et de réaliser ainsi la perfection contemplative; l'exemple de Marie prime celui de Marthe. La souffrance dans le monde est due, non seulement au péché au sens élémentaire du mot, mais surtout au péché d'« extériorité », lequel engendre d'ailleurs fatalement tous les autres; un monde parfait serait, non seulement celui d'hommes qui s'abstiendraient des péchés d'action et d'omission, comme l'a fait le jeune homme riche, mais avant tout celui d'hommes vivant « vers l'intérieur », et fermement établis dans la connaissance — et par conséquent dans l'amour — de cet Invisible qui transcende tout et qui englobe tout. Il y a là trois degrés à observer : le premier est l'abstention du péché-acte, tel que le meurtre, le vol, le mensonge, l'omission du devoir sacré; le second est l'abstention du péché-vice, tel que l'orgueil, la passion, l'avarice; le troisième est l'abstention du péché-état, c'est-à-dire de cette « extériorité » qui est à la fois dispersion et durcissement et qui engendre tous les vices et toutes les transgressions.

L'absence de ce péché-état n'est autre que l'« amour de Dieu » ou l'« intériorité », quel qu'en soit le mode spirituel; seule cette intériorité serait capable de régénérer le monde, et c'est pour cela qu'il est dit que le monde se serait effondré depuis longtemps sans la présence des saints, qu'elle soit visible ou occulte.

Le péché-vice et à plus forte raison le péché-état constituent le péché intrinsèque; ces deux degrés se rencontrent dans l'orgueil, notion-symbole qui résume tout ce qui emprisonne l'âme dans l'extériorité et la maintient loin de la Vie divine. Pour ce qui est du premier degré, — la transgression, — il n'y a péché intrinsèque qu'en fonction de l'intention, donc de l'opposition réelle à une Loi révélée; en soi, il peut arriver qu'un acte défendu devienne permis dans certaines circonstances, car il est toujours permis de mentir à un brigand ou de tuer en légitime défense; mais en dehors de telles circonstances, l'acte illégal se rattache toujours au péché intrinsèque, il s'intègre au péché-vice et par là même au péché-état, qui n'est autre que le « durcissement du cœur » ou l'état de « paganisme », selon le langage biblique.

L'impossible convergence est en somme l'alliance entre le principe du bien et le péché organisé; c'est-à-dire que les puissances du monde, qui sont forcément des puissances pécheresses, organisent le péché dans le but d'abolir les effets du péché. Il paraît que la nouvelle « pastorale » cherche précisément à parler le « langage » du « monde », lequel est devenu une entité honorable sans qu'on puisse discerner la moindre raison à cette promotion inattendue; or vouloir parler le « langage » du « monde », ou celui de « notre temps », — encore une définition qui s'abstient soigneusement d'en être une, — c'est faire parler à la vérité le langage de l'erreur et à la vertu le langage du vice. Tout le problème de la « pastorale » à la recherche d'un « langage » se réduit pratiquement à ce tour de force : comment parler le latin pour qu'on croie que c'est du hottentot, donc sans qu'on remarque que c'est du latin ? Rien n'est plus équivoque que l'expression « parler le langage de quelqu'un », voire le « langage de son temps »; avec le frelatage relativiste que cela implique en réalité, on peut bien gagner des adhérents, peut-être, mais on ne « convertit » personne; on n'illumine pas et on n'appelle pas vers l'intériorité salvatrice (1).

(1) « Mais dans toute ville où vous serez entrés et où l'on ne vous accueillera pas, sortez sur les places publiques et dites : Même la poussière de votre ville qui s'est collée à nos

Comprendre la religion, c'est l'accepter sans lui poser des conditions désinvoltes; lui poser des conditions, c'est évidemment ne pas la comprendre et la rendre subjectivement inefficace; l'absence de marchandage fait partie de l'intégrité de la foi. Poser des conditions, — que ce soit sur le plan du « bien-être » individuel ou social ou sur celui de la liturgie que l'on voudrait aussi plate et triviale que possible, — c'est ignorer fondamentalement ce qu'est la religion, ce qu'est Dieu et ce qu'est l'homme; c'est réduire d'emblée la religion à un arrière-plan neutre et inopérant qu'elle ne saurait être en aucune façon, et c'est lui enlever d'avance tous ses droits et toute sa raison d'être.

L'humanitarisme profane, avec lequel la religion officielle entend se confondre de plus en plus, est incompatible avec la vérité totale et par conséquent aussi avec la véritable charité, pour la simple raison que le bien-être matériel de l'homme terrestre n'est pas tout le bien-être et ne coïncide pas, en fait, avec l'intérêt global de la personne humaine immortelle.

« Cherchez d'abord le royaume de Dieu... » Le rappeler toujours à nouveau serait le premier devoir des hommes de religion, et s'il est une vérité qui convient particulièrement à « notre temps », c'est celle-ci plus qu'aucune autre.

Frithjof SCHUON

---

pieds, nous l'essuyons pour vous la laisser. Pourtant, sachez-le bien, le Royaume de Dieu est tout proche. Je vous dis qu'en ce Jour-là, Sodome aura un sort moins rigoureux que cette ville. » (*Luc* X, 10-12). Ce passage, de même que celui qui défend de « jeter les perles aux pourceaux », montre bien qu'il y a des limites à tout.

RENÉ GUÉNON ET LA LETTRE G

(*suite*) (*)

⁂

M. Berger consacre plusieurs pages à « réfuter » l'assertion de Guénon selon laquelle la lettre G « devrait être, en réalité, un *iod* hébraïque, auquel elle fut substituée, en Angleterre, par suite d'une assimilation phonétique de *iod* avec *God* » (10). M. Jean Reyor ayant cru jadis pouvoir ajouter quelques précisions d'ordre linguistique à l'affirmation de Guénon, M. Berger déclare son argumentation « irrecevable », en s'appuyant sur le dictionnaire d'Oxford et sur les travaux de M. H. Brunot. Nous nous garderons prudemment d'intervenir. Il s'agit, nous dit-on, de « sémantique ». « Que nous importent les lois de la sémantique ? » demandait naguère René Guénon à Paul Le Cour. Mais nous ne sommes pas René Guénon ; nous professons même pour la sémantique — et d'ailleurs pour toutes les sciences modernes en général — une révérence mêlée de crainte. Nous avons trop peur de confondre le « C chalcidique » avec les « voyelles d'avant » ou les « voyelles d'arrière » ; c'est pourquoi nous passerons outre.

Et nous passerons outre d'autant plus allègrement que M. Berger, dans une note malheureusement reléguée en fin d'article, a pris soin de ruiner lui-même toute son argumentation. Il le fait en ces termes :

« Peut-être ne faut-il cependant pas écarter tota-
« lement la possibilité d'une sorte d'assimilation du
« G et du *iod*... Il s'agit là d'une simple hypothèse
« s'appuyant sur certaines remarques d'ordre lin-
« guistique et phonétique.

* Voir *E.T.*, mai-juin 1967.
(10) *La Grande Triade*, p. 205.

«D'après H. Brunot... dans le manuscrit de Gré-
« goire de Tours, on lit *iniens* rendu par *ingens*...,
« preuve que *ge* était confondu avec *Y*.

« Or, il est intéressant de noter que Villard de
« Honnecourt, dans les quelques lignes qui accom-
« pagnent certains dessins de ses fameux cahiers,
« écrit *iométrie* pour *géométrie.* Y aurait-il là plus
« qu'une simple question d'orthographe ?

« Il faut noter également qu'en anglais on ren-
« contre, d'après les dictionnaires d'Oxford, la forme
« *jematrye* vers 1450. Il faudrait pouvoir regarder
« les textes originaux des *Old Charges* les plus an-
« ciennes pour voir si une pareille orthographe se
« rencontre également dans les documents maçonni-
« ques ».

Oui. Le G peut aussi tenir la place de l'Y, la « lettre pythagorique » de Rabelais, d'autant plus que ce G figure au centre de l'étoile à cinq branches, le « symbole pythagorique » par excellence. D'ailleurs, M. Berger aurait pu se dispenser de déployer tant d'efforts pour convaincre d'erreur René Guénon si — se rappelant que la Maçonnerie utilise un langage écrit convenu où la mise en évidence des initiales joue le rôle principal —, il s'était également souvenu que toutes les organisations artisanales avaient aussi un langage parlé secret, où l'altération et la mutation des consonnes initiales jouaient souvent un rôle important.

Dans le Compagnonnage, un tel langage était appelé « hurlement ». Voici ce qu'en dit notre collaborateur Luc Benoist : « *Hurlement,* n'est plus pratiqué couramment. Langage spécial qui, par déformation de la prononciation, permettait aux Compagnons de se parler en public sans être compris des profanes, en particulier au cours des cérémonies de conduite et de funérailles » (11).

Du reste, même en dehors de toute initiation, certaines corporations utilisent encore aujourd'hui un parler spécial aux règles très simples. On peut citer par exemple l'argot des bouchers (le *louché-*

(11) *Le Compagnonnage et les Métiers*, p. 124.

bem) qui comporte le déplacement de la consonne initiale (11 *bis*).

Il est permis de penser que l'usage de tels « *shibboleths* » dut être beaucoup plus fréquent chez les Opératifs que dans la Maçonnerie actuelle. Cette dernière n'a conservé, en effet, que le mot *Shibboleth* lui-même, qui appartient au grade de Compagnon et qui est lié au « passage des eaux ». D'après la Bible (12), la prononciation correcte de la consonne initiale (*Shibboleth*) permettait le passage du Jourdain ; la prononciation incorrecte de cette initiale (*Sibboleth*), non seulement interdisait le passage, mais encore entraînait la mort.

L'initiale est le symbole du Principe. « Au commencement était le Verbe » qui est la Voie, la Vérité et la Vie. En matière d'initiation, toute « méconnaissance » du Principe — fût-ce par simple « appauvrissement » de son sens, sublime par définition — ferme la voie, voue à l'erreur, conduit à la mort.

***

Après avoir ainsi critiqué les principales interprétations de Guénon sur la lettre G, M. Berger se propose de donner « des indications permettant de se faire une idée de la façon dont ce symbole a pu être absorbé par le Christianisme afin que les organisations artisanales chrétiennes puissent valablement l'utiliser du point de vue rituel ».

C'est là une idée des plus heureuses, puisqu'elle touche à l'importante question de la christianisation de la Maçonnerie occidentale. Malheureusement, l'auteur est parti de prémisses contestables, qui lui font écrire que « l'hébreu, langue sacrée du Christianisme, constitue nécessairement l'« instrument technique » de tout ésotérisme chrétien ». Mais comment admettre un tel point de départ, alors que Dante n'a fait

(11 *bis*) Le retour, à la fin de chaque mot, de la terminaison *em*, donne à ce parler l'allure d'un bourdonnement inintelligible. (Les Hébreux donnaient le nom de *Zomzomim* à un peuple de géants anté-chananéens dont ils ne pouvaient comprendre la langue. Cf. *Deutéronome*, II, 18-21).

(12) *Juges*, XII, 4-6).

aucun usage de l'hébreu dans son œuvre, sans contester un des plus hauts monuments de l'ésotérisme chrétien ? Où sont donc les productions initiatiques chrétiennes, antérieures à la Renaissance, qui se soient inspirées de la *langue* de l'Ancien Testament ? Nous craignons fort qu'il n'en soit aucune ; en tout cas, dans la plus « populaire » de toutes, le cycle du Saint Graal, on chercherait vainement la moindre trace de l'utilisation (et même de la connaissance) de la langue hébraïque (12 *bis*).

Comment s'en étonner ? Le Christianisme n'a pas de langue sacrée ; ce n'est d'ailleurs ni une infériorité, ni une supériorité, c'est une particularité. Ses livres sacrés sont écrits en grec. Sa « tradition », exprimée par les Pères de l'Eglise, l'a été en grec, en latin, en syriaque, en arabe, en arménien, en copte, en ghéez (13), jamais en hébreu ; il n'y a pas de « Pères hébraïques » (13 *bis*). La plus haute

(12 *bis*) — On pourrait nous objecter que l'orthodoxie chrétienne de Dante, et même son christianisme tout court, ont été mis en doute de son vivant, et qu'un auteur qui dit à Virgile : « *Tu duce, tu signor e tu maestro* » pourrait bien relever de quelque initiation hermético-pythagoricienne. Remarquons cependant que plus on avance dans la *Divine Comédie*, plus les éléments chrétiens prennent le pas sur les éléments « païens ». Par ailleurs, la « violence » même des critiques adressées par Dante à l'Eglise de son temps nous semble inexplicable de la part d'un étranger à cette Eglise, et nous pensons même que l'Alighieri devait occuper un rang très élevé dans la « hiérarchie cachée » du Christianisme (c'est dans le cas de Dante surtout qu'il convient de rappeler que « l'initié est supérieur au clerc »). De toute façon, le « Poème sacré » est adressé au monde chrétien, et si Dante avait pensé qu'un certain usage de l'hébreu eût ajouté à sa portée initiatique, on peut croire qu'il n'eût pas dédaigné un tel « instrument technique ». — Dans les romans du Graal, les éléments celtiques ne sont pas présentés tels quels, mais après une christianisation d'ailleurs plus ou moins « habile » —. Nous savons bien également qu'il y eut un certain nombre de « kabbalistes chrétiens » ; mais il faut noter qu'on n'en compte aucun avant la Renaissance, qui « consacra » la rupture du monde occidental avec la tradition chrétienne.

(13) La langue religieuse de l'Eglise d'Ethiopie.

(13 *bis*) — On sait que dans la Patrologie grecque, les œuvres les plus « métaphysiques » sont celles des grands « Cappadociens » : Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze et surtout Grégoire de Nysse. Le traité le plus remarquable de ce dernier, sa *Contemplation sur la vie de Moïse*, ne fait aucune

des sciences ressortissant à l'« art sacerdotal », la liturgie sainte, prend pour véhicules les langages les plus divers (jusqu'à employer, dans les missions orthodoxes en Alaska, les dialectes indiens et esquimaux) ; elle n'a jamais, croyons-nous, été traduite en hébreu (14).

Mais, dira-t-on, si l'hébreu n'est pas la langue sacrée du Christianisme, il est du moins celle de la Maçonnerie, qui l'emploie exclusivement pour ses mots sacrés, ses mots de passe, ses « mots couverts », et aussi pour les noms génériques donnés aux récipiendaires à chaque grade (14 *bis*). Il convient de faire ici une distinction capitale. La Maçonnerie de tous les Rites utilise des *mots* (une quinzaine au total chez les Opératifs) empruntés à une langue sacrée qui est l'hébreu. Mais l'hébreu n'est pas pour autant « la » langue sacrée de la Maçonnerie. La langue sacrée de la Maçonnerie, c'est le symbolisme universel, « la seule langue, dit un rituel, qui soit commune à toutes les nations de la terre, et dont l'origine remonte aux sources mêmes de l'humanité ». Elle seule permet de lire et d'interpréter le *Liber mundi* des Frères de la Rose-Croix, le grand Livre de la Création, qui, à sa lumière, apparaît comme le Cosmos, c'est-à-dire comme Ordre et Beauté. Cette langue est plus précieuse que l'hébreu, car c'est la langue du Très-Haut, qui l'a employée au commencement, et qui l'emploie aujourd'hui et toujours, alors que, « au sein de sa gloire, il prononce éternellement le *Fiat lux* originel » (15).

référence à l'hébreu. Il en est de même des *Homélie sur l'Hexaméron*, commentaire sur l'œuvre des six jours, de Basile le Grand. Ce traité eût pourtant gagné à s'inspirer des nombreux ouvrage juifs sur le même sujet, et une telle omission en dit long.

(14) L'usage de la langue hébraïque dans la liturgie est limité à l'emploi quotidien des quatre mots *Amen*, *Alleluia*, *Hosannah* et *Sabaoth*, à celui du mot araméen *Ephphéta* dans les rites du baptême, et d'une dizaine d'autres mots, de loin en loin, au cours de l'année liturgique.

(14 *bis*) Rappelons les exceptions : *Jah - Bel - On* dans le « Métier », et quelques mots en langues vulgaires (par exemple : « Frédéric II. - De Prusse ») dans les hauts grades écossais.

(15) Nous nous sommes inspiré ici de termes employés dans divers rituels, et notamment dans l'*Oration* du troisième degré au Rite anglais.

Remarquons incidemment qu'une langue sacrée (au sens ordinaire de ces mots) n'est pas indispensable à une organisation initiatique, surtout quand cette organisation prend pour support une activité « sédentaire ». Le Compagnonnage s'en passe fort bien, et, selon toute vraisemblance, il en était de même pour la Charbonnerie. Pour ces raisons, et pour d'autres encore, nous pensons que la langue hébraïque n'est pour la Maçonnerie qu'un symbole comme tant d'autres, ou encore un « outil », toujours utile et souvent précieux, mais non pas l'« instrument technique » privilégié qui pourrait servir de « clé » unique pour l'intelligence de son ésotérisme (15 *bis*).

***

M. Berger a donc été amené à tenter une interprétation de la lettre G d'après les méthodes de la Kabbale. La lettre hébraïque correspondant au Gamma est le Ghimel, initiale de *Gebhurah* (Force), une des dix Sephiroth. Mais alors que le G, dans le symbolisme maçonnique, est toujours soit au centre dans le plan, soit au faîte (au « pinacle ») dans l'espace, *Gebhurah* ne se trouve ni au centre ni au sommet de l'arbre séphirotique, ni même sur la colonne du milieu, mais sur une colonne latérale (celle de la Rigueur). D'autre part, la valeur numérique du mot *Gebhurah* (que M. Berger ne donne pas) n'est d'aucun intérêt. Bien que l'auteur, avec son érudition et son ingéniosité coutumières, ait eu recours aux apocryphes de l'Ancien Testament et aux textes du « gnosticisme » (tous ouvrages écrits d'ailleurs non en hébreu, mais en grec), il faut bien reconnaître que

(15 *bis*) Alors que les « mots sacrés » varient considérablement d'un Rite à l'autre (les « avatars » du mot *Tubalcaïn* sont révélateurs à cet égard), il est dans la Maçonnerie des « caractéristiques » qui ne varient pas, et qui sont même les seuls éléments rituels à ne jamais varier. Il ne s'agit pas de symboles sonores, ni de symboles figurés, mais de « gestes », très justement appelés « signes de reconnaissance », et dont la permanence à travers tous les Rites peut faire penser au caractère « inattaquable » du diamant.

de telles spéculations ne vont pas très loin, et le contraire nous eût étonné. Est-ce à dire que cet appel à la tradition hébraïque soit sans valeur ? Certes non. L'auteur fait remarquer que la racine de *Gebhurah*, G B R, est celle de *Gibbor* (Puissant, Héros), épithète de Nemrod (15 *ter*); et, très justement, il évoque le « héros » du psaume 44, et rappelle que l'« épouse » dont il est parlé dans ce psaume est Israël pour les commentateurs juifs, l'Eglise pour les chrétiens. Et il aurait pu ajouter que la liturgie affecte ce psaume au culte de la Vierge, et que son caractère d'« épithalame » l'a toujours fait associer au *Cantique des Cantiques*, œuvre chère à saint Bernard et à son école, et dont M. Berger doit bien connaître les rapports intimes avec les prodromes immédiats de la construction du Temple (16).

(15 *ter*) Il pourrait être intéressant de rapprocher G B R d'une autre racine sémitique K B R, qui a le même sens. Les *Kabirim* étaient les « Puissants ». Ce terme, passé en grec, a donné le mot « Cabires », nom des dieux honorés dans certains Mystères, notamment à Samothrace. Voici un texte guénonien peu connu : « A propos du Sinaï, il est intéressant de faire remarquer que cette région fut, à une époque très reculée, le siège de Mystères en rapport avec l'art des métallurgistes, c'est-à-dire de Mystères « cabiriques » ; ces métallurgistes étaient des « Kénites », nom que certains lisent « Caïnites » et ceci, de toute façon, a une étroite relation avec le symbolisme de Tubalcaïn, bien connu dans la Maçonnerie ». Ces lignes terminent une note sur les trois « montagnes sacrées » des Opératifs (le Sinaï, le Moriah et le Thabor), note signé A.W.Y. (initiales du nom arabe de René Guénon) dans le *Speculative Mason* de 1936 (page 36). On voit que Guénon, bien loin de dépendre de cette revue pour son information en matière opérative, donnait occasionnellement, à ses rédacteurs et rédactrices, des éclaircissements sur les points obscurs de leur symbolisme. Bien entendu, il était parfaitement au courant des tentatives faites, à diverses reprises, pour mettre en contact les derniers Opératifs avec la Grande Loge Unie d'Angleterre.

(16) Le songe de Salomon sur le haut-lieu de Gabaon, où l'Eternel lui conféra la sagesse, la gloire et les richesses, est précédé par le récit du mariage de Salomon avec la fille de Pharaon, roi d'Egypte, qui est l'épouse du *Cantique*, assimilée à la « terre noire » par ces paroles qui ont tant intrigué les commentateurs : « Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon ». Rappelons que Cédar était le second fils d'Ismaël (Genèse, XXV, 13). Chose assez curieuse, c'est de Cédar, et non pas de Nabaoth, « premier-né d'Ismaël », que la tradition islamique fait descendre Mohammed.

Voici un autre point des plus intéressants. D'après un texte zoharique, le schéma du Ghimel est constitué par un trait horizontal supérieur, représentant le ciel, un trait horizontal inférieur, représentant la terre, et entre eux un axe vertical, représentant l'Homme Universel. Mais comment M. Berger n'a-t-il pas reconnu dans ce schéma l'exact équivalent du symbole maçonnique signalé par Guénon, et qu'il a tant critiqué : le plafond, le plancher, et entre les deux le fil à plomb ? Ainsi donc, le schéma du Ghimel est aussi celui de la Grande Triade.

Lorsque Satan dit à Jésus, « hissé » sur le pinacle du Temple : « Jette-toi en bas », il exhorte le Christ à se comporter comme le plomb du fil à plomb. Il exhorte, en somme, le Christ libérateur à jouer le rôle de Satan lui-même, en tant qu'« attrait inverse de la nature » et « principe d'individuation ». C'est là le sens cosmologique de cet épisode évangélique.

***

Nous pensons, en effet, que pour interpréter, du point de vue maçonnique chrétien, le symbole de la lettre G, c'est moins aux conceptions de la Kabbale hébraïque qu'il faut s'adresser qu'aux textes évangéliques eux-mêmes, et d'abord, évidemment, au récit de la tentation du Christ, auquel fait allusion la formule rituelle « Celui qui fut hissé sur le pinacle du Temple ». Il peut n'être pas inutile de reproduire le texte sacré en soulignant les termes d'un intérêt particulier au point de vue maçonnique (17).

« Alors (18) Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. Et après avoir jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Et le tentateur, s'approchant, lui dit : « Si tu es le fils de Dieu, commande que ces *pierres* deviennent du *pain* ». Jésus lui répondit : « Il est

(17) Nous donnons le texte de saint Mathieu (IV, 1-11). Saint Luc intervertit les deux dernières tentations ; on peut lire dans les *Conférences* de Cassien d'intéressantes considérations sur cette mutation.

(18) Après son baptême.

écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Alors le démon le transporta dans la ville sainte, et, l'ayant hissé sur le *pinacle du Temple,* il lui dit : « Si tu es le fils de Dieu, *jette-toi en bas,* car il est écrit : Il a commandé à ses anges de te garder dans toutes tes *voies,* et ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre la *pierre* ». Jésus lui répondit : « Il est écrit également : Tu ne tenteras pas l'Eternel ton Dieu. » Enfin le démon le transporta *sur une montagne très élevée,* et lui montrant de là *tous les royaumes du monde* et leur gloire, il lui dit : « Je te donnerai tout cela si, te prosternant à mes pieds, tu m'adores ». Jésus lui répondit : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras l'Eternel ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul ». Alors le diable le quitta, et voici que les anges s'approchèrent de Jésus, et ils le servaient ».

Bien plus que les correspondances qu'on pourrait relever entre les trois tentations et les trois grades de la Maçonnerie bleue, ce qu'il y a d'essentiel dans ce texte, c'est que le Christ s'y révèle non pas tant comme Tout-Puissant que comme « Maitre spirituel par excellence », par son triple « rejet des pouvoirs » et surtout par son attention à « rectifier » les interprétations « terrestres » des Ecritures et à leur restituer leur sens véritable, qui est leur sens le plus « élevé ». Satan est bon théologien, et l'on voit ici qu'il est également « versé dans les saintes lettres ». Mais il incite toujours à regarder vers le bas, et quand il s'avise de citer le psaume *Qui habitat,* il montre bien qu'il n'en possède pas la clé, et à travers son interprétation, la parole de Dieu apparait comme « pétrifiée ». C'est là, pensons-nous, la « leçon technique » à tirer des tentations du second Adam. Et les allusions à la « pierre » dans les deux premières tentations, à la « possession du monde » dans la troisième, doivent rendre les Maçons particulièrement attentifs, en leur rappelant que les plus hauts symboles peuvent être « profanés », c'est-à-dire rabaissés à une signification profane, — voire même à une « utilisation » profane, comme fit Méduse pour le Temple de la Sagesse.

***

Si M. Berger avait admis l'équivalence symbolique entre le G et l'*iod*, il aurait pu faire d'intéressants rapprochements. L'*iod*, en effet, représente un « germe » (18 *bis*). Bien entendu le G ou l'*iod* au milieu de l'étoile flamboyante symbolise avant tout le « germe d'immortalité », c'est-à-dire le *luz*. Mais, dans le cas de la Maçonnerie, il y a encore autre chose. On sait que la « pluie de larmes » qui enveloppe le coq du Tableau hermétique de la « chambre de réflexion » est en même temps une « pluie de germes ». Ce double symbole fait allusion au double sens du «veuvage», notion maçonnique extrêmement importante, et dont la véritable portée est malheureusement méconnue. Les Maîtres Maçons sont désignés rituellement comme les « enfants de la Veuve ». Le fait qu'Hiram-Abif était fils d'une veuve n'est évidemment que l'« occasion » d'une telle appellation. En réalité, la Maçonnerie est la « Veuve » de tous les Ordres initiatiques éteints dont elle a recueilli l'héritage ; et l'on sait que ces Ordres sont extrêmement nombreux. Et de même qu'une tradition, avant de « mourir » aux yeux des profanes, « s'enveloppe dans une conque » — tout comme César, avant de tomber percé de 33 coups de poignard, s'enveloppa dans les plis de son manteau écarlate (19) — ainsi un Ordre initiatique, ayant « achevé sa course », se résorbe en germe afin de traverser ce qui pour lui va être une période d'obscurité, symbolisée par les voiles noirs de la Veuve. Et le schéma du germe, ou de la larme, est celui d'un « enroulement » que rappelle dans une certaine mesure la forme latine de la lettre G (19 *bis*).

(18 *bis*) Cf. *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, p. 432.

(19) Si nous rappelons ce fait, c'est que le Saint-Empire est le dernier héritage qu'ait reçu la Maçonnerie. De plus, le « héros éponyme » de l'Empire est qualifié de « germe » par la Bible hébraïque ; et le dernier titre « officiel » de l'Empire évoque aussi l'idée de germination.

(19 *bis*) Cette remarquable faculté d'assimilation de la Maçonnerie est due, pensons-nous, à sa parenté particulière avec l'hermétisme. L'héritage représente d'ailleurs la forme la plus normale d'une telle assimilation. Mais il en est une autre, « violente » celle-là, qui est le rapt. Dans la légende grecque d'Hermès, on voit le fils de Maïa, à peine né, dérober et « ca-

L' « obole au tronc de la Veuve pour l'achèvement du Temple », qui, dans les Loges continentales, est évoquée lors de la clôture des travaux, développe un symbolisme analogue. Cette infime pièce de monnaie, qui a plus de valeur que toutes les offrandes des riches, et dont le Christ souligne les rapports avec « la seule chose nécessaire » et avec la « vie », est en somme un autre aspect du « grain de sénevé », « la plus petite de toutes les semences », mais qui, lorsqu'il a crû, « devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches ». Remarquons aussi que l'épisode de la veuve à l'obole précède immédiatement la prophétie sur la ruine de Jérusalem et sur la fin du monde, dont les rapports étroits avec l'achèvement de la construction du Temple sont bien connus (20).

Au XVIIIe siècle, la veuve d'un Maître Maçon était désignée sous le nom de « Gabaonne ». Ce féminin français d'un nom de ville hébraïque nous rappelle que la lettre G a parfois été considérée comme l'initiale de Gabaon. Ce mot, dont la racine doit intéresser M. Berger, est le « nom d'un Maître » au Rite français, et les meilleurs des rituels britanniques en font aussi usage, en rappelant la phrase : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, sur la vallée d'Ahialon », par laquelle Josué « arrêta » les deux luminaires, afin d'achever sa victoire sur le roi Adonisédech.

***

Il nous faut maintenant revenir sur l'interprétation des rituels irlandais, selon lesquels la lettre G ne signifie ni *God*, ni la Géométrie, mais a un sens

cher » la foudre de Jupiter, le glaive de Mars, la ceinture de Vénus, les troupeaux et la lyre d'Apollon. Pour reprendre ce qu'on lui avait ravi, le dieu du jour dut se défaire de sa houlette de berger, qui servit à Mercure pour inventer le caducée. Mais les dignitaires du Rite Ecossais qui, dans les pays latins, ont laissé leurs Loges bleues abolir l'office des Diacres, savaient-ils seulement que l'insigne de ces Officiers n'est autre chose que le caducée d'Hermès, — ou encore la baguette du mystérieux Altri, le *missus* silencieux envoyé du Ciel au secours de Dante et de Virgile, afin d'ouvrir la porte de Dité ?

(20) Marc, XII, 41-44 ; et Luc, XXI, 1-4.

ésotérique. Cette question semble avoir intrigué M. Berger, et à vrai dire ce n'est pas à tort. Car cet auteur, il faut le reconnaître, a le « sens du mystère », et quand il signale un point énigmatique, il y a toujours intérêt à l'approfondir. Reproduisons d'abord le texte de la note 2 qu'il consacre à ce problème :

« Dans la cérémonie irlandaise de l'Installation du Maître, il est en particulier indiqué que le G ne signifie ni Dieu, ni la Géométrie, mais qu'il a une signification ésotérique ; il se rapporterait au mot, dont il est l'initiale, des « Maîtres Installés », pour lequel la référence scripturaire évoquée n'est pas donnée dans l'article de la revue *Ars Quatuor Coronatorum* (vol. 76) d'où la plupart des indications ci-après relatives à la lettre G dans la littérature maçonnique du XVIII[e] siècle sont empruntées » (21).

Si *Ars Quatuor Coronatorum* n'a pas donné la référence biblique du mot dont il s'agit, c'est que tout ce qui touche au « quatrième degré » est considéré comme « ésotérique », et à plus forte raison le mot sacré (22). Bien entendu, nous ne saurions non plus donner ce mot, dont nous voyons cependant qu'il commence par un G, et que, comme tout mot sacré, c'est un mot hébraïque. Seulement, tous les Maîtres Installés connaissent ce mot, et un bon nombre de Maçons français, bien que n'étant pas Maîtres Installés, le connaissent aussi à un autre titre. Il est vrai que ni les uns ni les autres ne se doutent généralement de ses sens multiples et très élevés, bien que ces sens ne soient pas difficiles à découvrir. Disons pourtant que ce mot évoque à la fois la construction en pierre et en bois, la vie agitée de Dante Alighieri, le symbolisme du triangle, le don des lan-

(21) La revue *Ars Quatuor Coronatorum* est l'organe de la Loge anglaise *Quatuor Coronati* : c'est une « Loge de recherches », qui ne procède à aucune initiation, et se spécialise dans les travaux d'histoire et d'archéologie maçonniques.

(22) Les Anglais disent couramment qu'un Maçon installé Vénérable a reçu le « quatrième degré ». Ce qui peut expliquer une telle expression, c'est que, au Rite d'York, les rites d'« Installation », qui se font « à couvert » en « Comité de Maîtres Installés », comportent la communication de « secrets » particuliers, et notament un mot de passe et un mot sacré.

gues, la tradition phénicienne, la tradition égyptienne, une certaine chasse au sanglier, le symbolisme du deuil et du veuvage, la navigation de l'arche, le rassemblement de ce qui est épars, — et bien d'autres choses encore. Mais peut-être en avons-nous déjà trop dit, et soulevé plus qu'il ne convient le voile qui normalement doit recouvrir en Loge la lettre G.

On aura noté toutefois que le mot dont il s'agit appartient à trois traditions différentes. Comment d'ailleurs s'en étonner ? M. Berger écrit en parlant du G et de l'étoile flamboyante : « Le caractère central de l'un et l'autre symboles est nettement souligné dans les textes ou dans les Tableaux de Loge, où le G figure le plus souvent au milieu du rectangle qui en délimite le tracé ». Et l'auteur ajoute : « Ainsi, dans Prichard, l'étoile est expressément dite signifier le Centre ».

***

Symbolisme du centre; symbolisme du germe et de l'initiale; symbolisme de la victoire et de l'achèvement... G latin en forme de crochet, Gamma grec en forme d'équerre, Ghimel hébraïque évoquant la « Grande Triade »... Ici encore citons René Guénon : « La vérité est que la lettre G peut avoir plus d'une origine, de même qu'elle a incontestablement plus d'un sens; et la Maçonnerie elle-même a-t-elle une origine unique, ou n'a-t-elle pas plutôt recueilli, dès le Moyen-Age, l'héritage de multiples organisations antérieures ? » (23). Nous sommes certain que M. Jean-Pierre Berger sera d'accord avec nous pour laisser le dernier mot à cette grande voix.

Denys ROMAN.

(23) *Etudes sur la F.M.*, t. I, p. 208.

HYMNES A LA DÉESSE

traduits du texte anglais
d'Arthur Avalon

NOTICE INTRODUCTIVE

La justification, dans les *Etudes Traditionnelles,* d'hymnes hindous qui soient la traduction d'une traduction, c'est l'éminente, irremplaçable qualification de l'interprète anglais. Initié au Tantrisme, Avalon put bénéficier à la fois d'une compréhension intime des textes, et de l'aide de maîtres compétents. D'où la valeur unique de son interprétation et de ses commentaires. Lui-même écrit dans la préface du recueil, à propos de certaines pièces déjà traduites par d'autres et dont il donne une version nouvelle : « Dans la traduction de tels ouvrages un dictionnaire sanskrit, fût-il excellent, n'est pas un guide suffisant et sûr. Il est nécessaire d'étudier les commentateurs hindous et de rechercher l'aide orale de ceux qui possèdent l'interprétation traditionnelle des *Shâstra.* Sans cela, et sans la compréhension de la nature et du sens du culte hindou, on a chance de commettre des erreurs absurdes. »

Sir John Woodroffe, qui fut un des très rares Occidentaux réellement versés dans une doctrine réservée entre toutes, publia, d'abord sous le pseudonyme d'Arthur Avalon, puis sous son nom véritable, des études dont les plus importantes sont *The Serpent Power* (1), *Shakti and Shâkta, Garland of Letters.* On lui doit aussi la publication ou la traduction anglaise d'ouvrages tantriques, tels que le *Tantratattva* et le *Mahânirvâna Tantra.* Il a également publié en anglais divers *Hymnes à la Déesse* tirés des Tantra, des Purâna, du *Mahâbhârata* et de Shankarâchârya : sa femme, Ellen Avalon, ayant collaboré à la traduction des textes de ce dernier.

(1) La traduction française de cette substantielle introduction au Tantrisme a paru en 1959 (*La Puissance du Serpent ;* fonds Derain, repris par Dervy).

En dehors de leur valeur incantatoire, dévotionnelle et poétique, les *Hymnes* présentent de manière allusive, éparse et parfois énigmatique le symbolisme exposé, expliqué dans la mesure où ce lui fut possible, par Avalon dans ses ouvrages théoriques. Les références au yoga tantrique, le Kundalinî Yoga, sont éclairées par ses notes que nous avons traduites également. Ce qu'est la Déesse, il l'explique dans sa préface et dans son introduction : « La Déesse ou Devî (comme La nomment les Hindous) est Dieu (comme l'appellent ses adorateurs occidentaux) sous son aspect de Mère ». Il emprunte au *Navaratneshvara* les précisions suivantes : « Cette Devî qui est existence, conscience et béatitude, peut être conçue comme féminine ou masculine, ou comme pur Brahman. En réalité, cependant, Elle n'est ni masculine ni féminine ni neutre (c'est-à-dire qu'Elle n'est assujettie à aucune forme particulière). » Et il poursuit : « Il ne faudrait pas supposer que la Shakti est moins présente en des formes comme Shiva, Krishna et autres formes masculines. Si, comme le dit l'auteur du *Tantratattva*, un sâdhaka, adorateur de Krishna, désire Le voir comme Kâli, Bhagavan, qui exauce les désirs de ses fidèles, prendra cette forme. » « ...L'emploi du terme « Mère » a d'autres motifs que ceux qui sont fondés sur un appel aux sentiments naturels qu'évoque la douceur du mot « Mère ». La signification du terme « Devî » est *prakâshâtnika*, cela qui est par nature Lumière et Manifestation. Et le mot est employé au féminin parce que l'Unique, en tant que Shakti et Prakriti, produit et nourrit tous les êtres comme leur Mère. La Devî est donc le Brahman révélé sous Son aspect de Mère (*Shrîmâtâ*), comme Celle qui crée et qui nourrit les mondes. » « Quelles que soient les formes que revêt la Devi dans Son aspect avec attributs, ce ne sont que Ses formes... Le sâdhaka La reconnaîtra, que l'apparence soit celle de Krishna, de Durgâ ou de Mahâdeva. Le Vaishnava peut La considérer comme Vishnu sous la forme de Shakti, le Shâkta peut La regarder comme Shakti sous la forme de Vishnu. » « Dire... que Shakti existe en Brahman, ou avec le Brahman, n'est qu'approximation de la pensée et du langage humains, car le Brahman et Shakti ne font qu'un en réalité. » « *Shakti* est à la fois *mâyâ* et *mulaprakriti*, dont la substance est constituée par les trois *guna*, représentant la nature comme révélation de l'esprit (*sattva*) ; la nature comme étape de la descente de l'esprit vers la matière, ou de la montée de la matière vers l'esprit (*rajas*) ; et la nature comme voile opaque de l'esprit (*tamas*)... *Mulaprakriti* est le sein dans lequel le Brahman jette la semence dont naissent toutes choses. » Comme le dit le *Kubjikâ Tantra*, « ce ne sont point Brahmâ, Vishnu et Rudra qui créent, préservent et détruisent, mais Brâhmî, Vaishnavî, Rudrânî. Leurs époux sont pareils à des cadavres. » «... La Déesse est décrite avec les attributs du Brahman qualifié, et (puisque ce Brahman n'est que la manifestation de l'Absolu), on L'évoque aussi

avec des épithètes qui conviennent au Brahman inconditionné. » « ...Devî, qui sort du grand Abîme, est terrible aussi sous Ses aspects de Kâlî, Târâ, Chhinnamastâ, et d'autres encore. Les Shâkta affirment qu'une douce et complète résignation de l'individu à ces formes de la Puissance Divine dénote un stade supérieur de développement spirituel. Cette adoration, fondée sur le dualisme, produit rapidement aussi le fruit de la connaissance de l'Universelle Unité, dont la réalisation dissipe toute crainte. Car la Mère n'est terrible que pour ceux qui, vivant dans l'illusion de la séparation (qui est la cause de la crainte), n'ont pas encore réalisé leur unité avec Elle, et appris que toutes Ses formes sont des formes de beauté. »

Nous donnons ici la première et la dernière des pièces tirées des Tantra ; toutes deux proviennent du *Tantrasâra*. Le texte est celui de la seconde édition (2), publiée en 1952 par Ganesh, à Madras. Le recueil contient trente hymnes, éclairés par de nombreuses notes. Sept hymnes, auxquels en fut ajouté un huitième tiré du *Rig-Veda*, furent publiés en version française, avec quarante dessins par Jean Buhot, aux éditions Bossard, en 1923. Ceux que nous proposons n'ont jamais, à notre connaissance, été traduits en français.

Charles VACHOT.

---

(2) *Hymns to the Goddess*, translated from the Sanskrit by Arthur and Ellen Avalon. Une traduction française du recueil est en préparation.

BHAIRAVI (1)

1

Ainsi je T'adresserai ma prière, ô Tripurâ (2),
pour atteindre le fruit de mes désirs,
dans cet hymne par lequel les hommes atteignent
[Lakshmî (3),
qui est adorée par les Deva.

2

L'origine du monde c'est Toi,
pourtant Tu es Toi-même sans origine.
Bien que des centaines d'hymnes Te célèbrent,
même Brahmâ, Vishnu et Maheshvara (4) *ne peuvent*
[Te connaître. (5)
C'est pourquoi nous adorons Tes seins, Mère de tous
[les Shâstra,
brillante de frais safran.

3

O Tripurâ, nous T'adorons,
Toi dont le corps brille de la splendeur de mille
[soleils levés,
deux de Tes mains tenant un livre (6) *et un rosaire*
[de grains de rudraksha (7),
et les deux autres faisant les gestes
qui dispensent les faveurs et chassent la crainte (8).

(1) Féminin de Bhairava, un des noms de Shiva.

(2) D'après le *Kâlikâ Purâna*, Parashiva est Tripura, Son corps devenant triple lorsque s'y produit la manifestation de Brahmâ, Vishnu et Shiva. La Déesse est donc la Shakti de Paramashiva.

(3) Déesse de la prospérité.

(4) Shiva.

(5) Dans le *Vishnu Yâmala*, Vishnu dit à la Déesse : « Ta forme suprême nul ne la connaît. »

(6) *Vidyâ.*

(7) Graine d'une plante consacrée au culte de Shiva.

(8) C'est-à-dire qu'Elle fait les *mudrâ vara* et *abhaya*. Dans le premier la main est étendue devant le corps, horizontale et la paume vers le haut, les doigts réunis, et le pouce en travers de la paume pour toucher le petit doigt. Dans le second la main est levée, les doigts et le pouce dans la même position, la paume tournée vers le spectateur.

De trois yeux de lotus est orné Ton visage de lotus.
Splendide est Ton Cou avec son collier de grosses
[perles.

4

O Mère, comment les ignorants, dont l'esprit est
[agité par le doute et la dispute,
pourraient-ils connaître Ta forme ravissante avec son
[vermillon (9),
courbée par le poids de Tes seins,
seulement accessible par le mérite
acquis en des naissances antérieures ?

5

O Bhavânî (10), *les sages Te décrivent sous la forme*
[physique (11),
la Shruti *parle de Toi sous la forme subtile;*
d'autres T'appellent la Déité qui président à la
[parole;
d'autres encore la racine des mondes.
Mais nous pensons à Toi
comme à l'infranchissable océan de la miséricorde,
[et rien d'autre.

6

Tes adorateurs Te contemplent dans leur cœur
avec Tes trois yeux, ornée du croissant lunaire,
blanche comme la lune d'automne,
Toi qui as pour substance les cinquante lettres (12),
tenant dans Tes mains un livre, un rosaire, un vase de
[nectar, et faisant le vyakhya mudrâ.

(9) Le corps de Bhairavi est peint de vermillon et Ses vêtements aussi sont rouges.

(10) La Devî est Bhairavi comme épouse de Bhava, et comme celle qui lui donne la Vie.

(11) Il existe trois formes de la Déesse ; la forme grossière ou physique, avec des mains, des pieds, etc. ; la forme subtile (*sukshma*), composée de *mantra* ; et la forme suprême (*parâ*), qui est la forme réelle ou propre (*svarûpâ*). La forme de la Déesse a les deux aspects *prakâsa* et *vimarsha*, c'est-à-dire réel et secondaire, ou manifesté. C'est ainsi qu'il est dit dans le *Vâmakeshvara Tantra* : « La Déesse Tripurâ est Sa forme réelle. Celle qui a une couleur rouge est la forme manifestée. »

(12) De l'alphabet ou *mâtrikâ*. Ces lettres symbolisent les *vritti* (fonctions et qualités de l'être). La Déesse est donc *mâtrikâmayî*, « composée de *mâtrikâ* ».

7

O Tripurâ, Tu es Shambhu (13) *uni à Pârvatî* (14).
Tu est tantôt Vishnu étreint par Kamalâ (15),
tantôt Brahmâ né du lotus (16).
Tu es de nouveau la Devî qui préside à la parole,
et puis de nouveau Tu es leur énergie à eux tous.

8

Moi, ayant pris refuge chez les quatre,
les Bhâva (17), Parâ *et les autres* (18), *nés du* vâg-
[bhavavîja (19),
jamais ne T'oublierai dans mon cœur, Toi, la suprê-
[me Devatâ,
dont la substance est existence et intelligence (20),

(13) Shiva, une des formes des quatre *mahâpreta*, dont le *vîja* est « *Hsau* ».

(14) C'est la forme androgyne appelée *ardhanârîshvara*, composée pour moitié de Shiva et pour moitié de Shakti. D'après la croyance hindoue, l'épouse est la moitié pure et sacrée (*punyâ*) du corps de son époux, et elle partage en outre la pureté et les mérites de ce dernier.

(15) Lakshmî.

(16) C'est-à-dire les pouvoirs de destruction, de préservation et de création.

(17) Les quatre *bhâva* sont des états ou conditions de Kundalinî apparaissant comme le son avec ses éléments subtils ; ce sont *Parâ*, dont le séjour (*sthâna*) est le *mulâdhâra*; *Pashyanti* dans le *svadishthâna ; Madhyamâ* dans *l'anâhata ;* et *Vaikharî* dans le *vishuddha*, sortant par la gorge. Il semble pourtant qu'il existe pour le second des localisations différentes.

(18) *Parâ* est la condition première de Kundalinî sous la forme du son tamasique dans le *mulâdhâra ; Pashyantî* est le *bhâva* où Kundalinî, associée à *Manas*, atteint l'emplacement diversement assimilé au *svâdishthâna* ou au *manipûra; Madhyamâ*, le *bhâva* où elle atteint *l'anâhatachakra*, associée à *Buddhi ;* et *Vaikharî* est le *bhâva* où Kundalinî sort par la gorge sous la forme des cinquante lettres. Il est dit que, bien qu'il y ait aussi quatre sortes de paroles, les esprits grossiers ne comprennent pas les trois premières, et croient que la parole n'est que *Vaikharî*.

(19) C'est-à-dire *Aing*, le *vîja* de Sarasvatî. La Déesse « a trois syllabes » (*Tryashari*) ; c'est le *vîja* des trois parties de *Panchadasi, Vâgbhâva, Kâmarâja* et *Shakti*. D'après le *Vâmakeshvara Tantra*, Vâgishvarî est la *jnânâshakti*, qui se trouve dans la partie *vâgbhâva* et confère le salut, les parties *kâmarâja* et *shakti* étant celles des *kriyâ* et *ichchhâ shakti*.

(20) *Sanchinmayî*, le Brahman étant *sat* et *chit*.

et qui exprimes par Ta gorge et Tes autres organes
les bhâva *manifestés sous la forme de lettres* (21).

9

Les bienheureux, ayant vaincu les six ennemis (22),
et retenant leur souffle (23),
avec une attention sans défaut fixent leur regard sur
[l'extrémité de leurs narines,
et contemplent dans leur tête Ta forme couronnée
[par la lune (24),
et resplendissante comme le soleil à son lever.

10

Les Veda proclament que Tu crées le monde,
ayant assumé l'autre moitié du corps de l'ennemi de
[Kâma (25).
Sans nul doute il est vrai, ô Fille de la montagne et
[la seule Mère du monde,
que s'il n'en eût pas été ainsi,
la multitude des mondes n'eût jamais existé.

11

En compagnie des épouses des Kinnara (26),
les femmes Siddha (27), *dont les yeux sont rougis*
[par le vin,
T'ayant fait offrande des fleurs des arbres célestes (28
dans Ton sanctuaire des cavernes de la montagne
[d'or (29),
chantent Tes louanges.

(21) Ils apparaissent finalement ainsi, bien que préexistant comme éléments subtils du son.

(22) Les six péchés : la luxure (*kâma*), la colère (*krodha*), la gourmandise (*lobha*), la fausseté (*moha*), l'orgueil (*mada*), l'envie (*mâtsaryyâ*).

(23) *Akunchya vayam*, par *puraka* de *prânâyâmâ*.

(24) Comme Shakti de Shiva.

(25) Shiva. C'est la forme androgyne *ardhanârishvara*.

(26) Un ordre inférieur de divinités.

(27) Epouses des Siddha, autres esprits célestes qui habitent le plan de l'atmosphère (*bhuvah*).

(28) Les cinq arbres célestes du jardin et de la cité (*Amarâvati*) d'Indra; ce sont : Mandâra, Pârijâta, Santâna, Kalpavriksha, Harichandana.

(29) Sumeru.

12

J'adore en mon cœur la Devî dont le corps est humide
[de nectar (30),
dont la beauté a la splendeur de l'éclair,
qui, allant de Son séjour à celui de Shiva (31),
ouvre les lotus sur la voie splendide de la sushum-
[nâ (32).

13

O Tripurâ, je prends refuge à Tes pieds de lotus,
adorés par Brahmâ, Vishnu et Maheshvara;
séjour de béatitude, source des Veda,
origine de toute prospérité;
Toi dont le corps est l'Intelligence elle-même (33).

14

Je n'oublierai jamais Celle qui donne le bonheur;
c'est Elle, ô Mère, qui, sous la forme de la Lune,
crée le monde plein de sons et de leurs significations,
et, par Sa puissance sous la forme du Soleil,
c'est Elle encore qui soutient le monde.
Et c'est Elle encore qui, sous la forme du Feu, détruit
[tout l'univers à la fin des âges (34).

(30) Car Elle monte, en tant que Kundalinî, du *mulâdhâra* au *shivasthâna* dans le *sahasrâra*, et redescend humide du nectar de Son union avec Lui.

(31) C'est-à-dire du *mulâdhârachakra* au *shivasthâna*.

(32) La *sushumnâ* est le « nerf » (*nâdi*) central, ou plutôt le canal d'énergie corporel au long duquel les lotus (*shatchakra*) sont alignés, la tête normalement dirigée vers le bas. Lorsque Kundalinî est éveillée par le Yoga, Elle quitte le *mulâdhâra* et entre dans le *chakra* supérieur. Alors, les lotus se relèvent et s'épanouissent, pour se refermer à Son départ.

(33) Autrement dit, rien d'autre qu'intelligence : *chaitanyamatra tanu*.

(34) *Nâda*, comme le dit Râghava Bhatta, existe aux trois états de *nibodhikâ* ou *bodhini nâda*, et sous la forme de *vindu*, selon le *guna* qui prédomine. Ces trois états et les *shakti*, *jnânâ*, *kriyâ* et *ichchhâ*, dont ils sont des manifestations particulières, sont dits avoir respectivement la forme du soleil, de la lune et du feu. La lune (*vindu*) est *ichchhâ* (volonté et désir), éternel précurseur de la création. *Kriyâ* est semblable au soleil, qui rend toutes choses visibles. *Jnânâ* est le feu, qui consume toute action.

15

Les hommes T'adorent sous des noms divers :
comme Nârâyana (35); *comme Celle qui sauve de*
[l'océan infernal;
comme Gaurî (36); *comme Celle qui allège la peine;*
[comme Sarasvatî (37);
et comme Celui aux trois yeux, qui donne la connais-
[sance (38).

16

O Mère du monde, qui T'adore avec douze des vers
[de cet hymne
Te gagne, il obtient tous les pouvoirs de la parole,
[et le séjour suprême.

TRIPUTA (39)

1

Je contemple le bon Guru qui est la Lumière
[même (40),
assis avec sa Shakti (41)
dans le lotus de la tête (42),
ayant deux bras, gracieux, très gracieux,

(35) Vishnu.

(36) Epouse de Shiva. Le *Devi Purâna* dit : « Celle qui fut consumée par le feu du yoga renaquit de l'Himâlaya ; comme Elle a la couleur du coquillage, du jasmin et de la lune, on La nomme Gaurî. » Sa couleur est dorée. Shiva avait dit à Pârvati : « O Fille de l'Himâlaya, je suis blanc comme la lune et tu es sombre. Je suis l'arbre de santal, et tu es, semble-t-il, un serpent enroulé autour de lui ». Pârvati, prenant ombrage de cette remarque sur son teint sombre, s'en fut dans la forêt, et là, par la pratique d'austérités, acquit un teint doré, magnifique comme le ciel illuminé par le soleil.

(37) Déesse de la parole et du savoir.

(38) Shiva.

(39) Triputâ et Tripurâ sont des Déesses distinctes, mais la première est *antargatâ* de Tripurâ, c'est-à-dire qu'elle fait partie de Tripurâ, est comprise en elle, et en est une manifestation particulière. De même les Déesses Ekajatâ, Nîlasarasvatî, Ugratârâ, Mahogrâ, sont chacune *antargatâ* de Târâ.

(40) *Prakâshasvarûpa. Prakâsha* est lumière et manifestation.

(41) Epouse.

(42) Le *sahasrârapadma.*

son visage pareil à la lune pleine de grâce,
faisant de ses mains les gestes qui dispensent les
[faveurs et chassent la crainte (43).

2

Qui récite (44) *ton* vîja *d'or primordial*
Shring (45),
gagne toute fortune et toute prospérité.

3

O Mère !
Celui qui contemple Ton second vîja,
orné de quantité de Deva,
Hring (46),
gagne toute prospérité.

4

Les chefs des hommes qui méditent sur Ton vîja,
brillant comme le soleil,
Kling (47),
charment les trois mondes,
et par sa récitation deviennent semblables à Ishvara.

(43) Cf. note 8.

(44) Littéralement, « fait *japa* ».

(45) Comme il arrive fréquemment dans les ouvrages tantriques, le *mantra* n'est pas donné dans le texte, mais doit être épelé. Ainsi le texte sanskrit est : *vakamvahnisangsthang trimûrtyâ prajushtang shashânkenayuktam* ; c'est-à-dire : « *vakam* avec *vahni* accompagné de *trimûrti*, combiné avec *shashângka.* » *Vakam* – « sh » (*tâlavya*). *Vahni* est le « feu » – « r » ; *trimûrti* = î long. Et *shashângka*, la lune « dans le sein de laquelle est le lièvre » ou « l'homme dans la lune = « ng » (*anusvâra*). Sh + r + î + ng = *shring*, le *Lakshmivîja*.

(46) Littéralement, *Nabhovahni mishram tatovâmanetram sudhâ dhâmavimbam niyojyaikâvaktram* ; c'est-à-dire : « *nabhas* combiné avec *vahni*, et ensuite *vâmanetra* et le réceptacle du nectar (la lune), qui s'applique au cas d'Ekavaktra. » *Nabhas* = « ra » ou « bha » (c'est le premier qui convient ici) ; *vahni* = « ra » ; *vâmanetra* = î long ; et la lune est *anusvâra* (« ng ». H + r + î + ng = *Hring*, connu sous le nom de *mâyâ vîja*. Ainsi la *shloka* désigne plus clairement le *vîja* en question en disant qu'il s'applique à Ekavaktra. Ce dernier est le Bhairava de Bagalâmukhî, dont le *vîja* est aussi *Hring*.

(47) Littéralement, *Vîrinching kshitisthang tatovâmanetram vidhung nâdayuktam* ; c'est-à-dire : « *virinchi*, *kshiti* et *vâmanetra*, en même temps que la lune combinée avec *nâda* ».

5

O bien-aimée de l'ennemi de Smara (48) !
Ceux qui contemplent Ton corps et trois fois (49)
[récitent ces trois vîja
rendent muets leurs ennemis,
Lakshmî brille dans leur maison,
et ils deviennent pour les femmes le Dieu de
[l'Amour (50).

6

La Devatâ qui président à la Parole
favorise leur bouche de poésie et de prose.
Les animaux dangereux ne leur font aucun mal,
les Sura (51) *même les saluent.*
Leurs pieds ornent la tête des rois (52),
les siddhi (53) *sont dans leurs mains,*
les astres mauvais les abandonnent.

7

Que le Sâdhaka *médite sur un lotus à huit pétales* (54)
établi sur un trône incrusté de gemmes variées,
placé sur un autel
qui se dresse sur le sol d'une maison ornée de joyaux
au milieu d'une forêt d'arbres Pârijâta (55).

Virinchi = « ka » ; *kshiti* = « la » ; *vâmanetra* = î long ; la lune = « ng » (*anusvâra*). K+l+î+ng = *Kling*. Les trois éléments du *mantra* sont donnés : *Shring, Hring, Kling* ; mais le véritable *vîja* de Triputâ est : *Shring, Hring, Kling, Hring, Shring, Kling, Kling, Shring, Hring*.

(48) La Divinité de l'amour (*Kâma*), dont Shiva est représenté comme l'ennemi, car il le consuma du feu de son regard.

(49) « Trois fois » comme il a été dit : *Shring, Hring, Kling, Hring, Shring, Kling, Kling, Shring, Hring*.

(50) Le beau et juvénile Kâma.

(51) Les Divinités.

(52) C'est-à-dire qu'ils mettent leurs pieds sur la tête des rois.

(53) Les grands pouvoirs : *animâ, mahimâ, garimâ, laghimâ, prâpti, prâkâmya, ishitva* et *vashitva* ; le pouvoir de devenir très petit, vaste, léger, lourd, les pouvoirs de vision et de mouvement, les pouvoirs de création et de maîtrise sur les mondes et leurs Seigneurs. Ces *siddhi* sont des pouvoirs de l'*âtmâ* omniprésent, et peuvent s'acquérir, à un degré plus ou moins élevé, par les Shivayogin selon qu'ils réalisent leur unité avec lui.

(54) Le lotus du cœur (pas *anâhata*), dans lequel est adorée l'*Ishtadevatâ*.

(55) Un des arbres célestes. (Cf. note 28).

8

Qu'ensuite il médite sur deux angles (56) *du lotus,*
et sur la Devî Elle-même dans le lotus comme il suit :
Son éclat est celui de l'or en fusion,
Elle a des anneaux à Ses oreilles,
trois yeux, une gorge magnifique,
Son visage ressemble à la lune,
et Elle penche sous le poids de Ses seins.

9

Elle tient en Ses bras nombreux, ornés de diamants
[et d'autres gemmes,
deux lotus, un lacet, un arc, un aiguillon d'or, et des
[flèches fleuries (57).
Son corps est orné de lourds joyaux,
Sa taille est svelte et ceinte d'une ceinture magnifi-
[que (58).

10

A Ses pieds de lotus tintent des anneaux magnifiques,
Elle est couronnée, parée, gracieuse,
et porte deux chasse-mouches bleus (59), *un miroir,*
[un coffret de bijoux, et une boîte pleine de camphre.

11

Créatrice des trois mondes,
destructrice de la douleur du monde,
destructrice et maîtresse du monde,
toujours pleine de Béatitude,
moitié de la lettre Ha (60), *de la nature du triple*
*[*Vindu (61),

(56) *Yoni*. Il y a cinq *yoni* ou angles de *shakti* dans le *Shrî-chakra*.

(57) D'après le *Yoginîhridaya*, le lacet est *ichchhâ shakti* ; l'aiguillon, *jnânâ shakti* ; l'arc et les flèches sont *kriyâ shakti*.

(58) Elle porte un *chandrahâra*, ainsi nommé parce qu'il a en son centre un ornement qui ressemble à la lune.

(59) *Châmara* ; la queue touffue du *châmara* (le yak), employée comme chasse-mouches ou comme éventail, insigne de royauté, est utilisée aussi comme banderole sur la tête des chevaux.

(60) C'est-à-dire qu'Elle est *Kâmakalâ-svarûpâ*. Un autre nom pour *Kâmakalâ-svarûpâ* est *Kâmapura-svarûpâ*. Le demi *Ha* ressemble à un *vindu*.

(61) Il y a trois *vindu* dans le *Kâmakalâ*.

la triple Shakti (62),
c'est Elle que j'adore.

12

Le Sâdhaka *qui, L'ayant ainsi contemplée longtemps*
sur un yantra (63) *placé devant lui,*
et accueillie (64) *avec une grande dévotion,*
L'adore avec la fleur Svayambhu (65),
atteint, fût-il des plus vils, siddhi (66) *dans le* cha-
[turvarga (67).

13

Quiconque, ayant adoré
Shrî (68), *Shrîpati* (69), *Pârvatî* (70), *Ishvara* (71),
[*Ratî* (72) *et Kâmadeva* (73),
avec les Shadanga *Devatâ* (74) *de la Devî,*
récite (75) le mantra *sur Ton* yantra,
devient un roi parmi les hommes.

14

Ayant adoré les deux nidhi (76), *Shankha et Padma,*
des deux côtés du lotus,

(62) Les *jnâna*, *ichchhâ* et *kriyâ shakti* de la Déesse.
(63) Diagramme utilisé dans le culte tantrique.
(64) Avec l'*avâhana mantra : iha âgacha, iha âgacha, iha tishtha, iha tishtha, atra adisthânam kuru mama pujâng, grihâna.* (« Viens ici, viens ici ! Demeure ici, demeure ici ! Fais ici ton séjour ; accepte mon adoration. »)
(65) Le mot *pushpa* (fleur) a ici un sens technique.
(66) Réussite, perfection, accomplissement.
(67) C'est-à-dire *Dharma* (la religion, la piété), *Artha* (la richesse), *Kâma* (le désir et son accomplissement), et *Moksha* (la délivrance).
(68) Lakshmî.
(69) Vishnu.
(70) La Déesse comme fille de Himavat.
(71) Shiva.
(72) Epouse de Kâma, le dieu de l'Amour.
(73) Le dieu de l'Amour.
(74) Les six *âvarana*, Divinités qui accompagnent la Déesse.
(75) Cf. note 44.
(76) Il y a huit gemmes ou trésors (*nidhi*) de Kuvera : *padma, mahâpadma, makara, kachchapa, mukunda, nila, nanda, shankha.* Le *Mârkandeya Purâna* donne la signification de *nidhi* dans cette *shloka* : « Lakshmî est la Divinité qui préside à *vidyâ*, on L'appelle *Padminî*. Les *nidhi* La soutiennent. Ecoutez quand je les mentionne. »

et les Mahîshî (77), *les gardiens des régions* (78), *et*
[leurs armes,
il atteint, fût-il même des plus vils, les huit siddhi
[(79) *de Shiva.*

15

Tu es la terre, Vidhâtrî, *créatrice du monde;*
tu es l'eau, et sous la forme de Vishnu tu préserves
[le monde;
tu es le feu, et sous la forme de Rudra tu détruis
[le monde;
*tu existes sous la forme d'*Aishvaryya (80);
tu es l'air du monde.

16

Tu est la première, la bénéfique,
l'épouse de Shambu (81), *le refuge;*
qui toujours se meut dans le Brahmarandhra (82) *du*
[monde,
soutenant tout, cependant Toi-même sans soutien;
la Seule pure sous la forme de l'éther.
O Bhavânî, daigne m'être favorable !

17

Tu as humilié l'orgueil même des Rishi
en les plongeant dans l'océan du monde.
Tu es l'intelligence, la béatitude et la lumière même.
Comment alors puis-je Te connaître ?
O Bhavânî, daigne m'être favorable !

(77) Les Shakti Brâhmi, etc...

(78) Les *lokapâla* ou gardiens des points cardinaux (nord, nord-ouest, ouest, sud-ouest, nord-est, est, sud-est et sud) : Indra, Yama, Varuna, Kuvera, Vivasvat, Soma, Agni et Vâyu.

(79) Cf. note 53.

(80) Les six *aishvaryya* sont *Shri* (la beauté et la bienveillance), *Viryya* (la puissance), *Jnâna* (la sagesse), *Vairâgya* (l'impassibilité), *Kirti* (la gloire) et *Mâhâtmya* (la grandeur). Bhagavan est Celui qui possède ces six *aishvaryya*. Tous se trouvent dans la Déesse qui pour cette raison est appelé Bhagavatî, et, comme ici, *Aishvaryya rûpâ*.

(81) Shiva.

(82) L'ouverture au sommet de la tête, par où, dans le cas des yogi, l'âme s'échappe au moment de la mort.

18

O Bhavânî ! même un ignorant
qui, méditant sur Ta forme, récite Ton mantra *cent*
[mille fois,
acquiert tout pouvoir poétique,
et ces choses qui dans les trois mondes sont les plus
[difficiles à acquérir.
O Bhavânî, daigne m'être favorable !

19

Tu es ce qui soutient et ce qui est soutenu.
Tu emplis le monde,
et tu es sous la forme du monde qui est empli de Toi.
Tu es à la fois négation et existence.
O Bhavânî, daigne m'être favorable !

20

Tu es l'atome et Tu emplis tout.
Tu es l'univers entier.
Aucune louange de Toi ne peut suffire.
Pourtant Tes qualités m'incitent à chanter Ta
[louange.
O Bhavânî, daigne m'être favorable !

21

A celui qui lit et récite (83) *le matin, à midi et le soir*
cet hymne très secret,
il n'est rien d'impossible dans les trois mondes,
il obtient Ta nature (84).
O Bhavânî, daigne m'être favorable !

(83) Cf. note 44.

(84) *Svarupam labhante :* il atteint cette forme de délivrance connue sous le nom de *Svârûpya mukti* (en recevant la forme même de la Divinité adorée).

Textes de Râmana Maharshi

LA GUIRLANDE NUPTIALE DE LETTRES

(Arunachala Atchramanamalai)

INVOCATION

Gracieux Ganapati (1), de Ta main (aimante) bénis-moi, afin que je puisse faire une guirlande nuptiale de Lettres digne de Shri Arunachala, l'Epoux!

REFRAIN

Arunachala Shiva! Arunachala Shiva!
Arunachala Shiva! Arunachala!
Arunachala Shiva! Arunachala Shiva!
Arunachala Shiva! Arunachala!

1. Arunachala! Certes Tu déracines l'ego de ceux qui méditent sur Toi dans leur cœur, ô Arunachala ! (2)

2. Puissions-nous Toi et moi être un et inséparables comme Alagu et Sundara (3), ò Arunachala!

3. Entrant chez moi et m'attirant (chez Toi), pourquoi m'as-Tu gardé prisonnier dans la caverne de Ton cœur, ô Arunachala ?

4. Etait-ce donc pour Ton plaisir ou par égard pour moi que Tu m'as conquis? Si maintenant Tu me renvoies, le monde Te blâmera, ô Arunachala!

5. Echappe à ce blâme ! Pourquoi T'es-Tu donc

(1) Autre nom de Shri Ganêscha.

(2) Autre traduction possible : « Arunachala ! Certes Tu extirpes l'ego de ceux qui se concentrent sur leur identité (essentielle) avec Toi, ô Arunachala ! »

(3) Le mot tamil *alagu* et le mot sanskrit *sundara* ont le même sens : « beauté ». Alagu et Sundara sont aussi les noms des mère et père de Shri Ramana.

rappelé à moi? Et comment pourrais-je Te quitter maintenant, ô Arunachala?

6. Toi qui en bonté dépasses de loin notre propre mère, est-ce donc là Ta toute-tendresse, ô Arunachala?

7. Siège fermement dans mon mental, de peur qu'il ne T'élude, ô Arunachala! (4)

8. Dévoile Ta beauté, pour que le mental volage Te voie à jamais et qu'il repose (en paix), ô Arunachala! (5)

9. Après m'avoir enlevé, si maintenant Tu ne m'embrasses pas, Ta conduite est-elle chevaleresque, ô Arunachala?

10. Te sied-il de dormir ainsi quand je suis outragé par les autres, ô Arunachala?

11. Même quand les cinq sens voleurs font irruption sur moi, n'es-tu pas toujours dans mon cœur, ô Arunachala?

12. Tu es Un sans second ; qui donc oserait T'éluder et entrer? Ce n'est là qu'un de Tes artifices, ô Arunachala!

13. Signification du monosyllabe OM sans rival, sans pareil! Qui peut Te comprendre, ô Arunachala?

14. En tant que Mère (Universelle), c'est Ton devoir de dispenser Ta Grâce et de me sauver, ô Arunachala!

15. Qui peut jamais Te trouver? Tu es l'Oeil de l'œil, et Tu vois sans yeux, ô Arunachala ! (6)

(4) Autre traduction possible : « Ne change pas Ton humeur en fuyant, mais tiens-Toi, inébranlable, dans mon mental, ô Arunachala ! » — Ou encore : « Sois vigilant dans mon mental, de peur qu'il ne Te change Toi-même (en moi) et ne s'enfuit, ô Arunachala ! »

(5) Autre traduction possible : « Le mental prostitué cessera de courir les rues si seulement il Te trouve. Révèle donc Ta beauté et retiens-le lié, ô Arunachala ! » — Ou encore : « Le mental par son inconstance m'empêche de Te chercher et de trouver la paix ; (retiens-le et) accorde-moi la vision de Ta beauté, ô Arunachala ! »

(6) Autre traduction possible : « Etant la vue de l'œil, même sans yeux découvre-moi Toi-même. Qui (sinon Toi-même) peut Te découvrir, ô Arunachala ? »

16. Comme une pierre d'aimant attire le fer, en le magnétisant et le tenant serré, fais, Toi, de même, pour moi, ô Arunachala!

17. Montagne (immuable) baignant dans une Mer de Grâce, aie pitié (de moi) je T'en prie, ô Arunachala!

18. Gemme ardente, brillant dans toutes les directions, je T'en prie, brûle mes impuretés, ô Arunachala!

19. Brille en tant que mon Guru, me libérant des fautes et me rendant digne de Ta Grâce, ô Arunachala!

20. Sauve-moi des pièges cruels des femmes fascinantes et honore-moi de l'union avec Toi, ô Arunachala!

21. Malgré mes supplications, Tu es insensible et Tu ne condescends pas. Dis-moi : «Ne crains pas!», je T'en prie, ô Arunachala!

22. Non sollicité Tu donnes ; telle est Ta renommée impérissable. Ne démentis pas Ton nom, ô Arunachala!

23. Doux fruit au creux de mes mains, que je sois fou d'extase, ivre de la Béatitude de Ton Essence, ô Arunachala!

24. O, Toi qui es célébré comme le Dévorateur de Tes adorateurs, comment puis-je survivre après T'avoir embrassé, ô Arunachala?

25. Toi, inaffecté par la colère! Quel crime m'a désigné (à Ton courroux), ô Arunachala? (7)

26. Glorieuse Montagne d'Amour, célébrée par Gautama (8), régis-moi de Ton regard gracieux, ô Arunachala!

27. Soleil éblouissant qui inondes Tout l'univers

(7) Autre traduction possible : « Toi inaccessible à la colère ! Quelles (austérités demeurées) incomplètes (dans des existences antérieures) m'ont gagné Ta faveur spéciale, ô Arunachala ! »

(8) Le Gautama auquel il est ici fait allusion n'est pas le Bouddha mais un sage hindou de ce nom qui habita à Arunachala.

dans Tes rayons, à Ta Lumière ouvre le lotus de mon cœur, je Te prie, ô Arunachala!

28. Que moi, Ta proie, je me rende à Toi, et sois consumé, et qu'ainsi j'obtienne la Paix, ô Arunachala! (9)

29. O Lune de Grâce, de Tes (frais) rayons en guise de mains, ouvre (dans moi) l'orifice ambrosiaque et que mon cœur se réjouisse, ô Arunachala!

30. Déchire ces robes, expose moi nu, puis enrobe-moi de Ton Amour, ô Arunachala!

31. Là (dans le cœur) repose en paix! Que la mer de joie me submerge, que cessent parole et sentiment, ô Arunachala!

32. Ne continue pas de me tromper et de m'éprouver; révèle plutôt Ton Soi Transcendant, ô Arunachala!

33. Daigne accorder la connaissance de Vie Eternelle, que je puisse apprendre la glorieuse Sagesse Primordiale et fuir l'illusion de ce monde, ô Arunachala!

34. A moins que Tu ne m'embrasses, je fondrai en larmes d'angoisse, ô Arunachala!

35. Si je suis repoussé par Toi — hélas — que me reste-t-il sinon le tourment de mon *prarabdha?* (10) Quel espoir m'est-il laissé alors, ô Arunachala?

36. En silence Tu as dit : « Demeure en silence! » et Toi-même fus le Silence, ô Arunachala! (11)

37. Le bonheur réside dans le repos paisible goûté en demeurant dans le Soi. Au-delà du langage assurément est Ta prouesse de demeurer dans

(9) Autre traduction possible : « Je suis venu me repaître de Toi, mais Tu T'es repu de moi ; maintenant c'est la Paix, ô Arunachala ! »

(10) *Prarabdha* est la partie de la destinée due aux actions passées (*karmas*) qui porte ses fruits dans la vie présente.

(11) Le silence est la plus haute et la plus parfaite forme d'instruction métaphysique que le *Guru* puisse donner car de par sa nature il est très proche de l'objet essentiel d'une telle instruction, à savoir l'Absolu incommunicable et inexprimable.

le Soi. Au-delà du langage assurément est Ceci, mon état, ô Arunachala!

38. Tu fis montre certes de Ta prouesse une fois, et, les périls cessant, Tu retournas à Ton repos, ô Arunachala ! (12)

39. (Un chien peut flairer son maître) ; suis-je donc pire qu'un chien? Sans arrêt Te chercherai-je et Te recouvrerai-je, ô Arunachala! (13)

40. Accorde-moi la sagesse, je T'en supplie, afin que je ne languisse pas d'amour pour Toi dans l'ignorance, ô Arunachala !

41. Ne trouvant pas la fleur ouverte, Tu es certes resté, sans plus de ressources qu'une abeille, ô Arunachala! (14)

42. « Tu as réalisé le Soi, même sans savoir que c'était la Vérité. C'est la Vérité même!» Dis-le (s'il en est ainsi), ô Arunachala! (15)

43. Que chacun est la Réalité Elle-même, par Ta nature Tu le démontreras, ô Arunachala!(16)

44. « Regarde dedans toi, toujours recherchant le Soi avec l'œil intérieur, alors (Il) sera trouvé ». C'est ainsi que Tu m'as dirigé, ô bien-aimé Arunachala!

45. Te recherchant vers l'intérieur, mais faible-

(12) Autre traduction possible : « Soleil ! Tu fis certes une sortie et (le siège de) l'illusion prit fin. Alors certes Tu brillas sans mouvement (seul), ô Arunachala ! »

(13) Autre traduction possible : « Pire qu'un chien (par manque de flair), comment puis-je Te suivre à la trace (jusque chez Toi), ô Arunachala ? »

(14) Autre traduction possible : « (Au soleil le lotus fleurit), comment donc pouvais-Tu, Soleil des soleils, planer au-dessus de moi comme une abeille, pour dire ensuite « Tu n'es pas encore éclose », ô Arunachala ? »

(15) Autre traduction possible : « Sujet à de très diverses vues, cependant n'es-Tu pas seulement Lui, ô Arunachala ? » — Ou encore : « Inconnu des *tattwas*, bien que Tu sois leur être ! Que cela veut-il dire, ô Arunachala ? » — Sur les *tattwas* voir le traité « Qui suis-je ? »

(16) Autre traduction possible : « Révèle-Toi, Toi seul es Réalité, ô Arunachala ! » — Ou encore : « La Réalité n'est rien que le Soi », n'est-ce pas tout Ton message, ô Arunachala ? »

ment, je suis revenu (sans récompense). Secours-moi, ô Arunachala! (17)

46. De quelle valeur est cette existence sans la Connaissance née de la réalisation? Elle ne vaut pas même qu'on en parle, ô Arunachala !

47. Que je plonge dans le vrai Soi, là où seuls fusionnent les purs en esprit et en parole, ô Arunachala! (18)

48. Quand je m'abritai sous Toi en tant que mon Dieu Un, Tu me détruisis certes entièrement, ô Arunachala!

49. Trésor de Grâce bénigne et sainte, découvert sans recherche, stabilise mon mental vagabond, ô Arunachala!

50. En recherchant Ton Soi Réel avec courage, mon radeau chavira et les eaux me submergèrent. Aie pitié de moi Arunachala!

51. A moins que, par miséricorde, Tu ne tendes Ta main de Grâce et ne m'embrasses, je suis perdu, ô Arunachala ! (19)

52. O Immaculé, établis-Toi dans mon cœur pour qu'y règne la joie éternelle, ô Arunachala!

53. Ne me raille pas, moi qui recherche Ta protection! Pare-moi de Ta Grâce et ensuite considère-moi, ô Arunachala! (20)

54. Quand je m'approchai, Tu ne Te penchas pas; Tu Te tenais impassible, en union avec moi, ô Arunachala! (21)

(17) Autre traduction possible : « Aussi faible que fût mon effort, par Ta Grâce je conquis le Soi, ô Arunachala ! » — Ou encore : « Te recherchant dans le Soi Infini, je reconquis mon propre (Soi), ô Arunachala ! »

(18) Autre traduction possible : « Moi, par Ta Grâce, suis abîmé dans Ton Soi, là où seuls fusionnent ceux qui sont dépouillés de leur mental et ainsi purifiés, ô Arunachala ! »

(19) Autre traduction possible : « Enlace-moi corps à corps, membre à membre, ou je suis perdu, ô Arunachala ! »

(20) Autre traduction possible : « Souris-moi avec Grâce et non avec mépris moi qui viens à Toi (pour refuge), ô Arunachala ! »

(21) Autre traduction possible : « Cela ne Te fait-il pas honte de rester planté là comme un poteau, (me laissant) Te découvrir par moi-même, ô Arunachala ? »

55. Fais pleuvoir Ta Miséricorde sur moi avant que Ta Connaissance ne me réduise en cendres, ô Arunachala!

56. Unis-toi à moi pour détruire (nos entités séparées en tant que) Toi et moi, et gratifie-moi de l'état de joie toujours-vibrante, ô Arunachala!

57. Quand (deviendrai-je) comme l'éther et T'atteindrai-je, Toi, subtil être, pour que cesse la tempête des pensées, ô Arunachala? (22)

58. Je suis un niais dépourvu de savoir. De grâce, Toi, dissipe l'illusion, ô Arunachala! (23)

59. Quand je me fondis en Toi, mon Refuge, (je Te trouvai) dressé et nu (comme le célèbre Digambara) (24), ô Arunachala!

60. Dans un être mal aimant Tu as certes engendré une passion pour Toi, alors ne m'abandonne pas, ô Arunachala!

61. Un fruit desséché et gâté ne vaut rien ; prends et savoure-le mûr, ô Arunachala! (25)

62. Ne T'es-Tu pas troqué avec ruse contre moi (car mon individualité est disparue)? O, Tu es la mort pour moi, Arunachala! (26)

63. Considère-moi! Songe à moi! Touche-moi! (27) Mûris-moi! Fais-moi un avec Toi! ô Arunachala!

(22) Autre traduction possible : « Quand les vagues de la pensée cesseront-elles de se lever ? Quand T'atteindrai-je, Toi, plus subtil que l'éther subtil, ô Arunachala ? »

(23) Autre traduction possible : « Détruis, Toi, ma fausse connaissance, je T'en supplie, car je suis dépourvu de la connaissance à laquelle conduisent les Ecritures, ô Arunachala ! »

(24) *Digambara*, de *dik* — les directions de l'espace, et *ambara* — drap, c'est-à-dire quelqu'un qui est drapé dans les directions de l'espace, en d'autres termes, qui va nu.

(25) Autre traduction possible : « Je ne suis pas (comme) un fruit trop mûr et gâté ; attire-moi, donc, dans le recoin le plus intime (du cœur) et établis-moi dans l'Eternité, ô Arunachala ! »

(26) Autre traduction possible : « Ne T'es-Tu pas heureusement troqué contre moi (donnant tout et ne prenant rien) ? N'es-Tu pas aveugle, ô Arunachala ? »

(27) Les termes : « Considère-moi ! Songe à moi ! Touche-moi ! » se rapportent respectivement aux trois modes d'initiation, par le regard, la pensée et le toucher.

64. Accorde-moi Ta Grâce avant que le poison de l'illusion ne me saisisse et, me montant à la tête, ne me tue, ô Arunachala!

65. Toi-même considère-moi et dissipe l'illusion! A moins que Tu n'agisses ainsi, qui peut intercéder auprès de la Grâce Elle-même rendue manifeste, ô Arunachala?

66. En me rendant fou de Toi, m'as-Tu délivré de ma folie (pour le monde)? Accorde-moi maintenant la guérison de toute folie, ô Arunahala!

67. Impavide, je Te recherche, Toi qui est l'Impavidité même! Quelle crainte peux-tu avoir de me prendre, ô Arunachala?

68. Que m'importe « ignorance » ou « sagesse », si je suis gratifié de l'union à Toi, ô Arunachala?

69. Mon mental a fleuri, (alors) parfume-le de Ta senteur et rends-le parfait, ô Arunachala! (28)

70. La simple pensée de Toi m'as attiré à Toi, et qui peut jauger Ta Gloire (en Elle-même), ô Arunachala?

71. Tu m'as possédé, inexorcisable Esprit, et Tu m'as rendu fou (de Toi), afin que je cesse d'être un fantôme (errant dans le monde), ô Arunachala!

72. Sois mon soutien et mon support de peur que je ne retombe impuissant comme une tendre plante grimpante, ô Arunachala!

73. Tu as certes engourdi (mes facultés) avec de la poudre stupéfiante (29), alors dérobe-moi ma compréhension et révèle-moi la Connaissance de Ton Soi, ô Arunachala!

74. Montre-moi le combat pour Ta Grâce, dans la Rase Campagne du culte libre où il n'y a pas ni commencement ni fin, ô Arunachala!

75. Sans attache à la forme physique composée

(28) Autre traduction possible : « Epouse-moi, Je T'en supplie, et que ce mental, aujourd'hui marié au monde, soit marié à la Perfection, ô Arunachala ! »

(29) Cette strophe fait allusion aux ascètes errants qui subtilisent les enfants pour en faire des disciples, en les droguant avec une pincée de poudre, telle que des cendres sacrées.

des (cinq) éléments, que je repose à jamais heureux à la vue de Ta Splendeur, ô Arunachala!

76. Tu m'as administré la drogue de la confusion, alors je demeure confondu. Brille, Toi, en tant que grâce, médecine guérissant toute confusion, ô Arunachala!

77. Brille, Toi, impersonnel, ruinant l'orgueil de ceux qui se targuent de leur libre volonté, ô Arunachala!

78. Je suis un insensé qui ne prie que lorsqu'il est accablé (par la peine), pourtant ne me déçois pas, ô Arunachala!

79. Protège-moi de peur que je ne me débatte ballotté par la tempête comme un bateau sans timonier, ô Arunachala!

80. Tu as coupé le nœud qui cachait la vision de Ta Tête et de Ton Pied (c'est-à-dire les « extrémités » du Soi illimité). Pareil à une Mère, ne devrais-Tu pas compléter Ta tâche, ô Arunachala? (30)

81. Ne sois pas (comme) un miroir tendu à un homme sans nez, mais tire-moi (de mon abattement) et embrasse-moi, ô Arunachala!

82. Etreignons-nous sur le lit aux tendres fleurs qu'est le mental, à l'intérieur de l'enceinte du corps, ô Arunachala!

83. Comment se fait-il que Tu sois devenu célèbre par une union constante avec les seuls pauvres et humbles, ô Arunachala?

84. Tu as enlevé l'aveuglement de l'ignorance avec le collyre de Ta Grâce, et Tu m'as fait vraiment Tien, ô Arunachala!

85. Tu tondis certes ma tête (et je fus perdu pour le monde) (31), alors assurément Tu (Te mon-

(30) La section du nœud qui lie l'homme à l'illusion implique la réalisation de *nirvikalpa samâdhi*, résorption sans conscience du monde ; l'achèvement de la tâche se rapporte à l'état de *sahaja samâdhi* qui est défini comme comportant la vision du monde en tant que « forme du Soi ».

(31) La parenthèse n'est pas une addition interprétative, car par une autre lecture, entraînant le changement d'une seule lettre, la phrase exprime effectivement cet effet de la tonsure.

tras) dansant dans l'Espace Transcendant, ô Arunachala!

86. Bien que Tu m'aies libéré des brumes de l'erreur et que Tu m'aies rendu fou de Toi, pourquoi ne m'as-Tu pas encore délivré de l'illusion, ô Arunachala? (32)

87. Est-ce le vrai Silence de reposer comme une pierre, inerte et non expansif, ô Arunachala?

88. Qui est-ce qui me jeta de la boue en guise de nourriture (33) et me vola mon gagne-pain, ô Arunachala?

89. Alors que je suis inconnu de tous et stupéfait, Qui est-ce qui m'a ravi mon âme, ô Arunachala?

90. Je Te parlai ainsi, parce que Tu es mon Seigneur ; ne sois pas offensé mais viens me donner le bonheur, ô Arunachala!

91. Jouissons l'un de l'autre dans la Maison du Libre Espace, où il n'est plus de nuit ni de jour, ô Arunachala! (34)

92. Tu me mis certes en joue avec les dards de l'Amour et ensuite me dévoras vivant, ô Arunachala!

93. Tu es l'Etre Premier, tandis que je ne compte ni dans ce monde ni dans l'autre. Qu'as-tu donc gagné par mon être dépourvu de valeur, ô Arunachala?

94. Ne m'as-Tu pas appelé? Je suis entré. Maintenant sers-moi ma mesure, (ma subsistance est maintenant à Ta charge). Dur est Ton lot, ô Arunachala!

95. Du moment où certes Tu m'accueillis, entras en moi et m'accordas Ta vie divine, je perdis mon individualité, ô Arunachala!

(32) Autre traduction possible : « Bien que Tu m'aies détaché du monde et m'aies fait adhérer à Toi, Ta passion pour moi ne s'est pas refroidie, ô Arunachala ! »

(33) Littéralement : « Jeta de la boue dans ma bouche », expression signifiant « causa ma ruine ». Le sens profond de cette strophe est « Qui est-ce qui m'a individualisé et volé mon Etre Parfait ? »

(34) C'est une allusion à la « cavité du cœur » qui se situe au-delà du temps et de l'espace.

96. Bénis-moi pour que je puisse mourir sans lâcher ma prise sur Toi, ou alors mon sort est vraiment misérable, ô Arunachala!

97. Hors de chez moi Tu me séduisis, Te glissant alors dans mon cœur Tu m'entraînas doucement dans le Tien, (telle est) Ta Grâce, ô Arunachala !

98. J'ai divulgué Tes œuvres (secrètes). Ne sois pas offensé! Maintenant montre-moi Ta Grâce ouvertement et sauve-moi, ô Arunachala!

99. Accorde-moi l'essence des Vêdas, qui brille dans le Vêdânta de la Non-Dualité, ô Arunachala!

100. Même mes calomnies, considère-les comme des louanges et protège-moi à jamais en tant que vraiment Tien, je T'en prie, ô Arunachala! (35)

101. Comme la neige dans l'eau, que mon être d'amour fonde en Toi Qui es l'Amour même, ô Arunachala!

102. Je n'avais que pensé à Toi en tant qu'Aruna, et voilà que je fus pris au piège de Ta Grâce! Le filet de Ta Grâce peut-il jamais faillir, ô Arunachala?

103. Me guettant comme une araignée pour me prendre au piège de la (toile de Ta) Grâce, Tu m'as certes entrelacé et quand je fus emprisonné Tu T'es repu de moi, ô Arunachala!

104. Que je sois le serviteur des adorateurs, parmi ceux qui entendent Ton nom avec amour, ô Arunachala!

105. Brille, Toi, à jamais en tant que le miséricordieux Sauveur des suppliants désespérés tels que moi-même, ô Arunachala!

106. Familiers à Tes oreilles sont les doux chants des adorateurs qui fondirent jusqu'aux os d'amour pour Toi, cependant que mes pauvres efforts aussi Te soient acceptables, ô Arunahala!

(35) Autre traduction possible : « Que la calomnie même me soit louange ,et protège-moi à jamais en tant que bien à Toi, je T'en prie, ô Arunachala ! » — Ou encore : « Pose (Ta main) sur ma tête ! Fais de moi un participant de Ta Grâce ! Ne m'abandonne pas, je T'en prie, ô Arunachala ! »

107. Mont de Patience, montre-Toi indulgent envers mes folles paroles, (les considérant) comme des hymnes de joie ou comme il Te plaira, ô Arunachala!

108. O Arunachala! Mon Seigneur Aimant! Jette sur mes épaules Ta guirlande et porte Toi-même celle que je viens d'enfiler pour Toi Arunachala!

Béni soit Arunachala, bénis soient ses adorateurs!
Bénie soit cette Guirlande nuptiale de Lettres!

ONZE STANCES AU SUJET DE SHRI ARUNACHALA
(Arunachala Pathigam)

1. Maintenant que par Ta Grâce Tu m'as revendiqué, qu'adviendra-t-il de moi, à moins que Tu ne Te manifestes à moi, car, soupirant ardemment après Toi et, harassé par l'obscurité du monde, sans Toi je suis perdu? O Amour à forme d'Arunachala, le lotus peut-il fleurir sans la vue du Soleil? Tu es le Soleil des soleils! Tu fais surgir la Grâce en abondance et Tu la répands à flots!

2. Arunachala, Toi forme de la Grâce elle-même! Une fois revendiqué par Toi, aussi dénué d'amour fussé-je, comment peux-Tu m'abandonner à mon égarement, privé de la plénitude d'Amour, de sorte que je doive brûler pour Toi sans cesse et fondre vers l'intérieur comme cire sur le feu? O Nectar surgissant dans le cœur des dévots! Havre de mon refuge! Puisse Ton agrément être le mien, car dans cette voie se trouve ma joie, Seigneur de ma vie!

3. Me tirant avec les cordes de Ta Grâce, bien que je n'aie pas même vaguement pensé à Toi, Tu décidas certes de me tuer net. Or, alors que le faible que je suis continue ses offenses à Ton encontre, Tu laisses le verdict inexécuté? (1). Pourquoi donc

(1) Autre acception possible : « Quelles austérités demeurées incomplètes (dans des existences antérieures) m'ont gagné Ta faveur spéciale ? (Voir dans *La Guirlande nuptiale de Lettres,*

me tortures-Tu ainsi, me tenant suspendu entre la vie et la mort ? O Arunachala! Exécute Ton arrêt et survis-moi longtemps tout seul, ô Arunachala!

4. Que T'a-t-il profité de me choisir parmi tous ceux qui luttent dans le *samsara* (2), de soustraire mon être sans force à l'égarement et de me retenir à Tes Pieds? Seigneur de l'Océan de Grâce! Même penser à Toi me fait honte. A Toi la vie sans fin! Je courbe la tête devant Toi et je Te bénis!

5. Seigneur! Tu m'as certes enlevé furtivement, et depuis lors Tu m'as retenu à Tes Pieds ! Seigneur! Tu as fait que je restasse tête baissée, (muet) comme une image, lorsque je fus interrogé sur Ta nature (3). Seigneur! Daigne me soulager dans mon épuisement en lequel je lutte comme un cerf pris au piège. Seigneur Arunachala! Quelle est donc Ta volonté? (Mais) qui suis-je pour Te comprendre?

6. Seigneur de ma vie! Je suis toujours à Tes Pieds, comme une grenouille (qui s'agrippe) à la tige du lotus ; fais-moi plutôt abeille qui (de la fleur du Cœur) tire le doux miel de la Pure Conscience; alors j'aurai la Délivrance. Si je suis perdu alors que moi je m'agrippe à Tes Pieds de Lotus, ce serait une colonne d'ignominie dressée pour Toi, ô Flambant Pilier de Lumière, appelé « Arunachala » (4)! O vastitude de Grâce, plus subtile que l'éther!

7. O Pur par excellence! Si les cinq éléments, les êtres vivants et chaque chose manifestée ne sont rien que Ta Lumière tout-embrassante, comment puis-je alors (moi seul) être séparé de Toi? Puisque Tu brilles dans le Cœur, étendue unique sans dualité, comment puis-je en sortir en tant que distinct? Montre-Toi plantant Tes Pieds de Lotus sur la tête de l'ego tandis qu'il émerge!

strophe 25, note 7). Que me reste-t-il d'autre à obtenir ou à accomplir ? »

(2) Le *samsara* est le flux de la manifestation universelle.

(3) Autre acception possible : « Tu m'as fait (demeurer tendu) comme un arc fléchi lorsque je fus interrogé sur Ta nature. »

(4) *Arunachala signifie* « Mont de Lumière ». Voir plus loin les *Cinq Stances dédiées à Shri Arunachala.*

8. Tu m'as épargné toute connaissance par réalisation graduelle pendant ma vie dans ce monde, et Tu m'as établi en paix ; une telle sollicitude est assurément bénéfique et dépourvue de peine pour quiconque, car la mort durant la vie est en vérité glorieuse (5). Accorde-moi, à moi qui suis prodigue et fou (de Toi), le souverain remède d'être accroché à Tes Pieds!

9. O Transcendant! Je suis le premier de ceux qui n'ont pas la Suprême Sagesse de s'attacher à Tes Pieds, libres de tout autre attache. Ordonne, Toi, que mon fardeau soit transféré à Toi et ma libre volonté effacée, car quoi pourrait être un fardeau pour le Support (de l'univers)? Seigneur Suprême! Je suis lassé de porter le fardeau de ce monde sur ma tête, séparé de Toi. Arunachala, Suprême Soi! Ne pense plus à me garder à l'écart de Tes Pieds!

10. J'ai découvert une Nouvelle Chose! Ce Mont, la Pierre d'aimant des vies, arrête les mouvements de quiconque seulement pense à Lui, l'attire face à face avec Lui, et le fixe sans mouvement comme Lui-même, pour se repaître de son âme ainsi mûrie. Quelle (merveille) est-ce là! O âmes! Veillez à Son sujet et vivifiez ! (6) Quel destructeur de vies est ce magnifique Arunachala, qui brille à l'intérieur du Cœur!

11. Combien y en a-t-il qui se sont consummés comme moi pour avoir pensé que ce Mont était le Suprême? (7) O hommes qui, dégoûtés de cette vie d'intense misère, cherchez un moyen d'abandonner le corps, sachez qu'il est sur terre une rare drogue: sans tuer nocivement, elle annihile quiconque seulement pense à Lui. Sachez que Lui n'est nul autre que cet Arunachala!

Version française par
Françoise DUQUESNE et Christian COUVREUR

(5) Autre acception possible : « Tu as détruit ma capacité de gagner ma vie dans le monde, et Tu as fait de moi un rebut ; cette condition est misérable et malheureuse ; mieux vaut mourir que de vivre dans une telle ignominie. »

(6) Autre acception : « O âmes ! Pensez-y et soyez sauvées ! »

(7) Autre acception possible : « Combien y en a-t-il qui ont perdu (leur ego) pour avoir pensé que cette Montagne était le Suprême ? »

Nouveaux Extraits des Lettres du Sheykh al-'Arabî ad-Darqâwî

J'aimerais que vous ne vous dispersiez pas dans votre amour, car cela vous empêchera d'atteindre le secret, le bien, la vertu et la grâce. Nous voyons que certains s'attachent tantôt à ceci et tantôt à cela. Ils sont comme celui qui cherche de l'eau en creusant un peu par-ci et un peu par-là ; il ne trouvera pas d'eau et mourra de soif, tandis que celui qui creuse en un seul endroit, confiant en Dieu et s'en remettant à Lui, trouvera de l'eau (1) ; il en boira et il en fera boire aux autres (et Dieu est plus savant). Les Soufis ont dit : insiste devant une seule porte, et des portes multiples s'ouvriront à toi ; soumets-toi à un seul maître, et la troupe se soumettra à toi.

De même, celui qui est tantôt attiré par l'orient et tantôt par l'occident (2), voyageant alternativement vers l'un et vers l'autre, qui est tantôt sobre et tantôt vorace, s'éloigne du but ; s'il était près de lui, il s'arrêterait et s'apaiserait.

***

Tout le bien est dans l'invocation (*dhikr*) de Dieu, puisqu'Il dit (exalté soit-Il) : « Les hommes et les femmes qui invoquent Dieu beaucoup, Dieu leur a préparé le pardon et une récompense immense » (Coran, XXXIII, 35). Il dit également : « Souvenez-

(1) On retrouve la même parabole parmi les paroles de Skri Râmakrishna.

(2) Le côté de la lumière et celui des ténèbres respectivement.

vous de Moi, Je me souviendrai de vous (1) et : Remerciez-Moi et ne soyez pas infidèles » (II, 147). De même : « Malheur à ceux dont les cœurs se durcissent à la mention (*dhikr*) de Dieu ; ceux-là sont dans une erreur évidente » (XXXIX, 23). Le Prophète (sur lui la paix) rapporta cette parole divine (2) : « Je suis auprès de celui qui M'invoque. » Que cela suffise pour l'excellence de l'invocation et le blâme de son oubli (3). Et si cela ne nous suffisait pas, à savoir les paroles divines que nous avons citées, aucune chose ne nous suffirait et il n'y aurait aucun bien en nous. Dieu promet à ceux qui invoquent une récompense immense, et en fait, nous n'avons besoin d'autre chose (que de l'invocation). Tout ce qu'il nous faut, c'est contrecarrer nos désirs passionnels (4), car par cela nous acquérons la science infuse, et par elle nous acquérons la grande certitude, et la grande certitude nous délivrera de tous les doutes et les soucis et nous conduira vers la présence du Roi infiniment Connaissant. Il n'y a pas de divinité hormis Lui. Salut.

***

Il est dit que par l'invocation de Dieu (*dhikru-llâh*) le croyant atteint une telle paix de l'âme que la grande terreur au jour de la résurrection ne peut l'attrister ; combien moins pourrait-il être troublé par ce qui lui arrive d'épreuves et de revers dans ce monde-ci. Tiens-toi donc fermement à l'invocation de ton Seigneur, mon frère, comme nous te l'avons dit, et tu verras merveille (que Dieu nous comble de Sa grâce). Or, à nos yeux, l'invocation ne consiste

(1) Ou : mentionnez-Moi et Je vous mentionnerai (*adhkûruni adhkurkum*). Le verbe *dhakara*, dont dérive le substantif *dhikr*, comporte à la fois les significations de : se souvenir, mentionner, invoquer.

(2) *Hadîth qudsi :* Il s'agit d'une révélation transmise en dehors du Coran, mais dont la nature éminemment sacrée (*qudsî*) et divine est indiquée par le fait que Dieu y parle de Lui-même à la première personne.

(3) *Ghaflah :* « oubli », négligence », par opposition à *dhikr*, « souvenir », « invocation ».

(4) Ce qui est à la fois une condition et un effet du *dhikr*.

pas en ce que l'homme dise toujours : Allâh, Allâh, qu'il prie et qu'il jeûne, et qu'à l'heure où un malheur le frappe, il cherche à droite et à gauche des remèdes et qu'il désespère de ne pas en trouver. Chez les hommes qui ont réalisé la Vérité (que Dieu soit satisfait d'eux), l'invocation exige que l'invoquant se conforme aux lois rigoureusement prescrites, dont la plus importante est l'abandon de ce qui ne le concerne pas, en toute heure. Alors, si son Seigneur se fait connaître à lui, ou disons, s'Il se révèle à lui par un de Ses noms de majesté ou de beauté (1), il Le reconnaîtra et ne L'ignorera pas. C'est cela l'invocation véritable chez ceux qui invoquent Dieu, et non pas l'état de celui qui est continuellement occupé par le culte de Dieu et qui, lorsque son Seigneur se révèle à lui sous quelque forme contraire à son désir, ne Le reconnaît guère. Comprends donc, que Dieu nous enseigne, Amen. Et maintiens-toi fermement dans la patience en Dieu, car Lui, exalté soit-Il, recouvrira ta faiblesse de Sa force, ton abaissement de Sa gloire, ta pauvreté de Sa richesse, ton impuissance de Sa puissance, ton ignorance de Sa connaissance, ta colère de Sa clémence, et ainsi de suite, de sorte que tu vivras de la vie éternelle dans ce monde-ci, avant de mourir. Ce qu'est cette vie ne t'est pas caché, puisque Dieu dit au sujet de ceux qui s'y trouvent : « Nous ôterons de leurs poitrines toute trace de rancune ; comme des frères (ils reposeront) face à face sur des couches élevées; aucune fatigue ne les accablera, et jamais ils n'en seront expulsés » (Coran, XV, 47-48). Salut.

***

Ecoutez ce que j'ai dit à l'un de nos frères pour lui donner du courage. Car il avait peur de se marier, à cause des tentations que le mariage comporterait, comme beaucoup des nôtres en ont eu peur. Je lui dis donc : nous voyons qu'il existe des hommes qui, sans être des hommes d'élite, vivent au milieu de multiples occupations comme s'ils n'en avaient point,

(1) Ou de rigueur (*jalâl*) et de clémence (*jamâl*).

tandis que d'autres, qui n'ont charge que de leur propre tête, l'embourbent à ce point qu'ils sont toujours en grande peine. Cela vient de ce qu'ils ne cessent pas de faire des projets et de se charger de mille soucis. Il me paraît dès lors (mais Dieu est plus savant) que les vrais hommes (1) ne se laissent distraire de leur Seigneur par aucune chose, et le souci pour la famille est la moindre des choses. Sur quoi se fie donc celui qui, parmi vous, aspire à l'union et qui, dans ce but, abandonne toute activité visant au gain dans ce monde-ci ou dans l'autre ? Quoi de plus étonnant que celui qui donne tout le tort à son activité professionnelle, s'il n'a pas su se parfaire lui-même ! Il dit : « si j'avais quitté mes affaires pour m'occuper entièrement de mon Seigneur, je serais dans un meilleur état » ; et pourtant, il y a dans sa vie bien des moments perdus ; il ne les voit pas, et ne donne pas le tort au fait de les gaspiller sans s'occuper de son Seigneur. C'est là sa défection et sa perte, car il ne lui convient pas d'accuser ses affaires de lui avoir fait négliger le salut de son âme et celui de sa famille, tant qu'en ses moments libres il ne paie pas la part due au Seigneur. Salut.

***

Il n'y a pas de réalité (*mawjûd*) hors Dieu, exalté soit-Il : « Toute chose est périssable sauf Sa face » (Coran, XXVIII, 88) ; « Tout ce qui est sur elle (la terre) est évanescent ; seul subsiste la face de ton Seigneur, essence de majesté et de générosité » (LV, (26, 27) ; « Tel est Dieu votre Seigneur, et que reste-t-il après la vérité sinon l'erreur ? » (X, 32) ; « Il en est ainsi parce que Dieu est la Vérité et ce qu'ils invoquent en dehors de Lui est vanité » (XXII, 62) ; « Dis : la vérité est venue et la vanité a disparu, certes la vanité est disparaissante» (XVII, 81) ; « Dis : Allâh, puis laisse-les s'amuser dans leur vain bavardage » (VI, 91) ; « Il est le Premier et le Dernier, l'Extérieur et l'Intérieur » (LVII, 3).

(1) Ou : les hommes virils (*ar-rijâl*).

Le Prophète (que Dieu le bénisse et lui donne la paix) a dit : « Je n'ai pas vu de chose sans voir Dieu en elle » ; et nous disons : il est impossible qu'on voie notre Seigneur tout en voyant autre chose que Lui, comme l'affirment d'ailleurs tous ceux qui ont réalisé ce degré de connaissance.

« J'ai connu Dieu et je ne vois guère d'autre que Lui
De sorte que l'« autre » chez nous est exclu.
Depuis que j'ai réalisé l'unité je ne crains plus de séparation ;
Ce jour-ci, je suis arrivé, uni. »

« Ce jour-ci, je suis arrivé, uni. » Cela signifie (mais Dieu est plus savant) : j'ai connu mon Seigneur par connaissance contemplative et essentielle, non seulement par induction et preuve rationnelle, et depuis lors je ne vois en toute chose que Lui seul, comme le Prophète l'a vu. Quant à la phrase : « Depuis que j'ai réalisé l'unité je ne crains plus la séparation, etc. », elle signifie : j'ai vu l'unité dans la multiplicité, de sorte que je ne crains plus de voir la multiplicité dans l'unité, comme je le craignais avant que je ne contemplasse mon Seigneur en chaque chose. Sans aucun doute, il n'y a pas de réalité hors Dieu ; ce n'est que l'imaginatioon (*wahm*) (1) qui Le voile à nos yeux, et l'imagination est vaine. En ce sens, le vénérable maître, le saint Ibn 'Atâï-Llâh, dit dans ses *Hikam :* « Si le voile de l'imagination se déchirait, la vision essentielle aurait lieu, annihilant toute vision individuelle, et la lumière de la certitude voilerait, en se levant, toute existence relative. » (2). Notre maître al-Majdhûb dit pareillement :

« Ma vue s'est éteinte dans une vision ;
Je me suis évanoui de toute chose évanescente.
J'ai réalisé la Vérité et je n'ai trouvé d'autre que Lui,
Et je me repose dans un état bienheureux. »

(1) *Al-wahm* signifie à la fois : l'imagination, le soupçon, l'illusion.

(2) C'est-à-dire qu'elle en effacerait l'apparente autonomie.

Ne vous imaginez donc pas qu'il y ait quelque chose « avec » Dieu, car il n'y a avec Dieu que Dieu seul, comme en témoignent tous ceux qui sont parvenus à la réalisation ; ne l'ignore que celui qui n'a pas parcouru cette voie.

Ne craignez pas les suggestions psychiques lorsqu'elles vous assaillent et qu'elles veulent envahir votre cœur en vagues sans cesse renouvelées, mais abandonnez intérieurement toute volonté à Dieu et restez calmes ; ne vous agitez pas, détendez-vous et ne vous contractez pas, et dormez, si vous pouvez, jusqu'à ce que vous soyez rassasiés, car le sommeil est bénéfique à l'heure des détresses ; il comporte des bienfaits merveilleux, puisqu'il est en lui-même un abandon à la volonté divine. Or, quiconque abandonne sa volonté à son Seigneur, Dieu le prendra par la main. Ne craignez donc pas les suggestions psychiques lorsqu'elles augmentent, mais soyez comme nous vous le disions et vous en profiterez ; — que Dieu maudisse qui vous ment ! C'est par l'effet de ces tribulations que la conscience de l'Unité s'établira dans vos cœurs et que les doutes et les imaginations vous quitteront, ainsi vous progresserez dans la voie et vous atteindrez le bien, à savoir la cessation et la libération de toute erreur. Et gare à vous, ne vous faites pas de soucis à cause de la multitude des obstacles ou empêchements, car le bien (que Dieu le fortifie) les pliera en votre faveur, si vous persévérez dans ce que nous vous indiquions. Un certain lettré me dit un jour : « c'est la concupiscence qui me nuit ». A quoi je répondis : « c'est elle, précisément, qui me fit du bien. Je suis comblé des bienfaits de Dieu et des bienfaits de la concupiscence, et par Dieu, je lui en saurai toujours gré ! » Les hommes de la connaissance de Dieu ne fuient pas les choses comme les autres les fuient, car ils contemplent leur Seigneur en toute chose. Les autres les fuient parce que la vision des choses existantes les empêche de voir Celui dont l'existence découle. A ce sujet, l'illustre maître Ibn 'Ataï-Llâh dit dans ses *Hikam* : « Les dévots et les ascètes ne s'isolent de toute chose que parce qu'ils s'y trouvent retranchés de Dieu ; s'ils Le contemplaient en toute chose, ils ne s'en isoleraient pas »...

Et sachez (que Dieu vous soit miséricordieux) que rien ne nous empêche de contempler notre Seigneur sauf le fait de nous occuper des désirs de nos âmes. Ne dites pas que c'est l'existence qui voile l'existentiateur, car par Dieu, ce n'est que l'imagination (*wahm*) qui nous Le voile, l'imagination qui produit l'ignorance (1). Si nous savions, elle nous conduirait à la science de la certitude (2), et la certitude aracherait nos cœurs et nos consciences intimes de la vision des choses éphémères...

***

L'imagination (*wahm*) est chose vaine, mais Dieu la disposa en vue d'une grande sagesse. Chaque chose, d'ailleurs, comporte un grand secret et un aspect évident, puisqu'il est dit (dans le Coran) : « Notre Seigneur, Tu n'as pas créé cela en vain, exalté sois-Tu » (III 191) ; « pensiez-vous donc que Nous vous avons créés par vain jeu ? » (XXIII, 117). Loin soit de notre Seigneur une telle chose ; Dieu est au-dessus de cela. Telle est la nature de l'imagination que si tu ne la subjugues pas, c'est-à-dire, si tu ne lui imposes pas ton avis, elle te subjuguera inévitablement et t'imposera le sien ; si tu ne nies pas son opinion, elle niera la tienne. Or, elle n'est rien ; cependant, si tu écoutes son discours, il affaiblira ta certitude (spirituelle) et t'en détournera vers d'autres chemins. Mais si tu n'écoutes pas son discours, ta lumière intérieure croîtra ; par sa croissance, ta certitude s'affermira ; par son affermissement, ta volonté spirituelle s'élèvera, et par son élévation tu atteindras ton Seigneur, et L'atteindre c'est Le connaître.

Pour les voyageurs vers Dieu qui n'écoutent pas le discours de l'imagination et n'en suivent pas les

(1) Il s'agit, non pas de l'imagination en tant que simple faculté plastique du mental, mais du fait d'attribuer aux choses une réalité qu'elles ne possèdent pas.

(2) *'Ilm al-yaqîn*, allusion aux trois degrés de la connaissance intuitive designés par les termes coraniques : *'ilm al-yaqîn* (science de la certitude), *'ayn al-yaqîn* (œil de la certitude) et *haqq al-yaqin* (vérité de la certitude).

opinions, elle est comme un vent puissant qui vient à l'aide des marins, de sorte qu'ils arrivent en une heure là où d'autres n'arrivent qu'après un voyage d'un mois ou d'une année. Par contre, celui qui s'arrête au discours et aux opinions (de l'imagination) demeure empêché en route, comme il arrive également aux marins. Tel est son effet. (1)

Nous constatons que celui qui abandonne ce qui ne le concerne pas, se suffit de la moindre chose pour sa subsistance, tandis que celui qui ne l'abandonne pas, n'aura jamais tout ce qu'il lui faut, quoi qu'il fasse.

***

... Si tu désires t'affranchir de ton âme passionnelle (*nafs*), rejette ce qu'elle essaye de te suggérer et ne t'occupes point d'elle, car certes, elle ne cessera pas de t'assaillir et ne te laissera pas en paix ; elle te dira par exemple : tu es perdu ! Que ses insinuations ne te troublent ni ne t'effrayent, quoi qu'elle dise, mais restes assis, si tu étais assis, ou debout, si tu étais debout ; continue de dormir, si tu dormais, de manger, si tu mangeais, de boire, si tu buvais, de rire, si tu riais, de prier, si tu priais, ou de réciter, si tu récitais, et ainsi de suite. Ne l'écoutes pas, sauf si elle te dit : tu fais partie des croyants, de ceux qui connaissent Dieu, ou : tu es dans la main de Dieu, et Sa grâce et Sa générosité sont immenses. Car elle ne cessera pas de te harceler avec ses insinuations, tant que tu ne restes impassible comme nous l'indiquions, tout en te conformant à la coutume (*sunnah*) mohammédienne. Mais si tu lui prêtes l'oreille, elle te dira d'abord : tu es en perte ! puis : tu es un malfaiteur ! et si l'incroyance n'était pas la limite même de l'épreu-

(1) Comme faculté plastique de l'âme, l'imagination peut être réceptive à l'égard des vérités spirituelles comme elle peut être réceptive à l'égard du « monde ». Ce n'est pas que l'homme mondain possède une imagination trop puissante ; tout au contraire, ce qui le caractérise, c'est une imagination entraînée et entravée par les objets de ses désirs.

ve, (1) elle te dirait : tu es un incroyant, puis elle augmenterait encore ses accusations...

***

Celui qui s'arrête à l'opinion n'atteint jamais la réalisation. Cessez donc de vous occuper de conjectures et ne jugez jamais d'une chose (2) selon votre opinion individuelle mais seulement après l'avoir réalisée. Car la sincérité dans l'action et dans les paroles détruit les doutes et les soucis et affirme la conscience de l'Unité divine (*tawhîd*) dans le cœur de celui qui la pratique continuellement. Elle fait même disparaître les interférences de l'âme passionnelle (*nafs*) ; et quand les hostilités de l'âme cessent chez quelqu'un, celles de la collectivité humaine envers lui cessent également (3). Dès lors, c'est à lui le tour d'agir, et Dieu (exalté soit-Il) l'aidera. Mais s'il s'abstient d'offenser les serviteurs de son Seigneur, tout en acceptant lui-même leurs offenses, il sera encore plus grand en vertu et en spiritualité, et c'est là l'état des parfaits parmi les saints. Salut.

***

... Dieu (exalté soit-Il) me combla au début de ma voie et dans mon adolescence — j'étais alors à Fès, en l'an onze cent quatre-vingt-deux —, de sorte que je ne visse en moi-même, dans tout être et en toutes choses, que Dieu seul (exalté soit-Il) ; en la « vision » même de Dieu je voyais le Prophète (que Dieu prie sur lui et lui donne la paix), ou en la « vision » même du Prophète je voyais Dieu (exalté soit-Il). Par cette contemplation, j'étais continuellement ivre et continuellement sobre. En certains moments, cette

(1) Car celui qui ne croit pas à une réalité transcendante, ne peut pas être « éprouvé » ; il se trouve à l'aise dans son rêve terrestre.

(2) C'est-à-dire d'une chose d'ordre spirituel.

(3) C'est-à-dire, lorsqu'il n'y a plus, dans un homme, d'égoïsme conscient ou inconscient, les hostilités de l'ambiance ne sauraient avoir de cible. Il s'agit évidemment, dans ce cas, d'une ambiance déterminée par la tradition.

ivresse et cette sobriété étaient si intenses que ma peau se déchirait presque et que ma personne en fût anéantie, mais mon Seigneur me donna une force que je n'avais jamais connue et dont je n'avais jamais entendu parler, en mettant ma force dans ma faiblesse, ma chaleur dans ma froideur, ma gloire dans mon humiliation, ma richesse dans mon indigence, ma puissance dans mon impuissance, mon aise dans mon étroitesse, ma dilatation dans mon resserrement, mon aide dans ma défaite, mon existence dans ma non-existence, mon élévation dans mon abaissement, mon atteinte (du but) dans mon retranchement (de lui), ma proximité (de Dieu) dans mon éloignement (de Lui), mon intimité (avec Lui) dans mon rejet, mon salut dans ma corruption, mon gain dans ma perte, mon ascension dans mon abîmation, et ainsi de suite, et c'est pour cette raison que mes pas suivirent sûrement la voie jusqu'à pouvoir vivre en ce temps difficile, sans ami, je veux dire sans maître spirituel, car il n'y a pas de doute qu'en ce temps-ci les vertus sont devenues rares, tandis que le mal abonde.

***

Celui qui est arrivé à Dieu se reconnaît à bien des signes, à savoir à ce que toutes choses, grandes ou petites, sont dans sa main et soumises à son ordre, car il est pour l'univers ce que le cœur est pour le corps (mais Dieu est plus savant). Lorsque le cœur se meut, les membres se meuvent également, et lorsqu'il est immobile, ils s'immobilisent aussi : s'il se lève, ils se lèvent ; s'il s'assied, ils s'asseyent ; s'il se contracte, ils se contractent ; s'il se détend, ils se détendent ; s'il faiblit, ils s'affaiblissent ; s'il est fort, ils deviennent forts ; s'il est humble, ils s'humilient ; s'il est orgueilleux, ils s'enorgueillissent, et ainsi de suite. De même, celui qui a parcouru le chemin vers Dieu, qui s'est éteint dans la contemplation de Son infinité et libéré de l'illusion qu'il y ait une réalité autre que Dieu, — celui-là, l'existence le suit et lui obéit ; où il se tourne,

elle se tourne. Et Dieu est garant de ce que nous disons.

***

Lorsque le serviteur connaît son Seigneur, toutes les créatures le reconnaissent et toutes les choses lui obéissent. Mais Dieu est plus savant.

L'illustre *sheikh,* notre maître (que Dieu soit satisfait de lui) disait : « quand ton cœur se vide des êtres, il se remplit de l'Etre, et dès lors, l'amour naît entre toi et les autres êtres. Si tu agis purement envers ton Créateur, toutes les créatures te manifesteront leur bienveillance. » Et nous dirons : lorsque tu es sincère dans la contemplation de ton Seigneur, Il t'éprouvera en se manifestant à toi sous tous les aspects, et si alors tu Le reconnais et ne L'ignores pas, l'univers et tout ce qu'il contient te reconnaîtra ; il t'aimera et te manifestera de la vénération et de la générosité ; il se ralliera à toi, t'obéira et te désirera ; il se réjouira en ton souvenir, te montrera sa sollicitude, se glorifiera en toi, accourra et t'appellera ; tu verras tout cela de tes yeux. Mais si tu ignores Dieu lorsqu'Il se manifeste à toi, toute chose t'ignorera également, toute chose te niera, t'humiliera, te méprisera, toute chose t'amoindrira, te rendra plus méprisable, pire, plus lourd, plus éloigné ; toute chose t'injuriera, te fuira, s'opposera à toi et te vaincra.

Si tu veux, ô pauvre, que ton vent domine tous les vents et tous les adversaires, reste ferme dans la contemplation de ton Seigneur à l'heure où Il t'éprouve, car Il changera ton ignorance en connaissance, ta faiblesse en force, ton impuissance en puissance, ton indigence en indépendance, ton abaissement en gloire, ton vide en plénitude, ta solitude en intimité, ton éloignement en proximité, — ou nous dirons : Dieu, exalté soit-Il, recouvrira tes qualités de Ses qualités, car Il est généreux et dispensateur de grâces immenses. Salut.

***

L'Esprit (*rûh*) est de nature lumineuse, issu de l'essence même de la lumière (mais Dieu est plus

savant). Or l'on sait sans aucun doute que Dieu « saisit une portion de Sa lumière et lui dit : sois Muhammad » (1). C'est ainsi qu'Il (l'Esprit) devint, et de sa lumière furent créées toutes choses ; comprends cela. Or, l'Esprit n'est rien d'autre que l'âme (*nafs*), qui ne se troubla que parce qu'elle s'appuie sur le monde de la corruption ; si elle quittait ce monde et s'en séparait, elle rejoindrait la patrie dont elle est venue, à savoir la Présence seigneuriale. Le vénérable maître, le saint Abu Zayîd 'Abd ar-Rahmân, le fou de Dieu (2) dit au sujet d'elle :

« D'où viens-tu, ô toi douée d'esprit,
Embrasée d'amour, spirituellement,
Immobile dans le déploiement de ta gloire,
Seigneuriale dans tous tes états ? »

***

La maladie qui afflige ton cœur est une des choses qui frappent les hommes aimés de Dieu, car « parmi les hommes les plus durement éprouvés sont les Prophètes, puis les saints, puis ceux qui leur ressemblent de près et de loin » (3). Ne t'attriste donc pas, car cela arrive de préférence aux hommes de sincérité et d'amour, pour les faire progresser vers leur Seigneur. Par cette souffrance, leurs cœurs se purifient et se transforment en pure essence. S'il n'y avait pas ces rencontres avec la réalité, personne n'atteindrait la connaissance de Dieu, loin de là, car « s'il n'y avait par les arènes des âmes, les coureurs ne pourraient pas s'élancer », comme il est dit dans le *Hikam* de Ibn 'Atâï-Llâh. On y trouve également : « Dans la variété des traces et le changement des états j'ai reconnu Ton intention à mon égard, celle de Te montrer à moi en toutes choses pour que je ne T'ignore en aucune chose. » En ce même sens, les initiés ont dit : « c'est lors des renversements qu'on dis-

(1) Parole du Prophète (*hadith*).
(2) *Al-majdhûb*, surnom d'un célèbre Soufi marocain du 16e siècle, un des « pôles » de la « chaîne » shâdhilite.
(3) Parole du Prophète (*hadîth*).

tingue les hommes des hommes ». Dans le Coran il est dit : « les gens comptent-ils donc qu'ils soient laissés (en paix) parce qu'ils disent : nous croyons, et qu'ils ne soient pas éprouvés ? » (XXIX, 1).

Ecoute également ce qu'on raconte de l'attitude de ceux qui connaissent Dieu : lorsqu'il fut dit à notre Seigneur 'Umar ben 'Abdul-'Azîz (que Dieu soit satisfait de lui) : « que désires-tu ? » il répondit : « ce que Dieu décidera ». L'illustre maître, notre seigneur 'Abd al-Qâdir al-Jîlânî dit à ce sujet :

« Ce n'est pas à moi, si l'épreuve me visite, de m'en [détourner,
Ni, si la jouissance m'inonde, de m'y abandonner ;
Car je ne suis pas de ceux qui se consolent de la [perte d'une chose
Par une autre ; je ne veux pas me passer du Tout. »

Et l'illustre maître Ibn 'Ataï-Llâh dit dans ses *Hikam :* « Que la douleur de l'épreuve soit allégée pour toi par ta connaissance du fait que c'est Lui, exalté soit-Il, qui t'éprouve. »

Il n'y a pas de doute que pour les hommes de Dieu, leur meilleur moment est celui de leur détresse, car c'est par elle qu'ils augmentent, comme dit l'illustre maître Ibn 'Ataï-Llâh dans ses *Hikam :* « Le meilleur de tes moments est celui où tu es conscient de ta détresse et que tu es renvoyé à ta propre impuissance... Peut-être trouveras-tu dans la détresse des bienfaits que tu n'as pu trouver ni dans la prière ni dans le jeûne. » La détresse (*fâqah*) n'est autre chose que l'intensité du besoin. Or, le maître de notre maître, al-'Arabî Ibn 'Abd-Allâh, appelait la détresse l'« incitation », parce qu'elle incite celui qu'elle frappe de progresser dans la voie de son Seigneur. Et notre propre maître (que Dieu soit satisfait de lui) disait : « Si les gens savaient ce que le besoin comporte de secrets et de bienfaits, ils n'auraient besoin que d'avoir besoin. » Et il disait également que la détresse tenait lieu du Nom suprême (de Dieu). Par contre, il considérait le pouvoir comme une limitation.

D'un autre côté, nous constatons que la connais-

sance de Dieu écarte de nous l'épreuve, comme elle en préserva d'autres que nous et notamment les Prophètes (sur eux la prière et la paix) et les saints. Dieu, exalté soit-Il, dit dans le Coran : « Nous dîmes au feu : ô feu sois fraîcheur et protection sur Abraham. Ils ont voulu lui tendre un piège, mais nous les avons fait perdre, et nous l'avons sauvé, etc. » (XXI, 69-71). Dieu dit également : « Et il est dit à ceux qui craignent (Dieu) : qu'est-ce que Dieu descendit ? Ils répondirent : du bien » (XVI, 30) ; et cela bien que Dieu ne « descende » les grandes épreuves que sur eux, par amour et par attention pour eux, ainsi qu'il est dit dans le Coran sublime : « Combien de Prophètes furent tués, etc. » (III, 145), et de même : « Si vous avez été frappé d'une plaie, (sachez que) le peuple (1) fut frappé d'une plaie semblable (avant vous) » (III, 140) et ainsi de suite. Cependant, leur connaissance de Dieu et leur absorption dans la contemplation de l'infinité de Son essence les rend indifférents au bien et au mal ; ils ne contemplent que leur Seigneur ; de même qu'ils Le contemplent dans la jouissance, ils Le contemplent dans la douleur, puisqu'Il est à la fois Celui qui fait jouir (*al-mun'im*) et Celui qui châtie (*al-muntaqim*) ; ou bien : de même qu'ils Le contemplent dans le don, ils Le contemplent dans la privation, comme le dit l'illustre maître Ibn 'Atâï-Llâh dans ses *Hikam* : « Quand Il te donne, Il te fait contempler Sa bonté, et quand Il te prive, Il te fait contempler Sa puissance victorieuse (*qahr*) ; Il est en tout cela Celui qui se fait connaître à toi et qui t'approche par Sa clémence (*lutf*). En somme, Dieu est pour eux à la fois qualifié de majesté terrible (*jalâl*) et de bonté (*jamâl*) ; quant à l'épreuve, ils ne la connaissent pas, et elle ne les connaît pas, puisqu'elle ne frappe que ceux qui sont sous le voile et non pas ceux pour qui le voile a été retiré, car la cause de l'épreuve c'est l'existence du voile, et la perfection de la jouissance n'est autre chose que la vision de la Face de Dieu, le Généreux. Tout ce que les cœurs éprouvent de chagrin et de tristesse ne vient que de ce qu'ils sont retranchés de la vision essentielle,

(1) *Qawm* : en Soufisme on désigne par ce terme les initiés.

ainsi qu'il est dit dans les *Hikam* de Ibn 'Atâï-Llâh.

***

Quand je me vouai à la pauvreté spirituelle (*faqr*) et me dépouillai de certaines conventions qui plaisent aux gens mais n'ont aucune valeur en elles-mêmes, ma famille et d'autres personnes me détestèrent puisque, au lieu de me conformer à eux, je m'en détachais. Or, pendant que nos relations étaient telles, il y eut une sécheresse ; nous priâmes Dieu qu'Il nous envoyât la pluie, mais il n'y eut pas de pluie et la sécheresse durait. Un jour, lorsque j'assistais à une assemblée de famille, mon frère 'Ali (que Dieu lui soit miséricordieux) me dit : « les amis de Dieu peuvent faire des miracles, or voici que le blé meurt brûlé par le soleil. Si tu fais partie d'eux, demande donc à Dieu qu'Il fasse pleuvoir, ou bien quitte cette condition de pauvreté spirituelle (*faqr*) et occupe-toi de tes études ». Je me tus et ne lui répondis rien. Mais lui, il ne se tut pas : il m'insulta et m'opprima de toute sa force, et tous ceux qui étaient présents s'en réjouirent, car à leurs yeux j'étais mal tourné et aveuglé, pour la simple raison que je ne faisais pas honneur à la famille. Cette scène se prolongea, et j'acceptai tout avec patience — or personne ne peut supporter une telle chose à moins que Dieu ne l'aide ou qu'il n'y soit contraint — jusqu'à ce que mon cœur se brisa ; alors je sortis de la mosquée où avait lieu cette assemblée. Je levai mon regard vers le ciel, qui était pur à l'exception d'un tout petit nuage juste au-dessus de nous. Alors je dis, comme certains saints ont dit : « ô mon Seigneur, si tu n'as pas pitié de moi je finirai par me fâcher ! » Et voici que le petit nuage au-dessus de nous s'étendit dans le vent, vers le sud et vers le nord, en avant et en arrière, puis la pluie se mit à tomber avec une telle violence que nous en fûmes mouillés à l'intérieur de la mosquée comme en dehors : l'eau envahit la mosquée où nous étions, comme elle envahit les champs, et elle nous atteignit d'en haut et d'en bas. Cela vint de la grâce divine qui recouvrit mon impuissance de Sa puissance. Salut.

*
* *

J'étais dans un état qui unissait, avec une très grande intensité, l'ivresse et la sobriété spirituelles, lorsque j'entrai un soir dans la mosquée funéraire du *sherîf hussaïnî* (1) Ahmed aç-Çaqallî (2) à Fès. C'était juste l'heure du coucher du soleil, et le muezzin appelait à la prière depuis le toit du sanctuaire. Je portais une vieille *muraqqa'ah* (froc fait de morceaux rapiécés) et sur la tête trois calottes tout aussi vieilles, l'une sur l'autre, car telle était alors ma disposition (3). Or, il se présenta en ma conscience intime l'idée qu'il me fallait une quatrième calotte, et aussitôt le muezzin descendit avec elle du toit, en courant et riant : une cigogne, qui la portait vers son nid, l'avait laissé tomber sur lui. Comme il l'apportait et riait, je lui dis : « donne-la moi, par Dieu, elle m'est destinée ! » Et voyant que je portais déjà trois calottes toutes pareilles (à celle qu'il venait de recevoir), il me la remit. Ainsi est toujours l'état des hommes de sincérité (*cidq*) spirituelle : tout ce qui se manifeste dans leurs cœurs, apparaît aussitôt dans le monde sensible. Que la malédiction de Dieu soit sur ceux qui mentent !

*
* *

J'étais à Fès au temps de la disette et je faisais la quête de boutique en boutique. C'était la saison du dénuement, de la pluie, du froid, de la fange, de la faim et de l'obscurité, et ma famille m'attendait comme une nichée d'oiselets affamés. Et voici qu'un

(1) C'est-à-dire, du descendant du Prophète par son petit-fils Hussaïn.

(2) Aç-Çaqalli signifie « le Sicilien », la famille étant immigrée de Sicile. Ahmed aç-Çaqalli, qui vécut au 18e siècle, est le fondateur d'une branche de l'ordre shâdhilite qui s'assimila certaines méthodes provenant des Naqshabendis. Sa mosquée funéraire, qui sert de lieu de réunion aux membres de l'ordre, existe toujours.

(3) Analogue à celle des *malâmatiyah*, qui s'attirent volontairement le blâme des exotéristes.

noble (*sherîf*) parmi les gens rassasiés m'insulta et me disputa parce que je mendiais, en me suivant de boutique en boutique partout où je me dirigeais, jusqu'à la tombée de la nuit. La nuit enfin nous sépara, chacun rentrant chez lui. La lueur de l'aube n'étais pas encore apparue lorsqu'un homme vint me trouver de la part du père de ce noble et me dit : « un tel s'excuse de te déranger et te fait dire : veuille par amour de Dieu assister avec les « pauvres » (*foqarâ*) (1) à l'enterrement de mon fils, que Dieu lui soit miséricordieux ». Nous nous rendîmes donc à son enterrement. Dieu lui soit miséricordieux ainsi qu'à nous. Salut (2).

***

J'accomplissais un matin la prière de l'aube auprès du tombeau du saint Ahmed ben Yusûf (que Dieu nous fasse profiter de lui) tout en craignant que les gens de l'endroit ne fassent du mal aux « pauvres » (*foqarâ*), chez qui prédominait alors un état d'expansion (*bast*) spirituelle, tandis que le monde, à cette époque, était plongé dans l'indifférence à l'égard de Dieu et dans l'injustice ; rares étaient les hommes qui défendaient la cause de Dieu. Or voici qu'un des « pauvres » accourut apeuré, sans doute pour me dire que ce que je craignais venait d'arriver. Il me rejoignit au moment même où je récitais ces paroles : « Accomplissez l'oraison, donnez l'aumône et tenez-vous fermement à Dieu, c'est Lui votre patron, et béni soit ce patron et ce protecteur ! » (Coran, XXII, 78). Alors toute la peur qui m'avait envahi me quitta et fit place à l'espoir et à une grande certitude ; je dis donc à ce « pauvre » (avant qu'il ne me parlât) : « Ce coup a passé à côté ; il n'y aura pas

(1) Ceux qui suivent la voie contemplative s'appellent « les pauvres envers Dieu » (*al-Foqarâ'u ilâ-llâh* ; le singulier en est : *al-faqiru ilâ-llâh*).

(2) On peut se demander pourquoi le sheïkh ad-Darqâwî raconte, vers la fin de son recueil de lettres, un certain nombre d'événements miraculeux le concernant. Sans doute voulait-il montrer par là que les grâces inhérentes à la voie n'étaient pas moins efficaces qu'au temps des grands Soufis du moyen âge.

de mal sur nous. Toutefois, raconte-moi ce qui est arrivé. » Sur quoi il me fit savoir que les gens du village s'étaient concertés pour écrire une lettre dans laquelle ils accuseraient nos frères les « pauvres » (que Dieu ait compassion d'eux et de nous-mêmes) d'actes détestables ; cette lettre devait être envoyée au gouverneur de la région et par lui au sultan même, qui à l'heure était Muhammad ben 'Abd-Allâh ben Ismâ'îl al-Hassanî al-'Alâwî (que Dieu lui soit miséricordieux). Cette nouvelle ne me troubla pas, je restai tranquille et m'apaisai en attendant le lever du jour lorsqu'un autre « pauvre » arriva plus apeuré que le premier, car il avait quitté les gens fermement décidés à exécuter leur dessein. Il s'en plaignait à moi et me dit : « voilà que les gens sont en train de commettre une grande injustice à l'égard de leurs prochains, et toi tu ne fais rien pour nous ». A quoi je lui répondis : « que veux-tu que je fasse ? veux-tu que je retourne votre village sens dessus dessous ? » En disant cela, je fis de la main le geste de renverser quelque chose. Et voici qu'un homme accourut du village, envoyé par ses habitants qui tout à l'heure voulaient encore nous faire du tort. Il me dit qu'un messager avait été expédié de la part du pacha 'Abd-aç-Çâdiq ar-Rîfî de Tanger vers le gouverneur Ahmed ben Nâcir al-'Ayyâshî à Taza avec une charge de dix quintaux de biens appartenant au sultan mentionné ci-dessus et une somme de soixante-dix *mithqâl* sur lui ; or ce messager avait été attaqué et blessé près du village de sorte que le sang colorait son vêtement, et la charge de biens du sultan ainsi que les biens appartenant au messager avaient disparus. Et celui-ci déclara : « c'est vous qui m'avez fait ce mal car sans votre complicité on n'aurait pas pu me prendre. » En entendant cela, les habitants du village pâlirent de peur. J'allai donc vers eux et je les trouvai dans cet état sinon pire. Et nous remerciâmes Dieu de nous avoir sauvés de leur méchanceté et de leur ruse. Salut.

***

J'enseignais les enfants dans le quartier *al-'uyûn* (« des sources ») à Fès, en récitant le Coran sublime

pendant que les enfants lisaient leurs tablettes devant moi, lorsque soudainement je me vis sur un bateau en mer près de la ville de Tunis (que Dieu la protège) en train de réciter le Coran, tout comme je le récitais dans l'école devant les enfants. Tous ceux qui se trouvaient sur le bateau se réjouissaient de ma récitation. Et voici que beaucoup de bateaux chrétiens apparurent et approchèrent de nous pour nous capturer. A cette vue, tous ceux qui étaient avec moi sur le bateau s'accrochèrent à moi, car j'étais vraiment pour eux un saint. Alors Dieu recouvrit ma qualité par la Sienne, de sorte que je poussai le bateau vers les bateaux ennemis en les enveloppant de ma puissance violente et de ma concentration. Quelques-uns coulèrent, d'autres se brisèrent et d'autres encore furent capturés. Dieu est victorieux sur sa création. Puis, après cela, je me vis de nouveau dans mon école, et mon état était comme celui d'un malade ou d'un envoûté, et comme si l'on avait battu mes os avec des barres de fer. Lorsque je racontai à mon maître ce qui m'était arrivé, il mit sa main sur sa bouche, puis il sourit et dit : « Tiens, tiens, personne ne sait où se trouve la dignité de pôle, dans la montagne en train de garder les chèvres ou dans une école en train d'enseigner les enfants ! » Peu après parvinrent (à Fès) les nouvelles de ce qui était arrivé. Que la malédiction de Dieu soit sur ceux qui mentent.

Traduit et annoté par

Titus BURCKHARDT.

LA COURGE ET LA CALEBASSE

La courge et la calebasse, cucurbitacées familières, ne se distinguent guère quant à leur signification générale : on considère plutôt la seconde en tant que récipient, après qu'elle a été séchée et vidée de ses graines : c'est la gourde. Il ne s'agit cependant pas là d'une règle absolue : les multiples variétés du fruit, comme l'eût dit Olivier de Serres, « ne diffèrent qu'en figure »; encore la « figure » n'intervient-elle qu'en certains cas précis — et importants —, dont nous aurons à examiner les éléments.

En Asie, le nombre considérable de ses graines fait de la courge — au même titre que du cédrat, de l'orange, de la grenade ou de la pastèque — un symbole d'abondance et de fécondité. La calebasse vide, par contre — cette interprétation nous est d'ailleurs familière — est le type de l'ornement inutile : « Suis-je une calebasse, lit-on dans le *Louen-yu*, qui doit rester pendue sans qu'on la mange? » Il serait léger d'en inférer que le fruit vaut seulement par son contenu, car le symbolisme de la courge se développe, en fait sur deux plans essentiels : dans les régions de peuplement thaï, il est inséparable de la cosmogonie; en Chine, il participe au symbolisme de l'immortalité.

Les légendes laotiennes, et celles du pays thaï en général, rapportent la naissance des hommes au percement ou à la rupture de courges qui : — ou bien étaient fruits de la liane tenant lieu d'Axe du Monde, et tombèrent sur la terre après le sectionnement de celle-ci (1); — ou bien furent apportées du Ciel sur la terre après le retrait des eaux diluviennes. L'origine céleste ou surnaturelle des courges est toujours affir-

(1) Des extraits des *Annales du Lan-Xang* et de l'*Histoire de Khun Borom*, qui rapportent ces faits, ont été traduits par Louis Finot et Auguste Pavie (cf. *Présence du Royaume Lao*, nº spécial de *France-Asie*, Saigon, 1956).

mée, ainsi que leur apparition à l'aube d'un renouvellement cyclique : fin du déluge ou rupture des liens entre le Ciel et la terre. Sont issus des courges percées, soit les différentes peuplades du Nord-Laos, soit mieux encore — c'est un ancien manuscrit thaï qui l'affirme — : « 330 sortes de riz de semence pour les rizières, 330 espèces d'êtres humains », et aussi « tous les livres enseignant la science des sorciers, des magiciens, des devins, des conjureurs de sorts », formes évidemment dégradées des sciences sacrées (2). Les courges célestes, dépositaires des « germes » humains, végétaux et spirituels du nouveau cycle, apparaissent donc comme les homologues de l'Arche biblique et, dans un certain sens, de la conque vishnouïte — accessoirement aussi commes des « cornes d'abondance », ce qui rejoint le symbolisme populaire évoqué plus haut —.

Des légendes identiques se retrouvent chez les peuplades minoritaires de la Chine méridionale : P'an-hou, ou bien Fou-hi et Niu-koua sont sauvés du déluge par une courge (le couple primordial des Khmus du Nord-Laos, dont l'arche est un tronc d'arbre creux, est proche de Fou-hi et Niu-koua (3). L'ancêtre P'an-hou est peut-être lui-même une gourde (*hou*), et certains exégètes prétendent que l'origine des noms de Fou-hi et de Niu-koua pourrait avoir été la même.

La gourde, la calebasse, sont non seulement une arche, mais une grotte, la caverne cosmique, la matrice universelle. Ce thème est particulièrement développé en Chine, où les Immortels se retirent indifféremment dans une grotte ou dans une calebasse. Certaines courges légendaires portent le nom de *k'ong-t'ong*, qui est celui de la montagne où Houang-ti reçut la plénitude de l'influence céleste : mais *k'ong* a le sens de « creux », « vide » : ces courges sont des montagnes creuses, elles évoquent la caverne dans la montagne. Il est dit en outre du mont K'ouen-louen, centre du monde, qu'il a la forme d'un sablier, ou de certaines calebasses : deux vases reliés par un goulot

(2) *Quelques Minorités ethniques du Nord-Indochine*, par Henri Roux (nº spécial de *France-Asie*, Saigon, 1954). 330 doit sans doute être considéré comme un nombre cyclique, pas trop éloigné de celui de l'année lunaire.

(3) Par d'autres aspects, il est proche d'Izanagi et Izanami.

étroit, deux cônes opposés par le sommet; c'est aussi la forme du fourneau de l'alchimiste (4). Aussi la calebasse est-elle à la fois le microcosme et le creuset où s'élabore le breuvage de vie. Et si l'on songeait un seul instant à matérialiser le symbolisme alchimique, il faudrait se souvenir de cet ancien commentaire taoïste : « Celui qui cultive le cinabre prend pour modèle le Ciel et figure la Terre. Il les cherche en se retournant vers lui-même, et trouve alors qu'il y a dans son corps, spontanément, un Ciel en forme de gourde » (5). Cette gourde est la « caverne du cœur », le « lieu » où mûrit la Fleur d'Or, où se reconstitue l'indistinction du *T'ai-ki*.

On ne s'étonnera pas que la littérature taoïste ait fait de la courge une nourriture d'immortalité, au même titre, par exemple, que de la pêche. Grottes elles-mêmes, les courges croissent et mûrissent dans les grottes, qui sont les passages vers le Ciel et que hantent les Immortels; elles croissent dans les Îles des Immortels, sur la Mer orientale, mais elles permettent aussi de les atteindre, ou même de monter au Ciel. K'i-fou devint Immortel volant *(fei-sien)*, puis s'identifia au sommet de la montagne, pour avoir mangé des graines de courge à l'équinoxe de printemps, qui est l'époque du renouveau, l'instant où le *yang* devient pré-éminent (6). Nous avons dit ailleurs que les pavillons d'entrée des loges des sociétés secrètes chinoises étaient ornés à leur sommet d'une calebasse, laquelle était mise en rapport avec les Huit Immortels (la gourde est l'attribut ordinaire de l'un d'entre eux : Li T'ie-kouai) : c'est le symbole évident du « renouvellement » que confère l'initiation, ainsi que du cheminement vers l'immortalité qu'est la marche vers le centre de la loge, symbole lui-même du

(4) On sait aussi que la tête, correspondance microcosmique du K'ouen-louen, contient une cavité mystérieuse, *tong-fang tsong*, la « chambre de l'arcane », *en forme de* grotte (*tong*). Elle correspond d'ailleurs aussi au creuset et à la calebasse, comportant comme eux une étroite ouverture au sommet.

(5) D'après Rolf Stein, *Jardins en miniature de l'Extrême-Orient, le Monde en petit* (Hanoï, 1943).

(6) *Lie-sien tchouan*, trad. M. Kaltenmark (Pékin, 1953). On notera que, dans certaines sociétés africaines, les graines de courge sont consommées en tant que symboles d'intelligence, de clairvoyance, lors des rites d'initiation.

Centre de l'être (7); mais c'est, d'autre part, l'extension aux quatre orients, la manifestation universelle de la potentialité contenue dans le Boisseau, le passage de la graine au fruit; car le Boisseau contenant le riz rouge n'est pas différent de la courge contenant les graines. Dans la simple pharmacopée terrienne, a noté M. Kaltenmark, les courges ont, entre autres vertus, celle de rendre le teint brillant : or c'est un signe traditionnel de régénérescence, et ce peut être celui de l'accession à l'immortalité.

Cependant — est-ce oubli du symbolisme originel? — l'imagerie populaire sino-vietnamienne, qui fait de la courge un symbole de longévité, et l'attribue d'ailleurs comme emblème à la divinité chenue qui la figure, tente de justifier le fait par des homophonies et des analogies laborieuses que nous ne tenterons pas de rapporter ici (8). A défaut des arguments exposés plus haut, la pérennité de la calebasse séchée eût pu sembler une explication suffisante. L'évocation cosmique n'est cependant pas omise, car le globe terrestre est parfois désigné, en langue viêtnamienne, par l'expression *bâu dât*, la « calebasse de la terre ».

Dernier aspect enfin : lors du festin communiel des noces, dans la Chine antique, le rite essentiel consistait à boire le vin dans deux moitiés de calebasse, polarisation évidente — *yin* et *yang* — de l'unité première, reconstituée par l'union du couple (9). Mais est-ce différence d'aspect, ou seulement de « niveau » symbolique? Car la calebasse entière, nous l'avons dit, se reconstitue dans le cœur du Sage.

Pierre GRISON

(7) Se souviendra-t-on que la gourde fut l'un des emblèmes des pèlerins médiévaux ?

(8) *Imagerie populaire viêtnamienne*, par Maurice Durand (Paris, 1960).

(9) Granet, *Danses et Légendes de la Chine ancienne*, p. 220. Cet usage rappelle, sur un plan différent, les coiffures hémisphériques de Castor et Pollux. Par ailleurs, le *Li-ki* rapporte qu'on faisait usage, lors des noces, et aussi lors du sacrifice royal, « de vases d'argile et de calebasses, pour représenter l'action du Ciel et de la Terre » : l'action céleste est de la nature du feu : la cuisson des poteries est un « art du feu » ; l'action terrestre se manifeste par la végétation : la calebasse est d'origine végétale.

NOTES DE LECTURE

Sur Abû Yazîd al-Bistâmî

M. Roger Deladrière publie dans Arabica, XIV, fasc. 1, 1967 un intéressant article intitulé Abû Yazîd al-Bistâmî et son enseignement spirituel, qui réunit tout d'abord les éléments biographiques existants sur le fameux maître persan du 3e siècle de l'Hégire, et caractérise ensuite son cas spirituel et son enseignement dans quelques paragraphes consacrés à l '« ascèse », à l' « intransigeance spirituelle », aux « charismes » et à la « clairvoyance du maître spirituel » (1).

A l'occasion nous ferons remarquer que la donnée biographique assez particulière d'as-Sahlajî précisant qu'Abû Yazîd « aurait servi trois cent treize maîtres », si elle est exacte, est susceptible d'une explication spéciale. Ce nombre est, d'un côté, trop grand, et d'un autre côté trop déterminé et particulier, pour qu'il puisse paraître naturel et acceptable au sens ordinaire. De plus, il est connu comme doué d'un certain symbolisme, car, selon le hadith, il est le nombre des rusul ou « envoyés divins » depuis Adam jusqu'à Mohammad ; cela ne veut pas dire toutefois qu'Abû Yazîd n'aurait pas eu réellement un tel nombre de maîtres, mais seulement que les « maîtres » dont il s'agit doivent être les entités spirituelles des dits « envoyés », à la guidance directe desquels il fut soumis successivement. Ce fait devrait être alors en rapport avec le caractère d' « universalité » de sa réalisation, et cela on le conçoit plus facilement quand on connaît explicitement d'autres cas de ce genre, parmi lesquels celui d'Ibn Arabî qui dit avoir eu lui-même successivement comme maîtres tous les prophètes mentionnés en Islam ; il reste à ajouter qu'un tel ordre de choses n'est nullement incompatible, par ailleurs, avec le rôle des maîtres en condition corporelle ordinaire (2). Il est vrai cependant qu'on ajoute dans la relation attribuée à as-Sahlajî que le dernier des 313 maîtres d'Abû Yazîd s'appelait Jaafar aç-Çâdiq, un homonyme de l'Imâm chiite mort historiquement avant la naissance d'Abû Yazîd, et ceci ne permettrait pas l'explication proposée par nous, tout d'abord parce

---

1) Nous rappelons que les Etudes Traditionnelles de juillet-octobre 1961 ont donné la traduction faite par M. Deladrière d'un texte de ce maître sous le titre : Un propos transcendant d'Abû Yazîd al-Bistâmî.

2) Voir aussi notre traduction du chap. 181 des Futûhât sur La vénération des maîtres spirituels, E.T. juillet-octobre 1962, note 13.

qu'un maître de ce nom ne saurait être compté dans la catégorie des rusul, ensuite parce que le personnage en question est, d'après le récit que l'on a, un être en condition corporelle et sociale ordinaire : Abû Yazîd l'avait servi pendant deux ans, notamment en lui portant quotidiennement de l'eau (d'où il lui était resté le surnom de Tayfûr as-Saggâ' = « Tayfûr le porteur d'eau ») ; ceci, soit dit en passant, exclut en outre que ce Jaafar aç-Çâdiq fut l'Imâm chiite lui-même en une manifestation posthume. Mais il faut se rendre compte que la mention du nom de ce maître, seul d'ailleurs désigné nominalement, en fin de cette série étrange serait plutôt l'effet d'une de ces confusions si fréquemment constatées dans les éléments biographiques d'Abû Yazîd (3). Plusieurs constatations rendent cette explication probable. Tout d'abord, dans les éléments biographiques dont on dispose on ne trouve rien qui vérifie l'existence de rapports d'Abû Yazîd, en tant que disciple, avec une telle multitude de maîtres ; et c'est tout à fait exceptionnellement qu'on a la mention d'une rencontre cherchée par lui avec un personnage dont on lui avait parlé et dont il retenait une parole positive, ou encore dont il revenait avant de lui avoir parlé, parce qu'il en avait été déçu dès les premiers gestes qu'il lui voyait faire. Ensuite, lorsqu'il quitta ce Jaafar aç-Çâdiq, troublé d'ailleurs par ce que celui-ci venait de lui révéler quant à sa destinée spirituelle, et qu'il alla trouver l'apaisement auprès de sa sainte mère, Abû Yazîd apparaît un jeune homme au début d'une carrière proprement dite : placer donc, avant même le temps passé au service de ce maître des rapports avec 312 autres, semble difficile à admettre. Et comment croire qu'après son retour auprès de sa mère il n'aurait plus eu de « maître » et que le nombre donné soit resté donc tel pour toute sa carrière ? Tous les Awliyâ', tant qu'ils vivent, ont des rencontres et des échanges profitables qui peuvent s'inscrire dans le schéma caractéristique des rapports entre disciple et maître : un Ibn Arabî, puisque son cas est connu avec des précisions suffisantes, malgré sa précocité et malgré son exceptionnelle éminence (et, on pourrait même dire, à cause de cette éminence) a tiré profit de dizaines de maîtres au sens habituel, à part les innombrables contacts et rapports qu'ils a eus avec les entités spirituelles des prophètes et des saints antérieurs, et sans parler du rôle des épiphanies (tajalliyyât) angéliques ou divines dont son histoire spirituelle est pleine. Nous pouvons donc légitimement conclure que si le nombre de 313 est authentique il doit s'expliquer selon son symbolisme initiatique assez apparent et seul pratiquement compréhensible qui est celui des entités des prophètes législa-

---

3) Pour se faire seulement une idée des conditions dans lesquelles certaines de ces confusions peuvent avoir eu lieu, il est utile de savoir que, selon As-Sahlajî qui écrivait environ deux siècles après la mort d'Abû Yazîd, il y aurait eu en fait trois awliyâ (« saints ») de ce nom et que les données hagiographiques respectives ont été quelquefois confondues ; et c'est pourquoi, pour plus de précision, on qualifie encore celui qui nous intéresse d'Abû Yazîd al-Akbar (« le plus grand »).

teurs ou « envoyés » de tout le cycle traditionnel dans sa formulation islamique. Il est évident aussi qu'une telle accumulation de science spirituelle n'a de sens technique que si elle devait se traduire par un degré correspondant d'universalité intuitive (4).

En caractérisant spirituellement Abû Yazîd al-Bistâmî, M. Deladrière donne, d'après Ibn Arabî, la précision qu'il faisait partie de la catégorie initiatique des Malâmatiyya ou « Gens du Blâme », et il explique ce qu'il faut entendre par cette désignation, en évoquant à l'occasion ce qu'avait écrit René Guénon au même sujet. A ce propos, puisque l'on constate quelquefois d'étonnantes confusions et que l'on a vu appliquée parfois de façon fantaisiste, et d'ailleurs contradictoire, l'épithète de « gens du blâme » à de faux spirituels du monde occidental actuel, qui vivent en dehors de tout ordre sacré et même dans l'immoralité caractérisée, il n'est peut-être pas inutile de souligner que, selon le même Ibn Arabî, les Malâmatiyya sont non seulement les plus rigoureux dans leur conformité intérieure et extérieure à la Loi sacrée (et c'est cela qui leur attire le « blâme » des infidèles, des hypocrites, des tièdes et des bien-pendants) (5), mais encore, que malgré les hauts degrés qu'ils peuvent avoir atteint, ils n'affirment, ni ne laissent aucunement voir une excellence personnelle — sauf en cas d'ordre divin (6) — et se confondent

---

4) On peut inscrire dans cette perspective d'universalité un détail qui après tout n'a rien d'extraordinaire, mais qui, surtout signalé par Ibn Arabî, doit avoir dans son cas une portée correspondante. Nous citons de mémoire : « Abû Yazîd — qu'Allah lui fasse miséricorde — ne mourut pas avant qu'il n'ait appris par cœur tout le Coran ». La remarque, au sens ordinaire, s'explique déjà par le fait connu que, d'habitude, le Coran est appris par cœur dans les études de jeunesse, et qu'il est extrêmement difficile, et probablement très rare, de le faire dans la maturité ou la vieillesse, surtout quand on est un contemplatif pur. Mais l'intérêt que trouvait Al-Bistâmî de savoir par cœur le Coran en entier avant de trépasser, chose que souligne implicitement la remarque d'Ibn Arabî, devait être en rapport avec la réalisation initiatique des haqâiq propres à chaque verset coranique et à leur totalisation finale.

5) Est typique à cet égard la sentence suivante du grand malâmatî que fut Abû Yazîd : « Si vous regardez un homme qui a reçu des pouvoirs charismatiques en sorte qu'il s'élève dans l'air, ne vous en laissez pas séduire tant que vous n'aurez pas vu comment il vous apparaît quant (à la conformité) aux commandements et aux défenses (religieuses), à l'observance des limites (entre licite et illicite) et à la façon de s'acquitter de la Loi sacrée (ach-Charî'ah) ». (Cf. Abû Nu'aym al-Içbahânî, Hilyatu-l-Awliyâ, sub n° 458, vol. X, Matba'ah as-Sa'âdah, Egypte 1938 ; M. Deladrière donne lui-même une traduction de ce propos d'après la version légèrement différente d'as-Sahlajî).

6) C'est par ordre divin effectivement que certains des Malâmatiyya, comme Abdu-l-Qâdir al-Jîlânî ou Abû Yazîd lui-même, font paraître certains prodiges ou proclament certaines vérités

toujours, par leur comportement, dans toute la mesure du possible avec le commun des êtres traditionnels, ne contrariant jamais l'ordre régulier des choses (7). Or c'est surtout sur cette catégorie initiatique que repose tout l'édifice de la tradition vivante.

Il reste à relever aussi qu'Ibn Arabî, qui manifeste fréquemment dans ses écrits une exceptionnelle estime initiatique à l'égard d'Al-Bistâmî, a même composé sur son cas deux ouvrages — le deuxième étant manifestement un commentaire du premier. Voici comment les mentionne l'auteur lui-même dans son Fihrist, un des « catalogues » de ses ouvrages, qu'il avait dressé vers la fin de sa vie. Le premier ouvrage s'appelle : Kitâbu-l-manhaji-s-sadîd fî tartîbi ah'wâli-l-imâmi -l- Bistâmî Abî Yazîd = « Le livre du chemin bien tracé traitant de l'agencement des états spirituels de l'imâm Abû Yazîd ». Le deuxième, qui lui succède immédiatement sur la liste, est titré : Kitâbu miftâh'i aqfâli -l-ilhâmi-l wahîd wa îd'âh'i achkâli a'lâmi-l-murîd fî charh'i Ah'wâli-l-imâmi-l-Bistâmi Abî Yazîd = « Le Livre (donnant) la clé qui ouvre les serrures de l'inspiration unique, et éclairant les signes indicateurs sur la voie de l'aspirant, (ouvrage) qui commente les Etats spirituels de l'imâm al-Bistâmî Abî Yazîd ». Ici Ibn Arabî ajoute immédiatement l'explication suivante : « Dieu — qu'Il soit exalté — m'a ordonné en songe de faire le commentaire de (l'ouvrage précédant relatif aux) Etats spirituels (de ce maître), alors que je me trouvais sur le bord de la mer à Ceuta dans le pays du Maghreb. Je me levai promptement peu avant l'aube ; j'avais avec moi deux copistes, et je leur dictai mon commentaire qu'ils transcrivirent. Le soleil ne s'était pas levé que deux cahiers (kurrasatâni) étaient déjà constitués ». D'après ces précisions il semble bien qu'il s'agisse de deux écrits de peu d'étendue, le premier vraisemblablement plus court que le deuxième qui en est le commentaire. Malheureusement, jusqu'à présent on n'en signale nulle part quelque manuscrit ; mais comme de nos jours on fait de plus en plus de travaux d'inventaires des fonds de bibliothèques et des découvertes, il n'est pas exclu qu'on les retrouve quelque part dans un avenir pas trop lointain (8). On peut ajouter qu'il semble

---

initiatiques les concernant, choses qui peuvent rendre perplexes ou scandaliser les contemporains.

7) Ils ne sauraient donc être confondus non plus avec les « fous en Dieu » (al-bahâlîl), ni avec les « attirés en Dieu » (al-majâdhîb) qui au point de vue intellectuel et disciplinaire sont eux-mêmes en quelque sorte à l'opposé des « Gens du Blâme », parce qu'ils n'ont aucun contrôle d'eux-mêmes, ce qui fait d'ailleurs que légalement ils sont assimilés aux fous ordinaires et traités comme irresponsables.

8) Le fond Ahmadiyya de la Zaytûna de Tunis, très riche en manuscrits d'Ibn Arabî, et qui est en cours d'exploration pourrait receler quelque copie de ces deux ouvrages aussi, d'autant plus qu'il s'agit en espèce d'écrits de la période maghrébine d'Ibn Arabî. (M. Deladrière, dans un autre article publié par

probable que la nécessité, si hautement montrée, d'un tel commentaire, par « le plus grand des maîtres spirituels de l'Islam » (ach-Cheikhu-l-Akbar) Ibn Arabî, soit dûe au fait que le cas d'Abû Yazîd avait été jugé précédemment quelquefois d'une façon insuffisamment adéquate. En disant cela nous n'avons même pas en vue les sévérités classiques des sâlimiyya, mais pensons à certaines appréciations, certes circonstanciées, de maîtres de premier ordre et d'orthodoxie intacte comme Ach-Chiblî et Al-Junayd (pour ne pas faire état ici d'Al-Hallâj) et qui apparaissent tout de même finalement restrictives.

Michel VÂLSAN.

Arabica, Tome XIII, fasc. 2, 1966, et intitulé : Les œuvres manuscrites de Muhyi ad-Dîn Ibn Arabî à la Grande Mosquée az-Zaytuna, a déjà signalé l'existence d'une série nouvellement inventoriée de mss. d'œuvres d'Ibn Arabî dont certaines n'ont été mentionnées nulle part ailleurs).

LES LIVRES

Dr. J.K. Teufel, *Eine Lebensbeschreibung des Scheichs 'Alî-i Hamadânî* (1385). Die Xulâsat ul-Manâqib des Maulânâ Nûr ud-Dîn Ca'fari Badaxsî. Leiden, Brill, 1962.

L'auteur nous offre la traduction d'une biographie du chaykh 'Alî al-Hamadhânî, fondateur de la tarîqah Hamadhâniyah et apôtre du Kashmir. Ecrite par un disciple préféré, la biographie contient des souvenirs personnels, des informations fournies par des compagnons, et, quant à la partie doctrinale, des extraits des livres mêmes du chaykh. Bien qu'on ait traduit la plus grande partie du texte persan, il est regrettable que la traduction reste partielle et qu'on ait résumé les données pour nous les plus interessantes, à savoir celles concernant la doctrine et l'enseignement initiatique. Malgré ce défaut, qu'on rencontre presque toujours quand un tel sujet est étudié par un historien, le livre est assez riche dans son contenu. Le récit, d'un intérêt toujours croissant, suit la vie du chaykh dès son entrée dans la voie initiatique. A l'âge de douze ans il aura une vision du Prophète Mohammed, et quelque temps après il conclura le pacte avec son chaykh Mahmûd Mazdaqânî de la tarîqah Kubrâwiyah. Maintes fois dans sa vie il reverra encore le Prophète en rêve ou en vision, lorsque des oraisons lui seront transmises, ou quand le Prophète lui ordonnera d'accepter certains dons ou de rompre un jeûne trop sévère. Dans la première partie de sa vie il suivit l'enseignement d'un grand nombre de chaykhs éminents; chose pittoresque, il possédait un manteau, constitué de chiffons provenant des vêtements de grands Soufis du passé : dans une vision il lui est révélé que ce manteau rapiécé était en réalité une collection de versets coraniques et de propos du Prophète.

Badakhshî, l'auteur de cette biographie, raconte qu'il voyait parfois son maître en transfiguration lumineuse; une autre fois, le chaykh était signalé le même soir assistant à diverses réunions de derviches. Le mystérieux Khwâja Khidr entre lui aussi maintes fois en scène, sauvant le Hamadhânî de quelque péril. Mentionnons encore la visite qu'il fit à un personnage appelé Sa'id Habashi dont on disait qu'il avait alors l'âge de 1500 ans environ; les disciples de ce dernier voyaient celui-ci chacun sous une forme différente. Parfois le chaykh Hamadhânî était très irascible, et alors que les disciples s'en étonnèrent, il leur expliqua que la colère des hommes saints est une grâce. En effet, on vit toujours que celui qui était frappé par lui, se trouvait guéri.

L'étude critique précédant la traduction contient d'abord un aperçu des données historiques de la vie du chaykh et de l'ordre fondé par lui, mais on n'y trouve pourtant aucune indication d'un enseignement initiatique caractéristique justifiant la fondation d'une branche spéciale de l'ordre Kubrâwiyah. Ce sera peut-être la tâche d'un auteur plus intéressé par le côté doctrinal de l'ésotérisme islamique que ne nous semble l'être le présent auteur. Ensuite est donnée une bibliographie des quatre-vingts ouvrages connus du chaykh 'Ali al-Hamadhânî.

Asien missioniert im Abendland. Herausgegeben von Kurt Hutten und Siegfried von Kurtzfleisch. Stuttgart, Kreuz-Verlag, 1962.

Cet ouvrage est constitué par une suite d'études dues à divers auteurs allemands sur les « activités missionnaires » de l'Orient en Europe. M. Vicedom, l'auteur du premier essai, fait la constatation assez juste que les « mouvements de propagande de l'Asie » sont considérés comme hétérodoxes par les traditions qu'ils prétendent représenter en Occident. Il est pourtant fâcheux qu'il continue ensuite de parler des traditions hindoue et islamique comme telles, sans plus préciser qu'il ne s'agit que de certaines contrefaçons, adaptées à la mentalité moderniste européenne ou américaine. Des autres études il ressort clairement que les activités des diverses branches bouddhiques sont assez étendues en Occident, et spécialement bien organisées en Allemagne. On nous donne nombre de noms, de pseudonymes et de chiffres concernant les adhérents. On pourrait se demander aussi en quelle mesure certaines de ces organisations qui ne semblent pas s'adonner à des activités missionnaires, n'ont pas une base traditionnelle, comme par exemple l'« Ordre de Ayra Maitreya Mandala » et le centre appelé « Communauté Bouddhique Jôdo Shin-Shû ». Mais il reste encore une cause de confusion dans le fait que même ces centres fassent usage d'une terminologie religieuse qui ne devait pas leur convenir.

Une contribution de Mme Y. Wendt portant sur le Bouddhisme Zen est très remarquable et instructive quant aux particularités de la mentalité occidentale mise au contact de l'Orient.

La section sur l'influence de l'Islam en Occident contient une référence au cas et à l'œuvre de René Guénon. L'auteur de cette étude, M. Raeder, cite à l'occasion un journal luthérien, où Guénon est qualifié de « profond Musulman », mais aussi de *Kulturphilosoph* et où il a puisé quelques détails, bien qu'inexacts, sur la mort de ce dernier.

J. Kerssemakers.

Raymond de Becker : *L'hindouisme et la crise du monde moderne*. Préface d'Alain Daniélou. (Encyclopédie *Planète*, 253 pages).

Si l'ange gardien qu'il faut souhaiter à tout lecteur conduit votre main, peut-être ouvrira-t-elle ce livre aux pages 58 et 59 où s'affrontent, d'une part un *sâdhu*, d'autre part deux *beatniks*. Vous admettrez sans peine, mais sans grand intérêt non plus, que ces trois personnages ont en commun le fait de posséder de longs cheveux. Vous admettrez plus malaisément la légende : « Des sâdhus aux beatniks, barbes et cheveux longs témoignent d'un même dégoût de la société ». Mais vous trouverez beaucoup mieux à la page 53 : « ...Lorsqu'en 1959 un *beatnik* en poignarda un autre en lui déclarant : « Merci, vieux, je voulais juste savoir ce que je ressentirais ! », on ne peut s'empêcher d'évoquer ce moine indien qui, au dire de Vivekananda, rompit en 1857 un silence de quinze années pour jeter à la face du soldat anglais qui le transperçait : « Et toi aussi, tu es Dieu ! » Si monstrueuse l'absurdité de ce rapprochement entre une parole inspirée par la spiritualité la plus haute, et une parole dégorgée par le plus insondable abîme de stupidité vaniteuse et sadique, que s'il s'agissait d'un « à la manière de *Planète* » chacun jugerait qu'il passe la mesure.

Pourtant, vous ne refermerez pas l'ouvrage avant d'avoir lu les pages consacrées au « cas René Guénon ». Elles vous apprendront que Guénon fut un « don Quichotte de la métaphysique », un « tempérament schizoïde », qu'il « élabora un système », qu'en somme son « pessimisme est total », « sa pensée close et inhumaine ». Il suffira de rappeler ici que Guénon lui-même avait renoncé à protester contre ces malentendus sans cesse renaissants, ces contre-sens toujours réitérés.

« L'Inde de Guénon n'est qu'une Inde parmi d'autres », écrit l'auteur. Quelle Inde ce dernier nous propose-t-il ? Une Inde vue, expliquée, jugée à la lumière (si l'on peut dire) des modes, hantises et maladies intellectuelles de l'Occident contemporain : d'où un danger constant de confusion ou de subversion spirituelles, bien illustrées par l'intrusion, après celle des *beatniks*, d'une image d'Aleister Crowley, personnage dont le caractère et l'appartenance sont beaucoup trop douteux pour que sa place fût souhaitable, ou même justifiable, dans un panorama de l'hindouisme. Si bien qu'après avoir pu approuver sans réserve une sévère appréciation sur les fondatrices de la théosophie, ou telle formule qui résume justement, avec la métaphysique hindoue, toute métaphysique traditionnelle (« Tout est Dieu, mais Dieu n'est pas que le Tout »), on sera finalement déçu de trouver, en conclusion, l'hindouisme loué parce qu'il irait « plus loin que Teilhard de Chardin », et proposé comme un levain possible de notre connaissance intérieure avec la psychanalyse et la psychiâtrie, mises sur le même plan que l'alchimie et les écrits mystiques.

Charles VACHOT.

LES LIVRES

Eugen Weber. *Satan Franc-Maçon* (Collection Archives, Julliard, Paris).

Les jeunes lecteurs des *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage* (*) éprouvent sans doute quelques difficultés à comprendre, même partiellement, les très nombreuses allusions faites dans cet ouvrage à l'affaire Taxil; et comme, d'autre part, ils savent que Guénon n'a rien écrit « par hasard », et que l'intérêt porté par lui à des choses apparemment contingentes doit se justifier du point de vue « central » qui était le sien et dont il ne voulut jamais se départir, leur curiosité n'en est que plus vive. L'ouvrage de M. Eugen Weber, paru il y a trois ans, les éclairera utilement, car c'est un excellent exposé, basé sur les documents originaux, de la fameuse mystification qui, à la fin du siècle dernier, constitua l'épisode le plus pittoresque, et aussi le plus ténébreux, de la longue histoire de l'anti-maçonnerie en France. Il est surprenant, pour le dire en passant, que les historiens de la Franc-Maçonnerie n'aient pas accordé plus d'attention à des péripéties où le sinistre le dispute au burlesque et qui, semble-t-il, eussent apporté quelques touches de fantaisie à des études ordinairement austères. Si l'affaire Morgan, qui passa comme un cyclone sur la Maçonnerie américaine dans les années 1828 et suivantes, ne comportait aucun élément comique, il n'en fut pas de même, en Angleterre, pour l'action des *Gormogons* et des *Gregorians*, ne serait-ce que par le rôle que semble avoir joué, dans cette dernière organisation, le « Beau Brummel », prince du dandysme. Mais pour ce qui est de déchainer le rire, la palme revient sans conteste à l'anti-maçonnerie française, dont l'affaire Taxil fut le « chef-d'œuvre ». Aucune mystification ne fut mieux montée, aucune ne réussit plus parfaitement. Les fumisteries les plus savoureuses qui la suivirent : le buste d'Hégésippe Simon le Précurseur, le peuple poldève gémissant sous le joug des « hobereaux », la conjuration internationale dirigée par Crimias, Tarcos et Xullpo, — ces aimables farces d'écoliers ont duré quelques semaines, quelques mois tout au plus. L'affaire Taxil a duré 12 ans; et, quand on sut le fin mot de l'histoire, cela fit beaucoup rire...

Seulement, quand la victime de la plaisanterie est la plus haute autorité religieuse du monde chrétien, pour peu qu'on ait le respect des choses saintes, on rit moins fort et l'on commence à réfléchir. Pour cette réflexion, disons-le dès maintenant, il faudra recourir à Guénon et non pas à M. Weber. Cet auteur, Professeur à l'Université de Los Angelès, est un spécialiste de l'histoire des idées

* Dans le cours du présent compte rendu, cet ouvrage sera désigné par les initiales *E.F.M.*, suivies de l'indication du tome et de la page.

et des mouvements politiques, et il a publié dans cette discipline des ouvrages remarqués. Il n'a donc pas vu dans les événements qu'il rapporte uniquement leur côté « cocasse ». En particulier, il insiste longuement et à plusieurs reprises sur l'« atmosphère » très particulière, et qui semble avoir été « fabriquée » de longue main, dans laquelle éclata l'affaire Taxil. Son résumé des rapports du Saint-Siège avec la Maçonnerie spéculative (pp. 199 sqq.) met l'accent sur des points trop souvent passés sous silence. La première excommunication formelle, celle de Clément XII (1738) ne reprochait à l'Ordre que son secret et le fait d'admettre des personnes de toutes religions. Tels furent les deux seuls griefs articulés durant 150 ans. Mais en 1873, Pie IX, peut-être à cause de la collusion de nombreux Maçons français et italiens avec les « ventes » carbonariques, « attribuait pour la première fois *ex cathedra* la Maçonnerie à Satan ». Quatre ans plus tard (1877), le Grand Orient de France abolissait pour ses membres l'obligation de la croyance en Dieu. En 1884, l'encyclique *Humanum Genus* de Léon XIII allait aggraver considérablement la situation, en renouvelant l'accusation de satanisme et en y ajoutant les pires imputations : « Ceux qui sont affiliés doivent promettre d'obéir aveuglément et sans discussion aux chefs..., se vouant d'avance, en cas contraire, aux traitements les plus rigoureux et même à la mort. De fait, il n'est pas rare que la peine du dernier supplice soit infligée à ceux qui sont convaincus d'avoir livré la discipline secrète de la société ou résisté aux ordres des chefs; et cela se pratique avec une telle dextérité que, la plupart du temps, l'exécuteur de ces sentences de mort échappe à la Justice établie ».

Cette encyclique eut un immense retentissement, et un nombre incroyable de pamphlétaires se mirent à l'« illustrer » et à l'exploiter. Après les timides essais de Louis d'Estampes (1884) et de dom Benoit (1886), l'ex-rabbin Paul Rosen, que Guénon disait avoir été, « dans l'affaire Taxil, un des agents les plus directs de la contre-initiation » (*E.F.M.* I, 263 *in fine*), publie *Satan et Cie* (1888). En 1891, c'est le tour de Huysmans avec *Là-bas*. Mais dès 1885, un an seulement après l'encyclique, Léo Taxil était entré en lice.

Né à Marseille en 1854, il s'était d'abord signalé par la publication de toute une série d'ouvrages fangeux : *Les Amours secrètes de Pie IX, Histoire scandaleuse de la famille d'Orléans, Les Maîtresses du Pape, L'Empoisonneur Léon XIII, Les crimes du clergé*, etc., etc. Si l'on veut savoir jusqu'où l'on peut descendre dans l'ignominie, on trouvera dans le livre de M. Weber (p. 207) la mention d'autres pamphlets, dont les titres eux-mêmes ne sauraient figurer ici.

Mais en 1885, Taxil, expulsé de Suisse pour de louches affaires, condamné pour vol, déclaré en faillite, mis

à la porte du journal *La Lanterne,* se convertit avec éclat, et le nonce apostolique en personne le relève des nombreuses censures ecclésiastiques qu'il avait encourues. Dès lors commence une nouvelle série d'ouvrages : *Les Mystères de la Franc-Maçonnerie, Y a-t-il des femmes dans la Franc-Maçonnerie ?, Les Femmes et la Franc-Maçonnerie, Les Sœurs maçonnes,* etc. Un essaim bourdonnant d'auteurs jusqu'alors obscurs se joint à la nouvelle « croisade ». Mgr Meurin, sur qui nous aurons à revenir, publie *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan*; le Dr Bataille y ajoute *Le Diable au XIXe siècle.* L'Italie entre dans le mouvement avec Domenico Margiota, que Léon XIII élève à la dignité de Chevalier du Saint-Sépulcre. La *Revue de la Franc-Maçonnerie démasquée,* acquise par les Pères Augustins de l'Assomption, donne à ses lecteurs « des reportages détaillés sur les orgies des Loges d'adoption, suggérant que les Maçons continuent à pratiquer les sacrifices humains, et dénonçant le développement effrayant pris, dans ces dernières années, par l'Ordre satanique des *Odd-Fellows,* qui s'intitulent Ré-Théurgistes Optimates... ». Epouvanté, Léon XIII se hâta d'excommunier les *Odd-Fellows* (« Compagnons bizarres »), simple organisation de secours mutuels qui, à la manière américaine, aime agrémenter l'admission de ses membres par un cérémonial vaguement imité des rites maçonniques. Pendant qu'il y était, Léon XIII excommunia également, toujours pour satanisme, deux autres sociétés américaines : les « Chevaliers de Pythias » et... les « Fils de la Tempérance ». Evidemment, on était en pleine aberration.

Il faut dire que, dans le *romancero* infernal de Taxil et consorts, la Maçonnerie américaine était particulièrement satanisée. Les Maçons français, ignorants du « Palladisme » (Maçonnerie des « arrière-Loges »), étaient pour la plupart « de simples marmitons, de vulgaires laveurs de vaisselle ». Mais le général américain Albert Pike, en sa qualité de fondateur du Rite Palladique Réformé Nouveau, disposait d'un « téléphone infernal » pour prendre chaque matin les consignes de Lucifer. Il résidait à Charleston, en Géorgie, où, tous les vendredis, Satan apparait dans le *Sanctum Regnum* maçonnique, devant le Baphomet originel. Pike a aussi à son service un « diablotin », fort diligent, parait-il. Le savant Dr Bataille, qui nous apprend ces choses, connaît aussi le nombre des démons et des « démones » : il y en a 44 435 633 exactement. Un autre chef du Palladisme est Albert Gallatin Mackey, auteur d'une encyclopédie maçonnique plusieurs fois rééditée. Il a fait visiter, le plus simplement du monde, à l'excellent Dr Bataille, le laboratoire maçonnique américain. De cette officine d'iniquité, et d'une autre située à Naples, sortent la « manne de saint Nicolas de Bari » et tant d'autres vénéfices avec lesquels furent empoisonnés « le Pape Léon XII ainsi que bon nombre de ses prédécesseurs ». Empoisonnés aussi par la secte furent Adolphe Thiers et le comte de Cavour, et un nombre impressionnant d'autres hommes d'Etat tom-

bés dans un oubli peut-être immérité. La bulle *Humanum Genus* ne disait donc que trop vrai. D'autre part, « tout le monde sait » — l'honnête Dr Bataille nous l'affirme et nous devons le croire — « tout le monde sait que le Président des Etats-Unis, Abraham Lincoln, a été assassiné par ordre des Francs-Maçons, et que les restes de son meurtrier, l'acteur John W. Booth, reposent dans une Loge de Charleston, sous le Labyrinthe Sacré ».

La gloire lucifèrienne de Charleston pâlit pourtant devant celle de Gibraltar : dans les souterrains de cette ville maléfique se décident les élévations aux plus hauts grades maçonniques, selon les titres de chacun. Le bon Dr Bataille, qui a visité ce pandémonium sous la conduite du Tubalcaïn en personne, nous apprend notamment que tout s'y passe « dans la maudite langue anglaise », que l'expression maçonnique « augmentation de salaire » signifie « augmentation de la ration d'alcool », et que les titres les plus considérés pour les dites augmentations sont l'incendie des églises, les attaques contre des moines rentrant dans leurs couvents, et le meurtre d'enfants chrétiens (pp. 69 sqq.).

A la mort d'Albert Pike (1891), le Palladisme, selon les plus sûres autorités taxiliennes, lui donna pour successeur Adriano Lemmi, qui eut l'audace de transporter sa résidence à Rome même. Enfin convaincu que la Maçonnerie italienne ne valait pas mieux que l'américaine, Léon XIII, qui avait déjà publié en 1890 l'encyclique *Dall'Alto* (rédigée en italien), mit de nouveau en garde les catholiques de la péninsule par les lettres apostoliques *Custodi* et *Inimica vis,* toutes deux de 1892.

Mais Albert Pike, Mackey, Lemmi ne sont que les chefs apparents de l'Ordre, qui est dirigé en réalité par Sophia-Sapho, fille d'un ex-pasteur, « anabaptiste impénitent devenu Mormon ». Sophia-Sapho est honorée dans toutes les Loges, même françaises, et certes c'est à bon droit. Car elle doit enfanter, des œuvres du diable Bitru, une fille qui, après s'être unie au démon Décarabia, donnera le jour à la future mère de l'Antéchrist. (Que si quelqu'un demandait quel sera le père de l'Antéchrist, il montrerait simplement qu'il n'a jamais lu le Secret de La Salette).

Sophia-Sapho a une élève de choix, Diana Vaughan, descendante du rosicrucien anglais Thomas Vaughan (ordinairement assimilé à Eugenius Philalethes). Diana, lucifèrienne exemplaire, aurait bien voulu accéder au grade de Maîtresse Templière. Refus de Sophia-Sapho, puis altercation violente, et Diana, pour fuir une mort certaine, se réfugie en France où Léo Taxil l'aide à se dissimuler. Notez qu'elle est restée fervente lucifèrienne, mais elle a très peur. Seuls quelques rares privilégiés ont eu la faveur de l'entrevoir. Parmi ces élus, il faut citer le Commandeur P. Lautier, Président général de l'Ordre des Avocats de Saint-Pierre. Il nous raconte (pp.

114-116) comment il fut admis, en compagnie de l'infatigable Dr Bataille, « en présence de la Lucifèrienne convaincue, de la Sœur maçonne de haute marque, de l'initiée aux derniers secrets du satanisme ». Diana, hôtesse accomplie, offrit à ses visiteurs de la fine champagne et de la chartreuse, mais but, elle, un cognac « dont le velouté dénonçait (*sic*) l'extrême vieillesse ». Et le perspicace bâtonnier de noter : « L'hostilité envers l'Eglise, poussée jusqu'à l'abstention de la liqueur des Chartreux, voilà qui est typique ».

Une « union de prières à Jeanne d'Arc », lancée par un grand journal catholique, eut raison d'un endurcissement poussé à un tel degré de noirceur. On ignore si Diana remplaça désormais le cognac par la bénédictine pour son usage personnel. Mais la publication des *Mémoires d'une ex-Palladiste*, bientôt suivies par deux autres ouvrages : *Le 33e Crispi* et *La Neuvaine eucharistique*, vint attester le sérieux de la conversion. C'était, au dire d'un théologien en renom, « le défi le plus splendide et le plus imprévu jeté à la face du positivisme contemporain » (cf. pp. 226-232). Celle que beaucoup appelaient maintenant « Diana la Sainte » fonda l'« Ordre du Labarum antimaçonnique » en trois grades (Légionnaire de Constantin, Soldat du Christ, Chevalier du Sacré-Cœur) avec costumes d'Ordre, rubans et bijoux. La double profanation était complète.

A quoi bon continuer ? Pourquoi parler de l'obscène « bascule du diable » usitée en Loge d'adoption; de la queue du lion de saint Marc coupée par les démons et gardée comme trophée anticipé de la victoire de Lucifer sur Adonaï; d'Asmodée apparu dans une séance spirite sous la forme d'un crocodile et s'installant au piano pour jouer des danses lascives tout en jetant des regards concupiscents sur la maîtresse de maison ? Un tel débordement d'inepties finit par lasser le rire; et tout cela nous fait penser à une sorte de « répétiiton générale » de la Grande Parodie. Il est triste que tant d'hommes d'Eglise aient cru à ces sornettes. Mais il faut tenir compte de l'atmosphère de suggestion qui enveloppe toute cette histoire (cf. *E.F.M.* I, 103). Pour ce qui est de Léon XIII, il y eut peut-être aussi autre chose, et nous voudrions attirer l'attention sur la personnalité de Mgr Meurin. Cet évêque de Port-Louis, dans l'île Maurice, semble avoir beaucoup résidé en France, où il exerça une grande influence sur le « Hiéron du Val d'Or » de Paray-le-Monial, institution fondée par le baron de Sarachaga (inventeur du fameux « arcane d'Aor-Agni »), et qui publiait une revue dont le titre changeait tous les 7 ans. Mgr Meurin joignait à l'anti-maçonnisme des prétentions à l'érudition dont Paul Vulliaud, en quelques pages savoureuses, a montré le ridicule; le Dr Bataille l'appelait « savant orientaliste », et Taxil, qui le fréquenta, lui donnait du « savant Kabbaliste », ce qui est plutôt amusant étant donné l'antisémitisme du Hiéron. A ce propos,

n'est-il pas au moins curieux que, l'année même qui suivit la « conversion » de Taxil (1886) parut *Le Baron Jéhova* de Sidney Vignaux, cet ami du Dr Henri Favre, auteur occultiste connu pour ses *Batailles du Ciel* ? Guénon a signalé (*Le Théosophisme*, pp. 415-416) que l'ouvrage de Vigneaux est une des sources principales des *Protocoles des Sages de Sion*, le célèbre faux diffusé au début de notre siècle par l'*Okhrana*. Pour en revenir au Hiéron, ses enseignements ont inspiré non seulement Mme Bessonnet-Favre, qui écrivit sous le nom de Francis André (pseudonyme composé avec les prénoms de ses deux fils) des ouvrages dont Guénon a relevé le caractère étrange (*E.F.M.* I, 98-99), — mais aussi le fondateur de la revue *Atlantis*, Paul Le Cour; la dernière secrétaire du Hiéron, Mlle Lépine, peu avant sa mort accidentelle, avait remis son anneau à P.L.C. (*E.F.M.* I, 222, fin du § 1); mais il faut dire que les écrits de ce dernier n'ont aucune « teinte » antimaçonnique; il avait bien parlé un jour de « réveiller » le « Grand-Occident », mais Guénon lui ayant demandé ironiquement : « A quand un nouveau fort Chabrol ? », « Pélékus » n'insista pas (*E.F.M.* I, 233, fin du § 1).

Mais revenons au Hiéron originel. Paul Vulliaud a écrit dans *La Kabbale Juive :* « Il paraît que Léon XIII lisait les publications du Hiéron ; ce Pontife lettré devait penser, en souriant, que l'imagination est une faculté vraiment admirable ». Mais qui sait si Léon XIII se contentait de sourire ? Le fait d'être « lettré ne met pas à l'abri de certains « prestiges ». Il semble d'ailleurs que Léon XIII ait été une « cible » particulièrement visée par des personnages plus ou moins suspects. Dans la préface de sa traduction du *Siphra-di-Tzéniutha*, le même Paul Vulliaud a raconté la machination ourdie pour faire croire aux catholiques français que le Pape était retenu prisonnier dans les « grottes de Saint-Pierre » par les Cardinaux francs-maçons, en majorité, disait-on, dans la Curie romaine ! Un sosie du Pontife officiait et légiférait à sa place ! C'est le traducteur du *Zohar*, Jean de Pauly, qui dénonça cette histoire rocambolesque à Léon XIII, et André Gide l'a prise pour point de départ de son roman *Les Caves du Vatican*. Enfin, Mélanie Calvat, la « voyante » de La Salette, racontait à son entourage — qui n'a pas été sans exercer une certaine influence sur tout un « courant » de la littérature d'hier et même d'aujourd'hui — que Léon XIII avait cessé de régner le jour où il refusa de reconnaitre l'orthodoxie de la célèbre apparition, que certains disaient avoir été organisée avec le concours, conscient ou inconscient, de Mlle de la Merlière, laquelle poursuivit en justice ses accusateurs avec l'assistance de Jules Favre : ce qui étonna beaucoup à l'époque...

...A un Congrès antimaçonique tenu à Trente, dans les derniers mois de 1896, un Jésuite allemand, autrefois Maçon, avait souligné les grossières invraisemblances de

l'affabulation taxilienne, et émis des doutes sur l'existence de Diana Vaughan. Alors Taxil annonça que, dans une conférence publique, il présenterait la nouvelle convertie aux assistants, et ferait projeter sur un écran l'original du pacte conclu jadis entre Thomas Vaughan et Lucifer.

Le lundi de Pâques, 19 avril 1897, à la salle de la Société de Géographie, Léo Taxil, devant une assistance de plus en plus houleuse, raconta comment, depuis douze ans, il abusait de la confiance de l'opinion catholique par les inventions les plus saugrenues (pp. 155-183). Il tournait en dérision Mgr Meurin; il expliquait, avec une étrange insistance, pourquoi il avait fait prendre à « son ami le Docteur » (Dr Hacks) le nom de « Dr Bataille » ; mais surtout, il raconta l'audience particulière que Léon XIII lui avait accordée. A la question du Pape : « Mon fils, que désirez-vous ? », Taxil avait répondu : « Mourir à vos pieds, Très Saint Père, mourir ici même, en cet instant ». Léon XIII l'avait félicité de ce que, simple Apprenti dans la Maçonnerie, il avait néanmoins compris que « le Diable était là ». Et le sinistre personnage imitait l'accent italien du Pontife qui répétait avec effroi : « Le Diable, mon fils, le Diable ! ». Plusieurs prêtres, écœurés par un tel étalage de vilénie, étaient partis dès le début de la conférence. D'autres eurent la force de rester jusqu'au bout, et ils assistaient, atterrés, au déversement des immondices de l'Enfer sur l'Eglise du Christ. Un tumulte indescriptible termina la conférence; catholiques et anticléricaux s'invectivaient, sur le point d'en venir aux mains.

Laissons maintenant Léo Taxil, revenu à son premier vomissement, rééditer *Le Pape femelle, Le Fils du Jésuite, Les Livres secrets des Confesseurs, Calotte et Calotins*, etc. Mais que devinrent les autres antimaçons ? Ils eurent des destinées très diverses. Clarin de la Rive, auteur de *La Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie Universelle*, adopta un antimaçonnisme « raisonnable »; et quand l'occultiste Téder, au cours de sa campagne contre le Grand Orient de France (*E.F.M.* II, 265, *in fine*), eut lancé contre René Guénon les attaques les plus venimeuses (*E.F.M.* II, 125), Clarin de la Rive, à la suite d'une lettre rectificative de Guénon, entra en contact avec ce dernier, dont il eut le mérite de pressentir la « valeur », et lui demanda même quelques études pour sa revue; telle est l'origine des articles signés « Le Sphinx » dans *La France antimaçonnique* (cf. sur ce sujet les renseignements donnés par notre collaborateur Luc Benoist dans les *E.T.* de mars-avril 1965, pp. 92-93). — Un autre antimaçon, Pierre Colmet (*alias* Roger Duguet), après avoir tenté de ressusciter le taxilisme avec *L'Elue du Dragon* (*E.F.M.* I, 91-93), roman où il donnait le plan de la Grande Loge de France en indiquant les appartements où se faisaient les évocations diaboliques, — adopta ensuite l'« antimaçonnisme raisonnable » en publiant

La Cravate blanche (*E.F.M.* I, 97); puis, à la suite de graves déconvenues, il donna, en termes parfois émouvants, un « suprême témoignage » sur la « duperie des prophéties » (cf. *Le Règne de la Quantité,* p. 250, note 3). — Enfin Charles Nicoullaud (qui du reste était Maçon et avait signé « Fomalhaut » un roman, *Zoé la Théosophe à Lourdes,* pamphlet violent et souvent licencieux contre la Compagnie de Jésus, devint secrétaire de Mgr Jouin à la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes,* où il publia notamment des « Entretiens d'Œdipe » dirigés à retardement contre « Le Sphinx » (René Guénon). Nicoullaud fut incontestablement un agent de la contre-initiation (*E.F.M.* I, 213-214), ainsi qu'un autre au moins des collaborateurs de la *R.I.S.S.* : Henri de Guillebert des Essarts (*E.F.M.* I, 171 au bas de la page).

...Que reste-t-il aujourd'hui de l'affaire Taxil ? Les accusations de satanisme portées contre la Maçonnerie ont été depuis longtemps abandonnées par l'Eglise, qui est revenue en somme à l'attitude de Clément XII, lequel reprochait à l'Ordre son secret et son caractère multiconfessionnel. Ce dernier grief n'est plus guère concevable dans l'atmosphère actuelle. Il ne reste donc que le secret. « Pierre d'achoppement » considérable, il est vrai... et dure comme un « diamant »... Pourtant, nous ne pensons pas que les efforts des « puissances » qui suscitèrent Taxil aient été vains. Après avoir vu le diable partout, les catholiques en sont venus à ne le soupçonner nulle part. Et à quel moment ! Le Dr Bataille — qu'on nous pardonne d'y revenir — écrivait que, de son temps déjà, Satan jugeait « le moment venu de mettre lui-même la main à la pâte » (p. 22). Il suffit de lire les Evangiles pour savoir qu'il arrive quelquefois à Satan de dire la vérité.

Denys ROMAN.

P.S. — L'ouvrage de M. Eugen Weber reproduit quelques illustrations des publications antimaçonniques, et notamment la « reproduction exacte du Baphomet, tel que l'idole existe dans le grand Temple rouge du Directoire maçonique de Calcutta ». L'idole est juchée sur le globe terrestre environné de trois serpents : le serpent d'Eva, le serpent égyptien dit d'Osiris et le serpent indien dit d'Eléphanta. C'est peut-être ici le lieu de rappeler l'assertion de Guénon selon laquelle « les prétendus anti-maçons ne sont en réalité que des anti-Orientaux ». (*E.F.M.* I, 192, *in fine*).

LES REVUES

Le *Symbolisme,* qui a maintenant pour Rédacteur en chef M. Pierre Morlière, continue à publier des articles intéressants. Dans le numéro d'avril-juin 1967, plusieurs se rapportent de près ou de loin à la tradition maçonnique. C'est ainsi que M. Pierre Stables commence des *Études sur le Symbolisme chevaleresque* dont nous reparlerons quand elles seront terminées, d'autant plus que l'auteur, sortant des sentiers battus, annonce son intention d'étudier les « légendes » de la Chevalerie.

— Un Compagnon Charpentier du Devoir expose de *Libres propos* sur le récent ouvrage de Luc Benoist *: Le Compagnonnage et les Métiers.* Il regrette que ce livre, jugé d'ailleurs par lui « excellent », se réfère à des textes qui ne sont pas cités intégralement. Un tel « défaut » était inévitable dans une collection au format et nombre de pages étroitement limités. L'ouvrage de notre collaborateur insiste sur le caractère initiatique du Compagnonnage, et il en apprend davantage, sur l'histoire, les rites, les symboles et le « jargon » des Compagnons que bien des traités volumineux et d'ailleurs souvent introuvables. Une autre « critique » de l'auteur pourrait sembler mieux fondée : le Compagnon — « passant » y défend la nécessité toujours actuelle du secret. Mais, bien entendu, Luc Benoist — qui, à un ouvrage précédemment publié dans la même collection, *L'Esotérisme,* avait mis en exergue cette sentence du *Zohar :* « Le monde ne subsiste que par le secret » — serait d'autant plus d'accord avec son « contradicteur » que, dans ce même *Esotérisme* il a écrit : « Le Compagnonnage a ceci de remarquable qu'il a conservé son caractère secret » (p. 108). Le véritable secret initiatique n'est donc pas en cause. Luc Benoist pense seulement que, dans les conditions actuelles, la divulgation de détails rituels ou symboliques est moins dangereuse qu'elle le fut parfois, et peut même présenter quelques avantages. Nous pensons d'ailleurs qu'il en est de même pour la Maçonnerie. Dans le cours de son exposé, l'auteur dit excellemment son fait au monde moderne, et bouscule au passage quelques « idoles » économico-culturelles très « à la mode du jour ». Pourquoi faut-il que cet article, d'esprit nettement traditionnel, soit « dégradé » à la dernière page par une inadmissible vulgarité de langage ? Les Compagnons, pourtant, sont réputés veiller avec un soin jaloux sur chaque détail de leur « œu-

vre ». Et un tel « devoir » n'est-il pas plus impérieux encore quand on a l'honneur de pouvoir signer cette œuvre « L'Angevin la Tradition » ?

— Dans un autre article, M. Serge Hutin décrit et commente quelques peintures et sculptures de l'Eglise Saint-Merry à Paris. Cette étude aurait été plus « utile » si l'auteur s'était montré plus sévère dans le choix de ses références « doctrinales ». A propos du triangle inversé, après avoir mentionné les derniers degrés de l'Ecossisme, pourquoi avoir recours à « l'Ordre rosicrucien A.M.O.R.C. » ? Tout compte fait, on trouve dans cet article des remarques intéressantes. Par exemple, comme l'auteur le souligne très justement, la présence de l'escargot dans un assez grand nombre de figurations symboliques est due, non pas à son hermaphroditisme, mais au fait que sa coquille est enroulée en hélice (ce qui en fait d'ailleurs, dans le règne animal, l'équivalent de la feuille d'acanthe dans le règne végétal).

Nous avons beaucoup remarqué un article de M. Gilberto della Croce intitulé : *La Charité dans l'iconographie de Dante Alighieri*. L'auteur avait déjà publié dans la même revue (juin-septembre 1965) *Quelques notes sur les Fidèles d'Amour*, où il apportait des renseignements d'un haut intérêt sur les deux médailles du musée de Vienne aux effigies de Dante et de Pierre de Pise — ce dernier étant réalité Victor de Pise, plus connu sous le nom de Pisanello, médailleur renommé du XVe siècle, et qui signait ses productions « Pisanus Pictor ». Dans son nouvel article, M. della Croce signale l'existence d'une autre médaille à l'effigie de Dante, ouvrage « du XVIe siècle, d'un artiste inconnu, et dont l'avers a été accouplé à trois revers différents ». On sait qu'il y a quelque chose de semblable dans les médailles de Vienne (cf. *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien*, p. 62). Mais il y a encore plus singulier : la médaille dont parle l'auteur porte à l'avers le buste de Dante, et les trois revers représentent respectivement Dante contemplant la montagne du Paradis Terrestre, le portrait du « Pisanus Pictor », et enfin la Charité sous les traits d'une femme avec une citation de saint Paul : *Charitas omnia suffert*.

On voit combien la découverte de M. della Croce « valorise » ce que Guénon a écrit sur les médailles de Vienne; et certes nous n'avions pas besoin de cette confirmation, mais il est bon de la relever à l'occasion. L'auteur entreprend de montrer — avec un plein succès à notre avis — que la Charité (ou l'Amour) dont parle Dante avec tant de vénération et de constance, désigne en réalité l'organisation initiatique des Fidèles d'Amour. Pour cette démonstration, M. della Crose, jouant la difficulté, s'est volontairement limité aux sources judéo-chrétiennes : textes de la Kabbale, Patrologie latine (de saint Augustin à Raban Maur et Alain de l'Ile), théosophes

comme Jacob Boëhme, arts figurés et surtout numismatiques.

Tous ces éléments, judicieusement utilisés, viennent éclairer les textes scripturaires et les œuvres (italiennes et latines) de l'Alighieri. L'auteur, nourri de l'œuvre guénonienne, n'y voit aucune contradiction avec la doctrine chrétienne et plus précisément catholique. Bien plus, il pense que cette doctrine peut et doit être transposée du théologique au métophysique, sans quoi, dit-il, ses enseignements « se trouveraient dans une condition analogue à celle d'un tronc d'arbre séparé de ses racines ». — Une telle étude ne se résume pas, d'autant plus qu'il s'y trouve de nombreuses disgressions sur des points particuliers : le symbolisme du pain et du vin, celui du « cellier » (notamment dans le *Cantique des Cantiques*), les « dimensions » de la Charité du Christ et celles du Tabernacle, le miracle de la « lactation » dont fut favorisé saint Bernard (et aussi quelques autres saints), le rapprochement des possibilités supérieures et inférieures dans l'arche de Noé (qui rappelle, mais dans une autre perspective, le mélange du bon grain et de l'ivraie dans le champ du Père de famille), etc. — A propos de la formule paulinienne : *Charitas omnia suffert*, nous apprenons que la Vulgate a traduit par *suffere* le grec *stégo*, qui a notamment les acceptions de couvrir, garder, défendre, cacher; et, très ingénieusement, l'auteur applique tous ces sens, et aussi celui de « souffrir », à l'organisation initiatique des Templiers. — En ce qui concerne le « salut » (*salute*) des Fidèles d'Amour, dont M. della Croce dit que « la signification n'est pas claire », nous pensons que ce terme désignait un « signe de reconnaissance ». — Enfin, l'auteur a très bien vu que le symbole apocalyptique de la « Femme vêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et sur la tête une couronne de 12 étoiles » s'applique à une organisation initiatique. Mais, à notre avis, il ne s'agit pas de n'importe quelle organisation. L'emploi d'un symbolisme à la fois solaire et axial, le fait que la Femme « crie dans les douleurs de l'enfantement », les attaques dont elle est l'objet de la part d'un « Dragon roux » qui nous rappelle l'« âne rouge » dont parlait Guénon, et surtout la place de cet épisode dans le contexte de l'Apocalypse (immédiatement avant la « montée de la Bête »), — tout cela nous fait penser à la remanifestation de la Tradition Primordiale, « visiblement » et dans la contradiction, avant les cataclysmes qui marqueront la fin du cycle. — Nous espérons que M. Gilberto della Croce, qui semble avoir repris les travaux de Luigi Valli et de son école, mais dans une optique rigoureusement traditionnelle et ainsi exemple de certaines limitations, va continuer à nous donner des études du même sérieux et du même intérêt.

L'article suivant, de M. André Serres, est intitulé : « *Ce qui est épars...* ». L'auteur y critique les aberrations de certaines Loges « avancées » en matière rituélique : le

Delta remplacé par le symbole chimique du « carbone 14 », l'acclamation traditionnelle « enrichie » par le cri de « Vive la République ! », etc. Il est bien évident qu'à force de « modernisation », on devrait en arriver là; mais les altérations les plus grossières ne sont peut-être pas les plus dangereuses... M. Serres s'élève également contre les Maçons « qui voient en Guénon un « philosophe » qui « revalorise » la Maçonnerie et donne des raisons « valables » de n'être pas ridicule en participant à des rites et en se servant de symboles... qui ne sont guère compris ». L'auteur n'a pas de peine à montrer l'illogisme d'une telle attitude. La moitié au moins de l'article est constituée par des extraits de René Guénon, d'ailleurs bien choisis. Mais un passage d'Ananda Coomaraswamy, affirmant qu'« une multiplicité de routes n'est pas seulement appropriée à la diversité des voyageurs..., mais peut aussi fournir un secours inestimable à tout voyageur capable de lire correctement la carte » ne trouve pas grâce devant M. Serres, qui reproche à une telle position d'offrir « des dangers certains ». Nous pensons que cette façon de voir de l'auteur n'est pas sans rapports avec l'attitude qu'il prend vis-à-vis d'une thèse chère à René Guénon : les affinités entre l'hermétisme et la Maçonnerie. Voici ce qu'écrit M. Serres à ce propos :

« Certains veulent voir dans la Maçonnerie opérative « un « agrégat » d'ésotérismes divers... Les « traces » visi- « bles de l'hermétisme ou du courant templier qu'on « trouve dans certains rituels maçonniques (dans les « rituels des hauts grades, il est vrai, ou, en ce qui « concerne la Maçonnerie bleue, dans les rituels *français* « récents, c'est-à-dire ne remontant pas au-delà du « XVIII[e] siècle) servent de base à leur démonstration... « La Maçonnerie, appelée à se maintenir durant les « temps modernes, peut sembler être ainsi l'héritière de « symboles ou de « dépôts » ayant appartenu à d'autres « organisations. Mais à y regarder de plus près, de qui « la Maçonnerie aurait-elle pu recevoir un héritage dès « le Moyen-Age, c'est-à-dire à une époque où initiations « chevaleresques et sacerdotales chrétiennes étaient plei- « nement vivantes ? Et si on pense à un dépôt hermé- « tique dans la Maçonnerie — la Maçonnerie proprement « dite — on se demande en quoi il consisterait. Car enfin, « ce qu'on peut dire « hermétique » dans la Maçonnerie « bleue, c'est précisément ce dont on ne trouve aucune « trace dans ce qu'on connaît de Maçonnerie antérieure « à 1717, et aucune trace dans toute la Maçonnerie an- « glaise jusqu'à nos jours : le cabinet de réflexion et la « purification par les éléments. S'il y a eu apport her- « métique, avant ou par Elias Ashmole, où est-il passé ? « Il serait tout de même paradoxal qu'il n'ait laissé « aucune trace en Angleterre — ni dans les grades bleus, « ni dans le *Royal Arch*, ni dan le *Mark Master* qui sont « purement bibliques. S'il y a eu apport hermétique,

« cela paraît se limiter à la France et au XVIIIe siècle,
« quelles que soient l'origine de cet apport et la qualité
« des donateurs. Ce qu'on en trouve dans la Maçonnerie
« bleue, en fait au grade d'Apprenti, paraît très bien
« adapté. Pour les hauts grades, c'est une autre histoire...
« C'est la persistance de la Maçonnerie à l'époque actuelle
« en tant qu'organisation initiatique traditionnelle con-
« nue du monde extérieur qui amène la facile hypothèse
« d'une Maçonnerie héritière des organisations anté-
« rieures ».

Si nous avons tenu à reproduire ce texte, malgré sa longueur, c'est que les idées exposées ici sont à l'opposé de celles de Guénon qui n'a cessé, durant 40 ans, d'insister sur les origines multiples de la Maçonnerie, origines parmi lesquelles l'hermétisme occupe une place de choix. Et en ce qui concerne les hauts grades, Guénon — à une époque où déjà il pressentait que, selon la formule rituelle, « l'Ange de la Mort, Visiteur toujours attendu », allait bientôt « requérir l'entrée du Temple », — déclarait les considérer « comme représentant des vestiges ou des souvenirs venus se greffer sur la Maçonnerie ou se « cristalliser » en quelque sorte autour d'elle, d'anciennes organisations initiatiques occidentales ». Et il poursuivait : « La raison d'être de ces derniers grades... est en somme la conservation de ce qui peut encore être maintenu des initiations dont il s'agit, de la seule façon qui soit restée possible après leur disparition en tant que formes indépendantes; il y aurait certainement beaucoup à dire sur ce rôle « conservateur » de la Maçonnerie, et sur la possibilité qu'il lui donne de suppléer dans une certaine mesure à l'absence d'initiations d'un autre ordre dans le monde occidental actuel » (*Etudes sur la F.M.*, t. II, pp. 39-40). En somme, ce que Guénon suggère dans ce texte capital, c'est que la Maçonnerie, *dans une certaine mesure,* offre à ses membres, non pas une voie unique, mais une multiplicité de voies, cette « multiplicité de routes appropriées à la diversité des voyageurs » dont parlait Coomaraswamy. C'est pourquoi il est dit que « les signes de la Maçonnerie sont sans nombre ». (C'est le Grand Orient de France qui parle ainsi; et quand il parle ainsi, il faut le croire). Nous donnons, bien entendu, au mot « signe » l'intégralité de ses sens, et en particulier ceux qu'il a dans l'expression « faire signe », c'est-à-dire les sens d'accord, d'invite ou d'appel. On sait l'importance des signes dans le symbolisme traditionnel de l'amour, et tout spécialement dans l'*Ars amandi* d'Ovide, où les très nombreux « signes d'intelligence » jouent un rôle analogue à celui des trois « saluts » que Béatrice, à des « âges » différents, avait adressés à Dante. — Si maintenant nous examinons un à un les arguments avancés par M. Serres, nous devons dire que nous ne pouvons en retenir aucun, et même que certains d'entre eux nous surprennent fort. Comment, par exemple, peut-on affirmer tranquillement qu'on ne trouve aucune trace de

l'hermétisme dans la Maçonnerie d'avant 1717, alors que le *Symbolisme* vient de publier le plus long des *Old Charges*, et que ce document, qui est, notons-le bien, le plus « christianisé » et le plus catholique de tous, rattache cependant la Maçonnerie à Nemrod, formellement identique au « *grand Hermorian* » ?

Le traducteur et le « révélateur » en France de ce texte, dont on ne saurait surestimer l'importance, M. Jean-Pierre Berger, a évidemment reconnu dans « le grand Hermorian » celui que les Grecs appelaient « Hermès trois fois grand », et il rappelle que « d'autres textes mentionnent clairement que ce fut Hermès qui découvrit les colonnes » sur lesquelles étaient gravés les secrets de la Sagesse antédiluvienne (cf. *Le Symbolisme*, juin 1966, p. 406). — Il est également inexact d'écrire que la Maçonnerie anglaise actuelle ne comporte aucun élément hermétique. On a peut-être cette impression quand on *lit* ses rituels; mais quand on les *voit* pratiquer, c'est autre chose. M. Serres a tort de ne pas tenir compte de la *pars esoterica*... Donnons quelques exemples seulement. La Maçonnerie anglo-américaine, comme toutes les Maçonneries, procède au « dépouillement des métaux » avant d'initier un profane, et ensuite à leur « restitution ». Tous les commentateurs s'accordent pour donner à ces deux rites un caractère hermétique et plus précisément alchimique. En outre, à chaque grade, le récipiendaire est accompagné par un « conducteur » dont le rôle de « psychopompe » est attesté par l'attribut qu'il porte constamment (attribut qui, en Amérique, se termine par un caducée). Autre chose : les particularités du tablier maçonnique anglais ne sont intelligibles qu'à la lumière de l'hermétisme. Nous disons bien : *toutes* les particularités, c'est-à-dire les trois rosaces et les deux pendantifs. Certes, les éléments bibliques sont nombreux dans la Maçonnerie anglo-saxonne, mais ils sont loin d'être exclusifs.

En ce qui concerne la Sainte Royale Arche — puisque M. Serres en parle —, regardons les choses « de plus près », selon le conseil qu'il nous donne, et dont malheureusement il ne tient lui-même pas toujours compte. Négligeant certains aspects secondaires pourtant significatifs, nous examinerons les « caractéristiques » du grade, c'est-à-dire le « symbole fondamental », le « mot » et les « signes ». Le « Triple Tau » inscrit dans le Delta lui-même inscrit dans le cercle n'est tout de même pas un symbole « purement biblique » ? Est-ce que cela ne rappelle rien à M. Serres ? Passons au « mot ». Le caractère insolite de la « parole retrouvée » dans ce grade (cf. *Etudes sur la F.M.*, t. II, pp. 41-42), et la façon dont cette parole est communiquée sous l'« arche vivante » (*id.*, pp. 47-48) devraient suffire à montrer l'impossibilité de réduire le « symbolisme capitulaire » à ses seuls éléments hébraïques. Quant aux « signes de l'Arche », ils sont rapportés aux épisodes initiatiques de la vie de Moïse. Mais ces signes eux-mêmes

sont ignorés par la Bible ; par contre, ils viennent compléter remarquablement les signes des grades bleus, en sorte que tout le processus de la « réalisation hermétique » se trouve résumé par l'ensemble des signes du « Métier ». Il y a même plus singulier. Dans la Maçonnerie continentale, qui ne comporte pas la Royale Arche, certains hauts grades viennent pour ainsi dire se substituer à elle, du moins quant aux « signes ». Tout cela témoigne de l'ordre qui règne dans le chaos apparent des grades maçonniques, et de l'admirable unité qui se manifeste dans leur diversité. En conclusion, nous dirons que les rapports entre la Maçonnerie et l'hermétisme ne sont pas, comme le pense M. André Serres, une « facile hypothèse », mais une hypothèse relativement facile à justifier.

Denys ROMAN.

Kairos, n° 1/1967 (Otto Müller Verlag, Salzburg).

Notre attention est plus spécialement sollicitée, dans ce fascicule, par l'étude de M. Klaus Klostermaier : *Kristvidyâ*. Ce néologisme, évidemment démarqué du sanscrit *Brahmavidyâ*, la « Connaissance divine », qui est l'objet même du *Vedânta*, recouvre un essai de « christologie » applicable à la mentalité et au langage de l'Inde. Une telle tentative est évidemment limitée par son objet même, et par l'affirmation finale que « *Kristvidyâ est la révélation du mystère caché de la Brahmavidyâ* », c'est-à-dire en fait le couronnement de la tradition védantique. Il reste que les moyens d'approche des traditions extérieures, s'ils demeurent guidés par le souci de l'« enseignement des nations », progressent en qualité et en lucidité : c'est une tendance qui ne peut être négligée.

Partant de l'équivoque des notions de « Fils de Dieu » et de « Dieu vivant » dans la traduction hindie du Nouveau Testament, M. Klostermaier note justement que les équivalences lexicologiques sont souvent à l'origine, sur le plan conceptuel, de malentendus fondamentaux. On sait ce que qu'il en fut en Chine. Aussi convient-il de rechercher, au niveau des différentes « voies » hindoues — c'est l'une des principales nouveautés de cette démarche — les éléments symboliques qui peuvent servir à rendre intelligible le langage christique.

Au niveau de la voie « karmique », l'auteur note la possibilité d'expliciter le mystère de la Filiation divine par un parallèle entre la notion de *Logos*, telle qu'elle s'exprime dans le Prologue selon saint Jean, et celle de *Shabda-Brahman*. Le sacrifice du Verbe incarné lui semble comparable au sacrifice védique de *Purusha*, et il évoque à ce sujet le symbolisme de l'*Epître aux Hébreux*, à propos de quoi il eût été utile de relire le commentaire de Guénon dans le *Roi du Monde*.

La voie « bhaktique » est évidemment celle sur laquelle les rencontres sont les plus fécondes : « *Il est sans doute*

temps, écrit M. Klostermaier, *de récrire* l'Imitation de Jésus-Christ *dans la terminologie de l'authentique tradition bhaktique indienne pour la rendre intelligible à ceux qui n'ont pas été élevés dans la tradition chrétienne occidentale.* » Outre les parallèles évidents avec la dévotion krishnaïte, l'auteur souligne la nécessité d'un approfondissement du symbolisme des *Avatâra,* sans pour autant admettre, bien entendu, la situation du Christ comme *Avatâra* unique ou privilégié. Est pourtant audacieux — en tous cas original — le rapprochement tenté entre les Manifestations divines et les Pancarâtra : « *Para est la « procession » du Fils à partir du Père, Vyûha est la procession de l'Esprit* (ex Patre Filioque), *Vibhava est la* missio divina *du Verbe dans le monde, Antaryâmin est la présence réelle de Dieu en l'homme par la foi et le sacrement, Arcàvatâra est la présence eucharistique. La voie vers Dieu commencerait par Arcâvatâra, adoration sacramentale de Dieu, se poursuivrait par l'adoration du Dieu intérieur* (*Antaryâmin*), *puis par l'Incarnation* (*Vibhava*) *vers l'Esprit* (*Vyûha*), *et par le Fils* (*Para*) *vers le Père* (*Ishvara*)... » On n'oublie pas non plus de souligner — rencontre aisée — que « *la ressemblance est si frappante entre le Nâma-japa tel qu'il est pratiqué par les Vishnubhaktas, et la Prière de Jésus telle que l'expose la Philocalie et que la recommande le « Pèlerin », qu'il ne peut s'agir d'un simple hasard...* »

On ne s'étonnera pas, par contre, qu'en dépit d'un bref recours à la terminologie eckhartienne, la partie « *jnânamârga* » soit moins développée, moins précise et moins convaincante. « *De nombreux Hindous savants,* note M. Klostermaier, *sont surpris de la simplicité des Evangiles* » ; aussi « *ne peuvent-ils croire que cette Ecriture « karmique » contienne la « Révélation chrétienne » dans sa totalité. Ils questionnent souvent au sujet d'un enseignement ésotérique chrétien. La situation doit avoir été la même au temps du Christianisme primitif.* » Peut-on se référer ici aux Apocryphes gnostiques ? Ou peut-on tenter la démonstration de la réalité « adhyâtmique » du Christ et de l'Ecriture, au-delà de l'apparence « karmique », du « voile », comme l'écrit textuellement l'auteur ? (*La réalité karmique... est un « voilement »* (Verhüllen) *de la Réalité...* ») L'embarras est ici patent, et la solution ambiguë.

S'il demeure difficile de rendre intelligible à l'Inde — car il n'existe pas là d'équivalent hindou — le principe de la diffusion évangélique hors du domaine chrétien traditionnel, il est au moins vrai que de telles recherches peuvent aider les Chrétiens « *à mieux comprendre le Christ, et à enseigner à Le mieux comprendre* ».

France-Asie/Asia, n° 187 (automne 1966).

Bien que le souci général de cette publication bilingue s'éloigne de plus en plus du nôtre, deux articles peuvent

ici, exceptionnellement, retenir l'attention : l'un de M. Nirmal C. Sinha, directeur du *Namgyal Institute* de Gangtok, traite, sous le titre *Man-chu Shih-li,* des rapports politiques et religieux — en fait historiques — entre la Chine d'une part, la Mongolie et le Tibet de l'autre ; ils sont figurés par ceux de l'Empereur mandchou, considéré comme incarnation de Manjusri (ch. Man-chu Shih-li), et du Dalai-Lama, incarnation d'Avalokitesvara (Chen-rezi) ; le second article, de M. Tarô Okamoto, s'intitule : *Propos sur l'art et le Bouddhisme ésotérique.* Il se manifeste, dans cette découverte de l'art bouddhique nippon relevant de la tradition *shingon,* une remarquable faculté d'intuition, encore que la liberté de l'adaptation française contribue sans doute — nous avons de bonnes raisons de le penser — à la relative clarté de l'expression.

D'où vient, s'interroge M. Tarô, la puissance effective du symbolisme, non seulement dans l'art plastique, mais même dans les *mudrá,* et jusque dans les *siddham,* ces caractères sanscrits qui se substituent parfois à toute espèce de figuration ? Pourquoi ce symbolisme est-il non seulement efficace, mais universel ? C'est qu'il nous relie à ce que l'auteur appelle médiocrement le « *chaos transparent* », et qui est la Réalité principielle. L'esthétique moderne est-elle en mesure de recréer ce lien ? A examiner l'art personnel de M. Tarô Okamoto, la réponse ne peut être que formellement négative, et c'est bien le moins qu'on puisse en dire. Les questions qui naissent de sa visite aux temples du Kôyasan, puis du Takao-san, tournent toutes autour de ces thèmes. L'art bouddhique peut-il être jugé du seul point de vue esthétique ? Mais sinon, « *la recherche de l'effet plastique telle qu'elle se pratique dans les* mandala » (Il s'agit des deux *mandala* figuratifs du Shingon) n'est-elle pas un intermédiaire superflu ? L'art est certes limité par les nécessités mêmes de l'expression. Mais l'image sainte possède une vertu d' « *incantation* » qui dépasse la forme, une « *profonde puissance spirituelle* » en émane et pénètre l'esprit. Le mandala « *est tout à la fois une image de l'absolu et un support dans la quête de cet absolu.. C'est au moment où l'esprit s'élève à cette hauteur que le* mandala, *suspendu devant nos yeux, doit se dissoudre dans l'espace. Telle est la condition sans laquelle il n'aurait pas de raison d'être...* » : et tel est le moyen par lequel l'expression parfaite conduit à l'Inexprimable. « *Il semble inutile de souligner combien il est absurde de contempler* (les œuvres d'art sacré) *avec les concepts artistiques de l'Occident moderne, ou de les apprécier comme le font les antiquaires. Si nous n'en commençons pas l'étude par celle du* mandala, *l'art ésotérique ne nous sera jamais intelligible...* » Ces fruits des moments intuitifs de l'auteur, dus à la « puissance spirituelle » des images qu'il contemple, donnent une idée incomplète de l'essai, où les contradictions sont loin d'être résolues ; ils déconcertent finalement, en fonction de l'œuvre et des conceptions esthétiques du peintre. Ce sont des éclairs dans la brume, d'une insuffisante intensité toutefois pour la dissiper.

Pierre GRISON

LIVRES REÇUS

PAUL NAUDON : *Histoire et Rituels des Hauts Grades Maçonniques.* (Dervy, 1966).

ALPHONSE MEX : *Dans la splendeur d'un chant de France. L'œuvre épique de Wilfrid Lucas.* Caron et Co. Caen, 1966.

J. EVOLA : *Le Mystère du Graal et l'idée impériale gibeline,* traduit de l'italien par Yvonne J. Tortat (Villain et Belhomme - Editions Traditionnelles. Paris 1967).

REVUES REÇUES

Le Symbolisme. — N° 379 avril-juin 1967.

Nova et Vetera. — N° 3, juillet-sept., N° 4, oct.-déc., 1966, N° 1 janvier-mars, et N° 2 avril-juin 1967.

The Mountain Path. — Vol. III, N° 1, janvier 1966 ; N° 2, avril 1966 ; N° 3, juillet 1966 et N° 4 octobre 1966.

Kairos. — IX, Jahrgang 1967, Heft 2.

Cahiers d'Etudes Cathares. — Automne 1965 (IIe Série N° 27), Hiver 1965-1966 (N° 28), Printemps 1966 (N° 29).

L'initiation (Organe officiel de l'Ordre martiniste). — (40e année) N° 1 (janv.-févr.-mars 1966), N° 2 (avril-mai-juin 1966) ; N° 3 (juillet-août-sept. 1966).

Sphinx. — Etos 1960, Athênai.

Contacts (Revue française de l'ortodoxie), XIX. — N° 58, 2e Trimestre.

Metapsichica (Rivista italiana di Parapsichologia), Anno XXII, Gennaio-Giugno 1967, fasc. I - II.

Le Directeur : A. André VILLAIN

Imprimerie SAINT-MICHEL, 5, Rue de la Harpe - Paris (6e) — 10-1967